



John Adams Library.

IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.



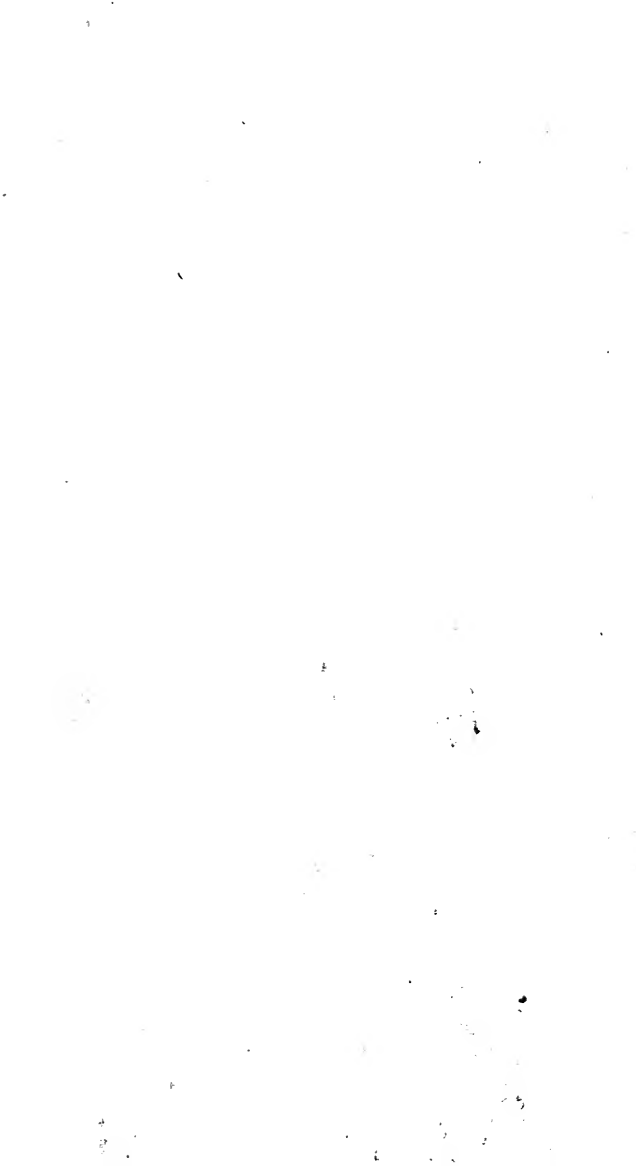
SHELF No

Adams

134.10

v. 1









LA
REPUBLIQUE
DE PLATON,
OU
DIALOGUE
SUR LA JUSTICE.

Divisé en dix Livres.

TOME PREMIER.



A P A R I S,

Chez BROCAS & HUMBLLOT, Libraires,
rue S. Jacques, entre la rue des Mathu-
rins & S. Benoît, au Chef S. Jean.

M. D C C. L X I I.
Avec Approbation & Privilège du Roi.

✓

✓✓ Adonit

134.10

11



P R E F A C E.

M O N S I E U R Dacier dit dans la Préface de sa Traduction de Plutarque, qu'il préparoit un Ouvrage, *qui demanderoit un des plus sçavans hommes , & des plus consommés dans la Philosophie & dans la Politique.* Il vouloit parler d'une traduction de la République & des Loix de Platon , & des politiques d'Aristote. La mort l'a surpris au milieu de son travail , & l'a empêché d'enrichir notre Littérature de ces trois excellens morceaux de la Philosophie ancienne. La perte que le Public y a faite est d'autant plus grande , que la traduction Françoisé de la République de Platon , qui a paru depuis environ trente ans , est toute propre à faire

regretter , non - seulement celle d'un habile homme , tel qu'étoit M. Dacier , mais celle du plus mince écrivain en ce genre. L'Auteur de ce méchant ouvrage est M. de la Pilonniere , nom assez peu connu dans la République des Lettres , & qui ne peut guères l'être , que de la façon dont je le fais connoître ici. J'aurai occasion d'en parler un peu plus au long dans la suite.

En attendant , je ne crains pas d'avancer que le Dialogue de Platon , que je donne au public , n'a point encore été rendu en notre langue , comme il auroit dû l'être. C'est cependant le plus beau & le plus intéressant de tous ses dialogues. C'est son chef-d'œuvre , & par conséquent c'est ce que les anciens nous ont laissé de mieux sur la philosophie ; puisqu'au jugement de Cicéron , aucun philosophe n'a

égalé Platon. Je suis bien éloigné de me flatter d'avoir les talens que M. Dacier jugeoit nécessaires pour une pareille entreprise , & qu'il avoit acquis par une lecture assidue des anciens , & par un grand nombre d'écrits de cette nature , qui sembloient lui répondre du succès de son travail. Mais cette raison ne m'a pas rebuté ; & pourvû que cette traduction soit passable , j'espère qu'on me pardonnera aisément de n'avoir pas atteint au degré de perfection qu'il étoit en état de lui donner , d'autant plus que je commence par où vraisemblablement M. Dacier comptoit finir. Ainsi, on aura , à ce que je crois , pour le coup d'essai d'un jeune homme , plus d'indulgence qu'on n'en auroit eu pour un vieux traducteur , qui s'étoit exercé toute sa vie en ce genre d'écrire.

Ce qui m'a principalement en-

gagé à la traduction de cet ouvrage , ce sont les circonstances qui n'ont jamais été plus favorables à Platon , qu'elles le sont aujourd'hui. Nous sommes dans un siècle où tout le monde se pique de philosophie. Il semble que cette science ait , pour ainsi dire , absorbé toutes les autres. On sera bien-aïse de comparer la morale de Socrate avec celle qu'on lit dans les livres de ceux qui de nos jours se piquent d'être les seuls sages. On jugera si ce philosophe , éclairé des seules lumieres de la raison, n'a pas mieux raisonné sur la loi naturelle , & sur l'essence de la justice , que ceux qui ne reconnoissent d'autre loi de nature que l'instinct physique , ni d'autre justice que l'intérêt du plus fort. On sera surpris de voir , d'une part , un payen élever un édifice de morale , qui , à quelques défauts près , a toute la perfection que

pouvoit lui donner l'esprit humain laissé à ses propres forces ; tandis que d'autre part , des chrétiens , qui se font gloire d'avoir hérité de la sagesse de Socrate , qui le regardent comme un modèle de vertu , travaillent à détruire , je ne dis pas seulement l'ouvrage de la révélation & d'une sagesse infiniment supérieure à toute la sagesse des hommes , mais l'ouvrage même de la raison. Ce contraste paroîtra encore plus frappant , lorsqu'on verra qu'il y a plus de deux mille ans que Socrate (ou Platon , peu importe) a répondu aux principales objections qu'on trouve dans les écrits modernes sur la religion naturelle , & qu'il a renversé ces systèmes monstrueux , qu'on a pris tant de peine à relever depuis , & qu'on a donné hardiment comme des découvertes ; tandis qu'on en a puisé les idées dans des écrivains bien

postérieurs au tems où vivoit Socrate. Peut-être nos prétendus sages rougiront-ils de se voir en contradiction avec ceux qu'ils avouent pour leurs maîtres : du moins , le commun des lecteurs , qui n'est point à portée de lire les anciens dans les sources , démêlera la mauvaise foi de ceux qui s'autorisent des écrits de Platon pour appuyer leurs sentimens , & qui n'ont point eu honte de dire d'un ton railleur , que *le divin Aristote , disciple du divin Platon , & le divin Platon , disciple du divin Socrate , croyoient que l'ame étoit mortelle.*

Comme la méthode que Platon suit dans cet ouvrage , ainsi que dans tous les autres , est celle qui convient à une conversation libre & familiere , & que pour lui ôter tout air de contrainte & d'apprêt , il a pris soin de la déguiser & de l'envelopper ; je crois qu'il est à

propos d'exposer en peu de mots le sujet & le but de cet entretien, afin que le lecteur en ait une idée générale avant que de le lire. Platon se propose ici deux choses : 1°. de rechercher ce qui rend l'homme juste, ou en quoi consiste sa justice : 2°. de comparer la condition de l'homme de bien avec celle du méchant, pour décider laquelle des deux est préférable à l'autre. La première question vient à la suite d'un entretien de Socrate avec le vieillard Céphale. Thrasymaque donne occasion à la seconde, lorsque, pour appuyer sa définition de la justice, qu'il dit être l'*intérêt du plus fort*, il ajoute que le bonheur de l'homme croît en proportion de sa méchanceté, pourvû qu'avec la volonté de commettre le mal, il ait le pouvoir de le commettre impunément. Socrate réfute ce que Thrasymaque

avoit avancé , & oblige enfin ce sophiste à se taire. Le premier livre sert de prélude aux suivans , & la matiere y est simplement ébauchée.

Liv. II. La dispute se renouvelle au second livre , où Glaucon & Adimante, freres de Platon, reprennent l'objection de Thrasymaque , & l'exposent dans toute sa force ; l'état de la question y est fixé avec la dernière précision. Les deux freres veulent qu'on n'ait aucun égard aux suites bonnes ou mauvaises de la justice & de l'injustice ; qu'on les considere l'une & l'autre en elles-mêmes & toutes nues ; que sur l'examen de leur nature , & des effets qu'elles produisent dans le cœur de l'homme , on décide si le partisan de la vertu est plus heureux que le partisan du vice. Pour parvenir plus aisément à connoître ce que la justice est à l'égard d'un particulier , Socrate leur propose

de voir auparavant ce qu'elle est par rapport à une société entière, leur faisant entendre qu'elle y sera plus en grand, & beaucoup plus facile à appercevoir : de comparer ensuite le grand modèle avec le petit, & de se servir du premier comme d'un moyen pour mieux connoître le second. Car, dit-il, ce qui rend l'état juste, doit aussi rendre juste le particulier ; tout doit se rapporter de part & d'autre ; il ne peut y avoir de différence que du plus au moins. Ainsi faisons une république, & voyons comment & par où la justice & l'injustice s'y introduisent.

Il remonte donc jusqu'à l'origine de la société civile. Il jette les fondemens de sa république ; on la voit se former, croître, s'aggrandir. D'abord il n'accorde aux citoyens de ce nouvel état que le pur nécessaire ; il les représente tels que

l'on conçoit d'ordinaire les hommes dans l'état de nature , & il a soin de faire remarquer qu'une ville, composée de pareils habitans, est une ville saine , une ville parfaite. Il les met ensuite plus à l'aise ; il ajoute le commode , le superflu même au simple nécessaire ; les arts libéraux , inventés pour le seul plaisir , entrent dans cette ville avec tout l'attirail qu'ils traînent après eux. Ce n'est plus une société formée par un petit nombre d'habitans ; c'est un monde. Il partage ce corps politique en trois ordres ; celui du peuple , celui des guerriers & celui des magistrats ; & après avoir montré qu'un état est juste , lorsque le peuple & les guerriers sont soumis aux magistrats , & les magistrats eux-mêmes aux loix , il

examine si dans l'ame de chaque homme il y a trois parties qui répondent à ces trois ordres : il trouve

qu'en effet la raison représente le magistrat ; le courage , le guerrier ; les passions , le peuple : d'où il conclut que l'homme est juste , lorsque le courage & les passions obéissent en lui à la raison.

La nature de la justice une fois connue , il ne lui reste plus qu'à voir quels en sont les effets. Pour cela , il reprend encore sa comparaison du gouvernement politique avec le gouvernement intérieur de l'homme. Il commence par distinguer cinq sortes de gouvernemens : Le gouvernement monarchique ou aristocratique , qui est celui de la république , & qu'il suppose être le plus parfait de tous : le timocratique , où régnent la brigue & l'ambition. Tel est , dit-il , le gouvernement de Crète & de Sparte. L'oligarchique , où les seuls riches ont part aux affaires : la démocratie , ou le gouvernement populaire ;

Liv. VIII.

enfin la tyrannie. Il compte aussi cinq espèces d'hommes , qu'il oppose à ces cinq espèces de gouvernemens : l'homme juste , l'homme ambitieux , l'homme intéressé , l'homme qui se laisse aller à toutes ses passions , sans en rebuter aucune ; enfin l'homme tyrannisé par une passion violente , qui se rend maîtresse de toute son ame. Il explique comment se fait le passage successif d'un gouvernement à un autre gouvernement moins parfait , & d'un homme à un autre homme. Après ce parallèle , il décide la seconde question , en disant que , comme le plus heureux de tous les états est celui qui est gouverné par un roi philosophe , c'est-à-dire ami de la raison & de la vérité , & le plus malheureux , celui qui a pour maître un tyran ; de même la condition la plus heureuse est celle de l'homme juste , qui obéit en tout à

la raison ; & la plus malheureuse , celle du méchant dominé par ses passions.

Afin que la victoire de la justice sur l'injustice soit entière , Socrate revient sur ce qu'il avoit accordé au commencement de l'entretien. On avoit exigé de lui , que dans l'examen de la question proposée , il n'eût aucun égard aux biens & aux maux extérieurs attachés à la pratique de la vertu & du vice. Il y avoit consenti ; mais après que le jugement est porté , il veut qu'on restitue à la vertu les honneurs & les récompenses qu'elle a droit d'attendre , & qu'elle reçoit en effet de la part des hommes & des dieux pendant cette vie & après la mort : qu'on rende pareillement au vice l'opprobre & les châtimens qu'il mérite , & auxquels il ne peut se soustraire. L'entretien se termine par un récit de l'état des bons &

Liv. X.

des méchans dans l'autre vie. Socrate met ce récit dans la bouche d'un Arménien nommé *Her*, qui douze jours après sa mort étoit ressuscité au moment que son corps, étendu sur le bûcher, alloit être consumé par les flammes.

Tel est le fonds de l'ouvrage. Platon, selon sa coutume, a enrichi son sujet de plusieurs digressions intéressantes, qui d'ailleurs y tiennent d'assez près, pour n'être pas regardées comme d'inutiles écarts. La première digression roule sur l'éducation des guerriers. Elle commence vers la fin du second Livre, & finit presque à l'entrée du quatrième. Socrate y parle des exercices propres à former l'esprit & le corps, qu'il comprend sous les noms de musique & de gymnastique. A cette occasion, il condamne & bannit de sa république Homère & les autres poètes, pour avoir débité des men-

songes au sujet des dieux , des héros , des enfers , &c. Il ne rejette point absolument toute espèce de Liv. III. poësie , mais seulement celle qui est imitative , & dont le but est de flatter les passions. Il étend cette réforme à l'harmonie , & à la musique proprement dite. En parlant de la gymnastique , il dit un mot de la médecine , & de la maniere de traiter les maladies.

La seconde digression ouvre le Livre cinquième. Socrate avoit dit un peu auparavant , en parlant des Liv. V. guerriers , qu'entre amis tout devoit être commun , jusqu'aux femmes & aux enfans. On n'avoit pas voulu interrompre le fil de son discours , pour lui demander l'explication d'une si étrange proposition. Mais lorsqu'on le voit sur le point d'entamer un autre matiere , on l'arrête , on l'oblige à revenir sur ses pas , & à développer ce qu'il

n'avoit fait qu'indiquer en passant. Il s'attache donc à prouver, 1°. que les emplois doivent être communs entre les guerriers & leurs femmes, & par conséquent, qu'il faut aussi élever celles-ci dans la musique & dans la gymnastique : 2°. que les femmes des guerriers doivent être communes toutes à tous, son dessein étant de ne faire de sa république qu'une famille, d'abolir ces noms odieux de *mien* & de *tien*, & de retrancher toute semence de discorde & de division. On jugera si ce moyen étoit bien propre à produire l'effet que Socrate avoit en vûe. Cette tache, qui défigure un si bel ouvrage, prouve que les plus sages ont leurs momens de délire, & que l'homme, abandonné à lui-même, montre toujours par quelque endroit qu'il est homme.

Liv. V. vers
la fin.

L'objection qu'on lui fait ensuite, que son plan de république

est trop beau pour pouvoir être réalisé , donne naissance à la troisième digression , qui est la plus longue , & sans contredit le morceau le plus accompli de tout l'ouvrage. Pour répondre à cette objection, il dit qu'il ne faut point espérer de voir sur la terre une république semblable à la sienne , jusqu'à ce que la philosophie monte sur le trône dans la personne des sages , ou que les rois deviennent philosophes. Afin de prévenir toute équivoque , il trace le caractère du vrai sage , auquel seul convient le titre de philosophe. Il prouve qu'il naît rarement Liv. VI. des hommes de ce caractère , & que tout conspire à corrompre ce petit nombre d'hommes , jusqu'à leurs bonnes qualités même ; de sorte qu'il est très-difficile qu'ils se conservent. Sur ce qu'on lui représente de nouveau qu'il s'en faut de beaucoup que la philosophie soit ca-

pable de produire un si merveilleux changement dans la société civile ; qu'au contraire , on remarque que la plûpart des philosophes sont méchans & nuisibles aux états , & que les autres ne leur sont d'aucune utilité ; Socrate convient que ce reproche n'est pas sans fondement : mais il ajoute qu'il ne tombe pas sur la philosophie ; & pour la justifier pleinement à cet égard , il distingue les vrais & les faux philosophes , & expose les causes de l'inutilité des premiers , & de la méchanceté des seconds. Il explique ensuite de quelle manière doit être élevé le philosophe destiné à gouverner l'état. Il veut qu'on le fasse passer par toutes sortes d'épreuves , qu'on s'assure de sa vertu & de sa capacité par toutes sortes de moyens , que sa vie soit mêlée de contemplation & d'action , qu'il apprenne toutes les sciences pro-

pres à élever l'esprit , & à généra- Liv. VII.
liser les idées , comme la science
des nombres , la géométrie , l'as-
tronomie , &c. & qu'il les fasse ser-
vir de degrés pour parvenir à la plus
sublime de toutes les connoissan-
ces , qui est celle du souverain bien,
à laquelle doit tendre & aboutir
toute connoissance philosophique.

Enfin , au Livre dixième , Socrate Liv. X.
porte les derniers coups à la poésie
imitative : il l'attaque dans son
principe & dans sa nature. Il mon-
tre qu'elle est frivole , éloignée de
la vérité , que son objet est de plaire
à la partie frivole de l'ame , qu'elle
étudie son foible pour la séduire
plus aisément & plus sûrement ;
qu'entre toutes les passions , elle
flatte celles qui sont les plus mes-
séantes à un sage ; & il la bannit
de nouveau de sa république , après
lui avoir permis auparavant de plai-
der sa cause par elle-même , ou par
ses amis.

Sur le précis que je viens de mettre sous les yeux , on voit , 1°. que ce dialogue est en partie moral , en partie politique ; que le dessein principal de Platon n'est pas de faire un plan de république , comme le croient bien des gens , trompés apparemment par le titre de l'ouvrage , qui n'est connu que sous le nom de *République de Platon* , mais de connoître l'homme juste , vertueux & parfait , en le comparant avec une forme de gouvernement aussi excellente en son genre , que le gouvernement intérieur du juste l'est dans le sien. On a déjà dit de l'homme que c'étoit un petit monde ; Platon le regarde ici comme une petite république : 2°. Que l'hypothèse de la république parfaite n'est pas plus chimérique que celle de l'homme parfait ; qu'il faut les ranger l'une & l'autre sous le même degré de possibilité :

que si Platon n'avoit point fait entrer dans la peinture qu'il trace d'un gouvernement sans défauts, ses rêveries sur les mariages & sur la communauté des femmes ; ce qu'il en dit ne seroit ni moins beau, ni moins solide que ce qu'il dit au sujet de l'homme juste, du véritable philosophe. 3°. Que Platon a été trop sensé pour croire que, ni sa république, ni son sage, pussent exister tels qu'il les imaginoit. Il dit lui-même « qu'il ne faut
 » pas attendre de l'homme une per-
 » fection qui l'égale à la vertu mê-
 » me ; que c'est assez pour lui d'en
 » rassembler les principaux traits ;
 » qu'ayant à raisonner sur la nature
 » & sur les effets de la justice &
 » de l'injustice, il étoit nécessaire
 » qu'il eût devant les yeux deux
 » modèles accomplis ; l'un de
 » bonté, l'autre de méchanceté ;
 » qu'il ne prétend pas que ces deux

Liv. V.

„ modèles puissent exister , mais
 „ que plus l'homme approchera de
 „ l'un ou de l'autre , plus il sera
 „ heureux ou malheureux ; qu'il se
 „ trouve à cet égard dans le cas
 „ d'un peintre , qui après avoir
 „ peint la plus belle figure d'homme
 „ qu'il soit possible d'imaginer , ne
 „ feroit point en état de prouver
 „ que la nature peut produire une
 „ beauté aussi accomplie ; en un
 „ mot , qu'il est impossible dans la
 „ nature des choses , que l'exécu-
 „ tion d'un projet rende parfaite-
 „ ment l'idée qu'on s'en est formée
 „ dans l'esprit „.

Je me suis un peu étendu dans
 cette exposition , parce que j'ai re-
 marqué que plusieurs personnes ,
 très-habiles d'ailleurs , n'avoient
 pas pris le système de Platon du
 vrai & du seul côté par où il le faut
 prendre : c'est un auteur profond
 qu'il faut étudier pour le bien en-
 tendre.

tendre. La plûpart des erreurs auxquelles ses écrits ont donné lieu, viennent de ce qu'on ne le lit que superficiellement. On s'attend avec raison, qu'après avoir parlé de l'ouvrage, je dirai quelque chose de Socrate, qui y joue le principal rôle, & de Platon qui l'a composé. Comme leur vie a été écrite en François fort au long & assez exactement, celle de Socrate par Monsieur Charpentier, & celle de Platon par Monsieur Dacier, j'y renvoie ceux qui voudront être instruits plus à fond de ce qui concerne ces deux grands hommes. Je me bornerai, à l'égard de Socrate, à quelques circonstances de sa vie, au détail de sa mort, tel qu'il est rapporté dans Platon, & à quelques réflexions sur ses mœurs, sa doctrine, & sa méthode d'enseigner. Quant à Platon, je ne le considérerai ici que comme écrivain, pour

ne pas grossir considérablement cette préface.

*Diog. Laert.
vitâ Socr.*

Socrate, fils de Sophronisque & de Phénarété, naquit à Athenes au bourg d'Alopéce, la quatrième année de la LXXVII^e Olympiade. Il fit d'abord le métier de son pere qui étoit sculpteur. On voyoit dans la citadelle d'Athenes les statues des trois Graces, travaillées de sa main; & Diogène Laerce remarque à cette occasion que ce fut le premier qui les représenta vêtues: mais il quitta bien-tôt un art pour lequel il n'étoit pas né, & s'appliqua tout entier à la philosophie. Ses maîtres furent Anaxagoras, puis Archélaüs, surnommé le Physicien. Quelques-uns ont écrit qu'il étoit très-versé dans l'art oratoire: c'est une méprise; Socrate n'étoit point rhéteur, il n'a jamais fréquenté le barreau. Lui-même témoigne, au commencement du

discours qu'il fit aux juges pour sa *Plato Apol.*
 défense, que l'art de la plaidoirie lui *Socr.*
 étoit tout-à-fait étranger, & qu'il pa-
 roissoit pour la première fois devant
 les tribunaux à l'âge de 70 ans; mais
 il étoit grand dialecticien, c'est-à-
 dire qu'il excelloit dans le talent
 de traiter les sujets philosophiques
 par voie de conversation. Pour s'en
 convaincre, il suffit de lire les dia-
 logues de Platon & de Xenophon,
 qui ont prétendu l'un & l'autre
 nous laisser des relations & des
 copies fidèles des entretiens de leur
 maître, & qui n'étoient pas assez
 mal avisés pour représenter Socrate
 comme l'homme de son siècle qui
 s'entendoit le mieux dans l'art de
 disputer, si la chose n'eût été vraie.
 C'est pour cette raison que presque
 tous les philosophes Socratiques,
 dont les écrits n'existent plus, ont
 choisi le genre du dialogue préfé-
 rablement à tout autre, parce qu'il
b ij

leur sembloit le plus propre à exprimer le tour d'esprit, la doctrine, la méthode, & la fine ironie de Socrate. Et quand Aristophane l'accusoit dans ses *Nuées* de sçavoir donner un bon tour aux mauvaises causes, il ne vouloit dire autre chose, sinon que c'étoit un adversaire redoutable pour tous ceux qui entroient en dispute avec lui.

C'est avec aussi peu de fondement qu'on l'a soupçonné d'avoir mis la main aux tragédies d'Euripide. Les passages d'Amipsias, & des autres Comiques rapportés par Diogene Laërce, font seulement entendre que les pièces d'Euripide étoient pleines de sentences & de lambeaux philosophiques, qu'on l'accusoit d'avoir dérobés à Socrate. Il est prouvé par le *Phédon* de Platon, que Socrate n'a jamais fait de vers, si ce n'est peut-être dans sa prison, & tout au plus

trente jours avant sa mort : d'ailleurs , si on peut juger de ses sentimens sur Euripide , par ce qu'il en dit à la fin du Livre huitième de la République , on aura peine à croire qu'il ait travaillé aux tragédies d'un poëte , qu'il accuse d'avoir flatté bassement les tyrans , & loué sans mesure la tyrannie.

Il fut le premier philosophe qui enseigna la morale : avant lui cette partie de la philosophie , qui concerne l'homme & ses devoirs , avoit été négligée. On ne s'occupoit que de physique , d'astronomie & de géométrie. Socrate crut qu'il étoit inutile à l'homme de s'appliquer à la connoissance des choses qui lui étoient étrangères , tandis qu'il ignoroit ce qui se passoit au-dedans de lui-même , & ce qu'il étoit infiniment plus intéressant pour lui de connoître. Il arracha donc la sagesse du ciel , où elle sembloit

avoir fixé son séjour , & l'obligea à descendre sur la terre , à converser avec les hommes , à entrer dans le détail de leurs affaires , de leurs mœurs , de leur vie publique & privée. Il n'alla pas non plus chercher au loin la science , comme avoient fait avant lui les autres philosophes , qui avoient voyagé en différens pays pour s'instruire. Il ne sortit jamais d'Athenes , que pour aller à la guerre ; mais étudiant dans lui-même , & dans les autres , la nature de l'homme , son origine & ses devoirs , il parvint à connoître mieux qu'aucun de ceux qui l'avoient précédé , la distinction des deux substances dont l'homme est composé , la spiritualité & l'immortalité de l'ame , les grands principes de la loi naturelle , le culte dû à la Divinité , & la différence essentielle du bien & du mal. Lorsqu'il commença à enseigner ces

*Plato in
Eritone.*

dogmes , on se mocqua de lui , on le frappa , on lui fit mille insultes ; mais il n'opposa à tous ces outrages qu'une patience invincible , & par sa douceur il gagna plus de partisans à la vérité & à la vertu , qu'il n'eût pû faire par la force de ses raisons.

*Diog. Laert.
in vitâ Socr.*

Il pratiquoit lui-même tout ce qu'il disoit. Sa vie étoit simple , sa conduite uniforme ; il étoit éloigné de toute affectation. Il falloit l'avoir fréquenté quelque tems pour sçavoir l'estimer ce qu'il valoit. Il étoit tempérant , frugal , fort adonné aux exercices du corps , qu'il prenoit pour la santé ; aussi étoit-il d'une complexion robuste. Il ne fut jamais malade , & ne ressentit aucune atteinte de la peste , qui causa long-tems , & à plusieurs reprises , de grands ravages dans l'Attique durant la guerre du Péloponnese. Malgré sa pauvreté , qui

*Thucyd.
libro II.*

étoit extrême, il refusa constamment les présens d'Archelaüs, roi de Macédoine, qui vouloit l'attirer auprès de lui. Toutes les richesses de ses amis & de ses disciples eussent été à lui, s'il eût voulu; mais content du nécessaire, il ne prit jamais d'argent de ceux qui venoient l'entendre, ni des principaux citoyens qui lui confioient l'éducation de leurs enfans. Tout le monde sçait combien il eut à souffrir de l'humeur bizarre & querelleuse de sa femme Xantippé. Il fut toujours calme & serein au milieu des tempêtes qu'il eut à essuyer de sa part. *Vous voudriez bien*, disoit-il un jour agréablement à ses amis, *que je lui rendisse tous les mauvais traitemens que j'en reçois, afin de pouvoir dire, tandis que nous serions aux mains; bon, Socrate: courage, Xantippé.*

Sa patience n'étoit point un

effet de la lâcheté. Socrate étoit brave de sang froid, & par principes. La philosophie lui disoit qu'il ne falloit point abandonner le poste où on l'avoit mis. Il auroit cru deshonorer son caractère de sage, s'il eût lâché pied dans les occasions périlleuses. Pendant les vingt-sept ans que dura la guerre du Péloponnese, il se signala en plusieurs rencontres, sur-tout au siège de Potidée : voici ce qu'Alcibiade, témoin oculaire, & bon juge en matière de courage, en raconte dans le banquet de Platon. « Socrate, dit-
 » il, supportoit de meilleure grace
 » qu'aucun de nous les fatigues de
 » la guerre, la famine & les rigueurs
 » de l'hiver. Tandis que tous les
 » autres restoient sous leurs tentes
 » bien vêtus & enveloppés de four-
 » rures, il sortoit n'ayant que son
 » vêtement ordinaire, & marchoit
 » nuds pieds, à travers les glaçons,

*Plat. in
Sympos.*

» d'un pas plus libre & plus aisé
» que ceux qui étoient chauffés....
» Ce fut lui qui me sauva la vie
» dans la bataille qui se donna alors,
» & après laquelle les chefs m'ad-
» jugerent le prix de la valeur.
» J'étois blessé : Socrate ne me
» quitta point, & me préserva de
» tomber entre les mains des enne-
» mis , moi & mes armes. Vous
» sçavez, Socrate , que j'insistai au-
» près des juges pour vous faire
» donner le prix que vous méritiez
» mieux que moi ; mais vous vous
» y opposâtes fortement , & vous
» aimâtes mieux qu'il me fût donné
» qu'à vous. Dans la déroute de
» Délium , tandis que le reste de
» l'armée fuyoit à toutes jambes ,
» il se retiroit au petit pas avec
» Lachès , à pied , chargé de ses
» armes. J'étois à cheval , je les joi-
» gnis. Je leur dis de prendre cou-
» rage , & je leur promis de ne pas

» les abandonner. Je connus là
 » Socrate encore mieux qu'à Po-
 » tidée. Il marchoit lentement &
 » fièrement , jettant les regards
 » tantôt sur les siens , tantôt sur
 » les ennemis. Sa contenance disoit
 » assez qu'il étoit prêt , en cas d'at-
 » taque , à se défendre vaillam-
 » ment ; aussi personne n'osa-t-il
 » l'attaquer. » Strabon rapporte *L. 7. p. 402.*
 qu'en cette même journée de Dé-
 lium , Xénophon ayant été blessé
 & renversé de cheval , Socrate le
 prit sur ses épaules , & le porta l'es-
 pace de quelques stades , jusqu'à ce
 qu'il l'eût mis hors de danger. C'est
 une chose digne de remarque , &
 peut-être unique , qu'un philoso-
 phe dans la mêlée ait sauvé la vie
 à deux guerriers : on ne compteroit
 guères aujourd'hui sur un pareil
 secours.

Cependant , le gouvernement
 d'Athenes ayant changé , & la vie
 b vi

des principaux citoyens étant à la merci de trente tyrans , du nombre desquels étoit Critias , autrefois disciple de Socrate , & qui , après l'avoir quitté , étoit devenu son plus mortel ennemi ; Socrate ne les ménagea pas dans ses discours , & censura leur conduite avec cette liberté républicaine & philosophique , dont il avoit toujours fait profession. Ce fut là la cause prochaine & immédiate de sa mort.

*Plato, Apol.
Socr.*

Écoutons-le lui-même racontant aux juges les raisons qui portèrent ses ennemis à l'accuser , & par où il s'étoit attiré leur haine. « Anytus » & Mélitus ne font pas , dit-il , » ceux dont j'ai le plus à craindre. » Mes plus redoutables accusateurs » sont ceux qui, vous prévenant con- » tre moi dès votre enfance , m'ont » fait passer auprès de vous pour un » homme *curieux* , qui *examine ce* » qui se passe au ciel , & dans le sein

*Aristoph. in
Nubib.*

„ de la terre , & qui possède l'art de
 „ donner au mensonge les couleurs
 „ de la vérité. Rien n'étoit plus
 „ dangereux pour moi qu'une telle
 „ réputation , parce qu'on est dans
 „ la persuasion que ceux qui s'occu-
 „ pent de ces recherches ne croient
 „ pas les dieux. Les griefs dont Mé-
 „ litus me charge aujourd'hui , sont
 „ les mêmes que vous avez enten-
 „ dus dans la comédie d'Aristo-
 „ phane, où l'on me fait dire que je
 „ marche dans l'air , & mille autres
 „ extravagances semblables. Il n'est
 „ rien de plus faux que tout cela ,
 „ puisque je n'ai jamais appris la
 „ physique , ni ne me suis mêlé de
 „ l'enseigner aux autres.

„ Mais , me direz-vous , d'où
 „ vient donc la réputation qu'on
 „ vous a faite , & l'accusation qu'on
 „ vous intente aujourd'hui ? Je vais
 „ vous le dire , & vous expliquer
 „ tout le secret de ma science. Ché-

„ réphon que vous avez connu ,
 „ étant allé à Delphes , fut assez
 „ indiscret pour demander à l'ora-
 „ cle s'il y avoit quelqu'un qui fût
 „ plus sage que moi. La Pythienne
 „ répondit que non (a). Lorsqu'on
 „ m'eut fait part de cette réponse
 „ de l'oracle , je me demandai à
 „ moi-même : que veut dire Apol-
 „ lon ? Qu'entend-il par-là ? car je
 „ suis convaincu par le témoignage
 „ de ma conscience , que je n'ai
 „ ni peu , ni beaucoup de sagesse ;

(a) Voici quelle fut la réponse de l'oracle :

Σοφὸς Σοφοκλῆς , σοφώτερος δ' Εὐριπίδης
 Ἀγδρῶν δὲ πάντων Σωκράτης σοφώτατος.

C'est-à-dire , *Sophocle est sage , Euripide plus sage ; mais Socrate est le plus sage de tous les hommes.* Athenée , ennemi déclaré de Platon , & Van-dale dans son *Histoire des Oracles* , ont prétendu que ce trait étoit fabuleux , parce qu'il est rapporté diversement dans Xénophon & dans Plutarque , & parce que la prêtresse d'Apollon rendoit toujours ses oracles en vers hexamètres , & non en vers iambes. De ces deux raisons la seconde est fautive ; la première ne prouve rien.

» cependant un Dieu ne fçauroit
» mentir : je demeurai donc long-
» tems incertain fur le fens de
» l'oracle. Enfin , voici le parti que
» je pris. J'allai trouver un de ceux
» qui paffent pour fages ; c'étoit un
» politique. Je m'entretins avec lui,
» perfuadé que cet entretien me
» fourniroit de quoi convaincre
» l'oracle de faux. Je m'apperçus
» durant la converfation qu'il paf-
» foit pour fage aux yeux de la
» multitude , & encore plus à fes
» propres yeux , mais qu'il ne l'étoit
» pas. Je m'efforçai en vain de le
» lui prouver. Tout ce que j'y ga-
» gnai fut d'encourir fa haine , &
» celle de la plûpart des affiftans ;
» d'où je conclus , en le quittant ,
» que j'étois plus fage que lui. A
» la vérité , me difois-je , nous ne
» fommes fages ni l'un ni l'autre ;
» mais il croit l'être ; & moi , je ne
» le crois pas ; en cela j'ai l'avan-
» tage fur lui.

» Je passai ensuite à d'autres ;
» d'abord aux poètes , puis aux ar-
» tistes : je découvris qu'ils étoient
» tous aussi ignorans que moi , mais
» qu'ils ne convenoient pas d'aussi
» bonne foi de leur ignorance. Ou-
» tre le nombre prodigieux d'en-
» nemis que je me suis fait par-là ,
» cette recherche m'a ôté le tems
» de vaquer aux affaires de l'état , &
» à mes affaires domestiques ; aussi
» suis-je dans une extrême indi-
» gence. Ce n'est pas tout : les en-
» fans , sur-tout ceux des riches ,
» me suivent par-tout , pour se don-
» ner le plaisir de me voir confon-
» dre l'ignorance & la sottise pré-
» somption de tant de personnes.
» Le plus souvent ils font ce qu'ils
» me voyent faire ; & fondant la
» science de ceux qu'ils rencon-
» trent , ils trouvent une infinité
» de gens qui croient sçavoir quel-
» que chose , & qui ne sçavent

» rien. Ceux qui sont ainsi con-
» fondus , s'en prennent à moi , &
» disent que Socrate est un scélérat
» qui corrompt la jeunesse. Si on
» leur demande ce que je fais pour
» la corrompre , ils n'ont rien à
» répondre ; & n'osant déclarer la
» vraie raison qui les anime contre
» moi , ils me font les reproches
» qu'on a faits de tout tems aux
» philosophes ; que j'examine cu-
» rieusement ce qui se passe dans
» le ciel & sous la terre ; que je ne
» reconnois point de dieux , & que
» je fais paroître vrai ce qui est
» faux. Ce sont eux qui ont sou-
» levé contre moi Mélitus , Anytus
» & Lycon. Mélitus m'accuse au
» nom des poètes , Anytus au nom
» des artistes & des politiques , &
» Lycon au nom des Orateurs ».

La formule de l'accusation étoit
conçue en ces termes : *Socrate est*
coupable en ce qu'il corrompt la jeu-

nessé, & ne reconnoît point les dieux qu'on adore dans l'état, mais je ne sçais quelles nouvelles divinités à qui il donne le nom de génies. Je demande qu'il soit puni de mort. Socrate ne répond pas directement au reproche d'athéisme par une déclaration nette de ses sentimens sur la divinité. C'est peut-être le seul article de son apologie, où il ait retenu la vérité captive. Il se contente de montrer la contradiction où tombent ses adversaires, en supposant d'une part qu'il ne reconnoît point de dieux, & de l'autre qu'il admet des génies, *qui sont, dit-il, ou des dieux, ou les enfans des dieux.* Après s'être justifié en peu de mots sur tous les chefs d'accusation, il ajoute que ce ne sera ni Anytus ni Mélitus qui causeront sa perte, mais la haine & l'envie de ceux dont il a dévoilé l'ignorance. Il déclare ensuite que si on

lui promettoit de l'absoudre , à condition qu'il renonçât à la philosophie , il n'y consentiroit jamais, & qu'il aimeroit mieux mourir mille fois que de rien changer à sa façon de vivre. Cette liberté choqua les juges ; mais ce fut bien pis , lorsque , selon la coutume , taxant la peine à laquelle il se condamnoit , il dit que , pour les bons offices qu'il avoit rendus à sa patrie , & pour le soin qu'il avoit pris de lui inspirer l'amour de la vertu , il méritoit d'être nourri dans le Prytanée aux dépens de l'état , & cela à bien plus juste titre que les athlètes qui avoient été couronnés aux jeux olympiques. Néanmoins , à la persuasion de ses amis qui se firent cautions pour lui , & par complaisance pour eux , il se taxa à une amende de trente mines d'argent , c'est-à-dire environ 280 liv. de notre monnoie ; mais la plûpart

des juges se tinrent si offensés de la franchise & de la noble hardiesse avec laquelle il leur avoit parlé , qu'ils le condamnerent à mort.

Après que sa sentence eut été prononcée , il adressa la parole à ses juges, prédit à ceux qui l'avoient condamné , qu'ils se repentiroient de l'avoir fait mourir ; & pour consoler ceux qui l'avoient absous , & qui étoient affligés de son sort , il leur fit voir que la mort n'étoit point un mal. « Car , dit-il , de
» deux choses l'une : ou la mort
» emporte avec elle l'anéantisse-
» ment de tout notre être , & alors
» elle ressemble à un sommeil doux
» & profond , qui n'est troublé par
» aucun songe ; ou c'est un chan-
» gement , un passage de l'ame de ce
» lieu dans un autre : & en ce cas ,
» est il rien de plus avantageux
» pour moi , que de quitter les ju-
» ges de la terre , qui ne sont juges

„ que de nom , pour aller défendre
 „ mon innocence devant des juges
 „ véritables , tels que Minos ,
 „ Rhadamanthe , Eacus & Tripto-
 „ léme , qui rendent , dit-on , la
 „ justice aux enfers ? Que ne don-
 „ neriez-vous pas pour converser
 „ avec Orphée , Musée , Hésiode
 „ & Homère ? Mais quel excès de
 „ joie pour moi de me rencontrer
 „ avec Palamede , Ajax , fils de
 „ Télamon , & tant d'autres qui
 „ ont été opprimés , ainsi que moi ,
 „ par un jugement inique ? Là je
 „ mettrai tout mon plaisir à faire
 „ ce que je faisois ici ; à examiner
 „ ceux d'entre les morts qui sont
 „ vraiment sages , & ceux qui
 „ s'imaginent l'être & ne le sont
 „ pas ; à sonder l'ame de ce héros
 „ qui conduisit une si grande ar-
 „ mée devant Troye , celle de Si-
 „ fyphe , celle d'Ulysse , & de mille
 „ autres ». Il finit par recomman-

der aux juges ses enfans , les conjurant de les punir, si jamais ils pensoient à acquérir d'autre bien que la vertu.

Voilà le précis de l'apologie de Socrate , telle que nous l'a laissée Platon , qui étoit présent au jugement. C'est un morceau d'éloquence comparable , & peut-être supérieur aux plus belles harangues de Démosthène & de Cicéron. On dit que , lorsqu'il alloit comparoitre , l'orateur Lysias lui présenta un discours qu'il avoit composé pour sa défense , que Socrate , après l'avoir lû , le lui rendit en disant : *Il est fort beau , mais il n'est pas fait pour moi ;* donnant à entendre qu'il étoit trop oratoire , & par cette raison indigne d'un philosophe. Un Auteur qui vivoit sous Vespasien , & qui est cité par Diogene Laërce , raconte que Platon , alors fort jeune , monta à la tribune pour

*Diog. Laert.
vit. Socr.*

défendre son maître ; mais que les juges l'en firent descendre presque aussi-tôt qu'il eut ouvert la bouche. J'ai peine à croire ce fait, qui n'est rapporté par aucun ancien.

Socrate conserva dans la prison la même égalité d'ame. Il y eut un intervalle assez considérable entre son jugement & sa mort, parce que, la veille du jour où il fut condamné, on avoit couronné la poupe du vaisseau que les Athéniens envoient tous les ans à Délos. Ce vaisseau étoit, selon l'opinion des Athéniens, le même que Thésée montoit, lorsqu'il passa en Crète avec les sept garçons & les sept filles qui devoient être dévorés par le Minotaure. Les Athéniens firent vœu, si Thésée revenoit sain & sauf, d'envoyer tous les ans ce vaisseau à Délos, chargé d'un sacrifice pour Apollon. Or c'étoit une loi de n'exécuter personne

à mort , depuis le jour marqué pour le départ du vaisseau , jusqu'à son retour de Délos. Le prêtre d'Apollon en couronnoit la poupe avant qu'il mît à la voile. C'est de Platon lui-même que nous tenons ces particularités.

*Plato. Phæd.
initio.*

*Plato in
Critone.*

Ainsi , comme Socrate fut long-tems en prison , ses amis eurent la commodité de le venir voir & de l'entretenir. Criton , un de ceux qui lui étoient le plus attachés , étant allé à la prison de grand matin , trouva Socrate dormant paisiblement. Il attendit qu'il se fût réveillé ; & après lui avoir témoigné sa surprise , sur ce qu'étant à la veille de mourir , il pouvoit prendre ainsi du repos , il lui proposa de sortir de prison , & de se retirer en Theffalie. Socrate tint ferme , & ne se rendit ni aux raisons , ni aux larmes de son ami. Il lui prouva même qu'il étoit de son devoir de rester,

rester, & de subir la peine portée par les juges, quelque injuste qu'elle fût. Cet endroit est peut-être le plus beau de la vie de Socrate, & celui qui fait le plus d'honneur à la philosophie. Cependant un auteur moderne trouve Socrate inexcusable en cela, *parce qu'il faut, dit-il, épargner aux hommes des crimes évidens, certains, & que c'est s'en rendre complice, que de n'y pas mettre d'obstacles; comme si le crime n'eût pas déjà été commis par les juges, & qu'il consistât dans l'exécution de la sentence, plutôt que dans la sentence même. Quant à ce qu'il ajoûte, que le soin de sa propre conservation est la première de toutes les loix, je ne sçais de quelle philosophie cette maxime est tirée; ce n'est assurément pas de celle de Socrate. Il étoit trop honnête homme pour adopter un principe, qui ne va à rien moins qu'à faire des*

*Hist. crit. de
la Phil. t. 2.
p. 137.*

I P R E F A C E.

fripons & des scélérats. Il croyoit au contraire que la premiere de toutes les loix étoit de ne rien faire qui blessât la vertu & le véritable honneur.

*Plato in
Phædone.*

Enfin le jour fatal étant venu , les amis de Socrate se rendirent auprès de lui en plus grand nombre que de coutume. Il s'entretint avec eux de l'immortalité de l'ame, d'un esprit aussi gai, aussi tranquille , aussi présent que s'il eût été dans un banquet. « Lorsqu'on lui ap-
» porta la coupe où étoit la cigue,
» il dit à celui qui la lui présen-
» toit : Vous qui êtes au fait de ces
» sortes de choses , dites-moi , que
» faut-il faire ? Vous promener ,
» reprit l'autre , après que vous
» aurez bû , jusqu'à ce que vous
» vous sentiez dans les jambes une
» certaine pesanteur ; alors vous
» vous reposerez. Aussi-tôt Socrate
» ayant pris la coupe sans trembler

„ & fans changer de couleur , re-
 „ garda fixement l'esclave , & lui
 „ demanda s'il étoit permis d'en
 „ faire une libation. Non , répon-
 „ dit-il , nous n'avons broyé que
 „ ce qu'il faut. Fort bien , reprit
 „ Socrate : je puis du moins prier
 „ les dieux de rendre heureux mon
 „ passage de cette vie à une autre :
 „ à ces mots il avala le poison len-
 „ tement , & à plusieurs reprises.

„ Jusqu'à ce moment , dit Phé-
 „ don qui raconte cette aventure à
 „ un de ses amis , „ nous avons re-
 „ tenu nos larmes , quoiqu'avec
 „ beaucoup de peine ; mais lors-
 „ qu'il eut bû la cigue , il ne nous
 „ fut plus possible de les retenir.
 „ Je sentis qu'elles couloient mal-
 „ gré moi de mes yeux : je me cou-
 „ vris le visage pour pleurer , non
 „ sur lui , mais sur la perte que
 „ j'allois faire. Criton étoit déjà
 „ sorti de sa place fondant en lar-

» mes : pour Apollodore , qui n'a-
» voit cessé jusques-là de pleurer ,
» il redoubla alors ses cris & ses
» sanglots , d'une maniere qui at-
» tendrit tous les assistans , hormis
» Socrate. Hé quoi ! mes amis ,
» nous dit-il , à quoi songez-vous ?
» J'avois tout exprès fait sortir les
» femmes , dans la crainte qu'il
» n'arrivât rien de semblable ; car
» j'ai ouï dire qu'il falloit mourir
» au milieu des applaudissemens &
» des bénédictions. Prenez cou-
» rage , & ne répandez plus de
» larmes. Ces reproches nous cou-
» vriront de honte , & suspendirent
» nos pleurs.

» Socrate , après s'être promené
» quelque tems , sentant que ses
» jambess'appesantissoient , se cou-
» cha sur le dos , comme on le lui
» avoit dit. Aussi-tôt l'esclave , qui
» lui avoit donné la cigue , s'ap-
» procha de lui , examina ses pieds

„ & ses jambes ; & l'ayant pincé
 „ fortement au pied , lui demanda
 „ s'il avoit senti quelque douleur.
 „ Socrate répondit que non. Il le
 „ pinça de même un peu après à la
 „ jambe , & nous fit remarquer
 „ comment le froid gaignoit de pro-
 „ che en proche , à commencer par
 „ les extrémités , ajoutant qu'il
 „ mourroit, lorsque le froid seroit
 „ parvenu au cœur. Un moment
 „ après , Socrate se découvrit le vi-
 „ sage , & dit ces dernières paroles :
 „ Criton , nous devons un coq à
 „ Esculape (a) : n'oubliez pas de
 „ vous en acquitter. J'en aurai soin ,
 „ repartit Criton. Souhaitez-vous

(a) Cette parole de Socrate fait allusion aux
 vœux dont les malades s'acquittoient envers Es-
 culape , lorsqu'ils avoient recouvré la santé. Il
 donne à entendre par-là , qu'il regardoit la vie
 comme une maladie , & le poison qu'il avoit pris ,
 comme un remède qui rendoit à son ame la santé ,
 en l'affranchissant de tous les maux qu'elle souf-
 fre à l'occasion du corps.

» quelque autre chose de moi ?
» Socrate ne répondit rien ; mais
» après avoir fait un petit mouve-
» ment , il expira. Criton lui ferma
» la bouche & les yeux. Ainsi mou-
» rut , ajoute Phédon , notre ami ,
» l'homme le plus vertueux , le plus
» juste & le plus sage que nous
» ayions connu. »

Les Athéniens , comme Socrate l'avoit prédit , se repentirent bientôt de l'avoit fait mourir. En signe de deuil , ils fermerent leurs gymnases & tous les lieux d'exercices ; ils lui éleverent une statue d'airain. Mélitus fut condamné à mort. Anytus , banni d'Athènes , se retira à Héraclée , dont il fut pareillement chassé : selon d'autres , il fut assommé à coups de pierres. Socrate mourut la première année de la 95^e Olympiade , âgé d'un peu plus de 70 ans , comme il le dit lui-même dans son apologie. Outre

Platon & Xénophon, il eut encore pour disciples Antisthène, Eschine un autre que le rival de Démofthène, Phédon, Euclide de Mégare, Aristippe, & un grand nombre d'autres dont il est parlé dans les écrits de Platon.

Il est étonnant qu'on ait osé mettre en problème la pureté des mœurs de Socrate. On ne trouve dans aucun des écrivains de son tems rien qui puisse faire naître le plus léger soupçon sur un article de cette importance. Il est vrai que Platon lui met quelquefois à la bouche certains propos sur l'amour & sur la beauté, que l'on pourroit prendre en mauvaise part. Mais en premier lieu, il n'est pas sûr que Socrate ait dit tout ce que Platon lui fait dire : il y a même apparence que Platon, qui n'étoit pas à beaucoup près aussi réglé dans sa conduite, ni aussi réservé sur l'article

des mœurs , aura quelquefois oublié qu'il faisoit parler Socrate , & se fera mis à sa place. Ce qui me porte à le croire, c'est que dans Xénophon le ton de conversation de Socrate a quelque chose de moins libre & de plus modeste. En second lieu , la plûpart des endroits dont il s'agit peuvent , & doivent même s'expliquer dans un sens allégorique , & beaucoup plus relevé que celui qu'ils présentent d'abord. Enfin , il est visible qu'en plusieurs de ces rencontres Socrate badine avec son ironie ordinaire , & qu'il se prête pour un moment aux mœurs de ceux à qui il parle , pour les amener ensuite où il veut. Je sçais qu'un badinage de cette nature n'est pas tout-à-fait excusable , de quelques motifs qu'on le colore ; aussi ne prétens-je pas justifier Socrate en ce point. Je dis seulement qu'on auroit tort de conclure de-là

que ce fut un libertin , un débauché. Il y avoit en cela encore plus de la faute de son siècle que de la sienne.

D'ailleurs , les endroits de Platon , où Socrate ne paroît pas ménager assez la pudeur , sont démentis par d'autres plus formels & plus exprès , où il condamne sans réserve tout ce qui pourroit blesser la pureté des mœurs. S'il avoit donné la moindre prise de ce côté-là , Aristophane ne l'auroit certainement pas épargné ; & quand ses ennemis l'accusoient de corrompre la jeunesse , on voit quel sens ils donnoient à cette accusation , par la maniere dont Socrate y répond dans son apologie. Il s'agissoit uniquement de l'esprit des jeunes gens, qu'il gâtoit , disoit-on , par les principes qu'il leur enseignoit. C'étoit donc à sa doctrine , & non à ses mœurs , qu'on en vouloit ; mais ses

maximes , bien loin d'aller à corrompre le cœur , ne tendoient qu'à le réformer , puisque jamais payen n'enseigna une morale plus pure & plus dégagée des sens que Socrate.

Ceux qui l'ont accusé d'un vice grossier , trop commun parmi les Grecs , se sont fondés sur la corruption générale du país où il vivoit , & sur le commerce presque continuel qu'il avoit avec la jeunesse d'Athènes , qui le suivoit partout. A la vérité , la licence des Grecs étoit extrême. J'en attribue la cause à leurs gymnases ; mais si , malgré le débordement des mœurs , Xénocrate , Polémon , & tant d'autres , dont la vertu est encore moins vantée que celle de Socrate , ont passé pour des modèles de continence ; pourquoi ne veut-on pas que Socrate ait échappé à la contagion commune ? Les jeunes Athéniens l'accompagnoient par-tout , & lui-

même paroïſſoit les rechercher. J'en conviens : mais doit-il être ſurprenant qu'ils ſ'attachaſſent à un homme d'un mérite ſi ſingulier, d'un eſprit tout à la fois ſérieux, enjoué & railleur, ſans jamais être offenſant, d'une humeur toujours égale, d'une indifférence extrême pour tout, excepté pour la philoſophie, & pour cette partie de la philoſophie qui eſt le plus à la portée de la jeuneſſe ? Ignore-t-on que du tems de Socrate, cette ſcience étoit le ſujet le plus ordinaire des entretiens des Grecs, ſur-tout des Athéniens ? qu'on ne parloit d'autre choſe dans les écoles, dans les promenades, dans les lieux publics ? Que de raiſons pour une jeuneſſe ſpirituelle, & avide de connoiſſances, de ſe dévouer, pour ainſi dire, à un homme qui s'étoit lui-même dévoué & conſacré à la philoſophie ? On voit par pluſieurs dialogues de Platon, que

les citoyens les plus distingués de la ville ne souhaitoient rien tant que de pouvoir donner Socrate pour maître à leurs enfans , qu'ils leur recommandoient sur toutes choses de s'attacher à lui , de ne le point quitter , & qu'ils le consultoient sur leur éducation.

Je n'ai pas encore touché la principale raison qui attiroit la jeunesse auprès de lui. Socrate possédoit , ainsi que j'ai dit , le talent de la conversation & de la dispute au souverain degré. Il n'est pas moins le pere de la dialectique que de la morale. Il étoit passionné pour la vérité : il ne recherchoit qu'elle. Son plus grand plaisir étoit de raisonner avec les sophistes de son tems sur les points les plus importants de la philosophie ; & comme il avoit les idées plus nettes , l'esprit plus juste & plus méthodique que tous ces sophistes qui nous

sont représentés dans Platon comme des hommes diferts, de beaux parleurs, & rien de plus; il les confondoit, les faisoit tomber en contradiction avec eux-mêmes, & les réduisoit à avouer leur ignorance par un silence forcé, ou plus souvent encore par des injures qui leur tenoient lieu de réponse. Or c'étoit pour la jeunesse un spectacle délicieux de voir ces hommes fiers & arrogans aux prises avec le modeste Socrate; leur malignité trouvoit son compte à voir des gens qui croyoient tout sçavoir, humiliés & confondus par un homme qui se donnoit pour ne sçavoir rien du tout. Ainsi, dès qu'un Gorgias, un Prodicus, un Protagoras, ou quelque autre sophiste renommé dans la Grèce, arrivoit à Athènes; Socrate ne tarδοit pas à en être averti. On le conduisoit chez eux: on engageoit la conversation. Il les fondon-

sur ce qu'ils se vantoient de sçavoir, & d'enseigner pour de l'argent à quiconque viendroit les écouter; & il sortoit toujours à son avantage de ces disputes, où, quoiqu'il paroisse assez souvent ne rien conclure sur la matiere proposée, il avoit néanmoins atteint son but, qui étoit de les convaincre qu'ils ignoroient jusqu'à la définition, & aux premieres notions des choses, dont ils se flattoient d'avoir une parfaite intelligence. C'est là, pour le dire en passant, une des clefs principales des ouvrages de Platon.

Si l'on joint aux raisons que la jeunesse avoit de rechercher Socrate, celles que Socrate avoit de se l'attacher; si l'on fait réflexion aux moyens qu'il mettoit en œuvre pour la gagner, on concevra aisément que la vertu seule étoit le motif & le lien de son commerce

avec elle. Socrate cherchoit à grossir le nombre des partisans de la sagesse & de la vérité. Dans ce dessein, à qui pouvoit-il s'adresser ? aux sophistes , aux rhéteurs , aux poètes , aux gens d'affaire , aux artistes ? Il l'avoit essayé inutilement. Au lieu de se concilier leurs esprits , il les avoit entièrement aliénés : ils étoient devenus ses ennemis. De quel autre côté pouvoit-il donc se tourner , que de celui de la jeunesse , à qui l'aveu de son ignorance ne coûte rien , & qui , par la raison qu'elle est dégagée de tout préjugé , en est plus disposée à connoître & à goûter la vérité ? Pour l'insinuer doucement dans les esprits , & lui faire jeter de profondes racines , il s'y prenoit d'une manière tout-à-fait admirable , & qu'on ne peut trop recommander à ceux qui instruisent les jeunes gens. Quand il conversoit avec eux , il

piquoit leur curiosité , & réveilloit toute leur attention , en leur proposant quelque question , en apparence facile & peu importante , mais en effet très-intéressante , dont il feignoit d'ignorer la solution. Par exemple , il leur demandoit ce que c'est que la vertu , en quoi consiste la justice , & ainsi du reste : ensuite , il examinoit avec eux la définition qu'ils avoient donnée , faisant d'abord semblant de l'approuver ; après quoi , si elle étoit mauvaise , il la tournoit de tant de côtés ; il la présentoit sous tant de jours différens , qu'eux-mêmes en découvroient la fausseté. Il passoit de cette première définition à une seconde , de celle-ci à une troisième , jusqu'à ce qu'ils eussent rencontré la véritable. Quelquefois il rompoit l'entretien , avant que d'avoir éclairci leurs doutes , afin de les laisser mieux convaincus de leur

ignorance , & de donner matiere à leurs réflexions , lorsqu'ils seroient seuls.

Toutes les interrogations qu'il leur faisoit , étoient si proportionnées à leur âge , & ménagées avec tant d'adresse , qu'elles les conduisoient comme par la main à la découverte du vrai. Il se servoit pour cela des notions générales que Dieu a gravées dans l'esprit de tous les hommes : il les mettoit à portée d'en développer les conséquences ; & les ramenant toujours à ces premiers principes , lorsqu'ils s'en écartoient , il leur montrait que toutes les vérités coulent de-là , comme de leur source , & que tout ce qui n'y est point lié par un rapport plus ou moins éloigné , par un enchaînement réel , quoique plus ou moins sensible aux yeux de l'esprit , n'étoit que mensonge & que fausseté. Quand je dis qu'il leur

montrait toutes ces choses , je veux dire qu'il leur donnoit le plaisir de la découverte , dont il leur adouciſſoit la peine ; auſſi leur en attribuoit-il tout l'honneur , ne ſe donnant à lui - même d'autre mérite que celui d'avoir fait éclore le germe des connoiſſances qui étoient dans leur ame , ſans qu'ils ſ'en aperçuſſent. C'eſt ainſi que dans le *Ménon* il conduit peu à peu un enfant de ſix à ſept ans à trouver la maniere de faire un quarré double d'un autre. Quel attrait , quelle amorce pour les eſprits qu'une pareille méthode d'enſeigner ! les plus ſtupides y prendroient goût. Quel effet devoit-elle donc produire ſur les jeunes Athéniens ? Ils auroient paſſé , & ils paſſoient en effet quelquefois des journées entières à ſ'entretenir avec Socrate. Sa converſation , qu'il ſçavoit varier à propos , & dans la-

quelle il faisoit entrer à dessein des digressions toujours utiles , & propres à délasser l'esprit , lorsqu'il avoit été quelque tems bandé, étoit une source intarissable d'instruction & d'agrémens.

Il ufoit de la même méthode pour leur inspirer l'amour de la vertu. Persuadé que le cœur de l'homme est naturellement ami du juste , comme son esprit l'est du vrai , il cultivoit avec soin dans la jeunesse ces premières semences de justice & de droiture , que les passions n'avoient point encore altérées ni étouffées. Sa morale n'avoit point cet air de roideur & d'austérité , que les Stoïciens ont affecté depuis. Il s'attachoit sur-tout à les *Vide Plat. in l. Alcib.* guérir de la présomption naturelle à cet âge , à leur inspirer beaucoup de défiance d'eux-mêmes , à les détacher des plaisirs des sens , qu'il leur faisoit envisager comme gros-

fiers & indignes de l'homme. Il ne vouloit pas même qu'on leur donnât le nom de *plaisirs*, qui ne convenoit, disoit-il, qu'à cette joie pure que l'ame goûte dans la connoissance du vrai, & dans la pratique du bien.

Un philosophe dont la morale étoit si pure, les intentions si droites, qui parloit avec cette éloquence, cette abondance, ce ton persuasif, qui ne pouvoient venir que d'un cœur pénétré de la vérité de ce qu'il disoit, qui est mort pour la justice, dont le nom a été en vénération dans tous les siècles suivans, étoit-il un débauché, un corrupteur de jeunesse? On lui a reproché son amitié pour Alcibiade, le plus beau des Athéniens de son tems; mais on n'a qu'à lire les deux dialogues qui portent son nom: on verra sur quoi étoit fondée cette amitié, & à quoi elle tendoit.

Qu'on lise encore l'endroit du Banquet de Platon, où Alcibiade justifie pleinement Socrate à cet égard : je traduirois ce morceau qui est décisif, si la modestie ne m'en empêchoit. Or Alcibiade vivoit peut-être encore, lorsque Platon composa ce dialogue ; & quand il eût été mort, il y avoit à Athènes un grand nombre de personnes qui avoient connu particulièrement Socrate & Alcibiade, & qui auroient pû convaincre Platon de faux, s'il n'eût été sûr de ce qu'il écrivoit.

Je ne dois point omettre ici ce qu'Alcibiade dit un peu plus bas dans le même dialogue, de l'impression que les discours de Socrate faisoient sur lui. On jugera encore mieux par-là de l'ascendant prodigieux qu'il avoit sur l'esprit de la jeunesse. « Lorsque je l'entends, » dit-il, le cœur me bat avec plus » de violence qu'aux Corybantes.

» Ses discours me font verser des
» larmes. Ce que j'éprouve en ces
» rencontres, je vois que beaucoup
» d'autres l'éprouvent aussi. En en-
» tendant Periclès & les autres
» grands orateurs, j'étois charmé
» de leur éloquence; mais elle ne
» produisoit pas sur moi de sem-
» blables effets. Mon ame n'étoit
» ni troublée ni confuse de son état
» déplorable, comme elle l'est,
» quand Socrate me parle. Je sens
» même qu'à-présent, si je vou-
» lois l'écouter, je ne pourrois
» lui résister; car il me contraint
» d'avouer que je suis tout plein
» de défauts, & que j'ai tort de
» négliger le soin de ce qui me
» touche, pour m'occuper tout en-
» tier des affaires de l'état ». Il
exprime ensuite les combats inté-
rieurs dont il étoit déchiré, lors-
que, persuadé d'une part de la
vérité des discours de Socrate, &

de l'autre emporté par son ambition , il n'osoit ni l'aborder , ni le quitter , & souhaitoit quelquefois que la mort le délivrât d'un censeur si incommode , quoiqu'il sçût bien qu'il seroit inconsolable de l'avoir perdu.

J'avois dessein de traiter à part de la méthode de Socrate ; mais je m'apperçois qu'en justifiant ses mœurs , j'ai dit la plus grande partie des choses que j'avois à en dire. J'en parlerai encore plus bas à l'occasion du style de Platon. Je rapporterai seulement ici un passage du Théétète , où Socrate se nomme plaisamment *la sage-femme des esprits*. » Mon art , ajoute-t-il ensuite , ressemble au métier des » sages-femmes par plus d'un endroit ; mais il en diffère en ce » que je l'exerce sur les hommes , » & en ce qu'il a pour but d'aider , » non le corps , mais l'esprit dans » les travaux de l'enfantement. Ce

„ qu'il y a dans mon art de plus
 „ merveilleux , est qu'il m'apprend
 „ à discerner si ce que l'ame d'un
 „ jeune homme enfante , est un
 „ fantôme , un mensonge , ou si
 „ c'est un fruit réel & solide. J'ai
 „ cela de commun avec les sages-
 „ femmes , que je suis stérile au
 „ regard de la sagesse ; & quant à
 „ ce que plusieurs m'ont reproché
 „ que j'interroge sans cesse , sans
 „ jamais répondre aux questions
 „ qu'on me fait, sous prétexte que
 „ je ne sçais rien ; ce reproche est
 „ vrai : mais voici pourquoi j'en use
 „ de la sorte. Dieu veut que je
 „ facilite aux autres les moyens
 „ d'enfanter ; mais il m'empêche
 „ de rien produire de moi-même :
 „ de-là vient que je suis peu versé
 „ dans la sagesse , & que je ne puis
 „ me vanter d'aucune invention ,
 „ qui soit une production de mon
 „ ame ; au lieu que ceux qui con-
 „ versent

» versent avec moi , quoiqu'ils pa-
 » roissent pour la plûpart fort igno-
 » rans au commencement , sont
 » dans la suite , avec la permission
 » divine , de si merveilleux pro-
 » grès , qu'ils en sont surpris , ainsi
 » que les autres ; ce qui montre
 » évidemment qu'ils n'ont rien ap-
 » pris de moi , & qu'ils ont trouvé
 » dans leur propre fonds toutes les
 » belles choses qu'ils sçavent. J'ai
 » seulement contribué avec Dieu
 » à les en faire accoucher.

» La preuve de tout ceci est que
 » plusieurs , qui ignoroient ce mys-
 » tere , & qui s'attribuoient à eux
 » seuls la cause de leur avance-
 » ment , ayant rompu trop tôt tout
 » commerce avec moi , soit par
 » mépris pour ma personne , soit
 » à l'instigation d'autrui , n'ont fait
 » depuis ce tems-là que de fausses
 » couches , & ont gâté par une
 » éducation vitieuse les fruits qu'ils

„ avoient produits sous ma direc-
 „ tion : au lieu de la vérité , ils ont
 „ embrassé des erreurs & des phan-
 „ tômes , & ils ont fini par paroître
 „ ignorans aux yeux des autres &
 „ aux leurs.....Les jeunes gens qui
 „ s'attachent à moi , éprouvent jour
 „ & nuit des douleurs pareilles à
 „ celles des femmes en travail d'en-
 „ fant. Ce sont ces douleurs que je
 „ puis , en vertu de mon art , ré-
 „ veiller ou appaiser , quand il me
 „ me plaît ». Ce passage peint au
 naturel la méthode d'enseigner de
 Socrate , son caractère d'esprit , &
 sa façon de parler toujours pleine
 d'ironie & d'allégorie.

Par la même raison qu'il ne pré-
 tendoit rien enseigner , il ne voulut
 aussi jamais rien écrire. Toute l'An-
 tiquité a attesté qu'il n'avoit laissé
 aucun ouvrage après lui ; & il est
 certain que les sept lettres que
 Leon Allatius a publiées sous son

nom , sont supposées. Mais ses disciples ont pris soin de nous instruire à fond de ses sentimens ; & pour ne rien dire des autres , dont nous avons perdu les ouvrages , on trouve toute sa doctrine dans les écrits de Xénophon & de Platon. La République de ce dernier en contient la meilleure partie ; car Socrate s'est borné à la morale. Il n'étoit ni physicien , ni métaphysicien , ni géomètre. Il ne faut donc pas confondre les sentimens du maître avec ceux du disciple , ni croire que Socrate ait dit ou pensé tout ce qu'on lit dans Platon au sujet des idées , de la métempsychose , de la réminiscence , de la cosmogonie , &c. Au reste , Platon n'a pas toujours mis ses sentimens dans la bouche de Socrate. Dans le dialogue intitulé *Timée* , ou *sur la nature* , le principal interlocuteur est ce même Timée , philoso-

d ij

phe Pythagoricien , dont Platon n'a fait que commenter le traité *de l'ame du monde* , que le tems nous a conservé. Parménide , autre philosophe , explique son systême des idées dans le dialogue qui porte son nom. Dans le *Traité des loix* , l'Athénien qui parle n'est point Socrate. Diogène Laerce nous l'apprend , & rejette l'opinion de ceux qui pensoient le contraire. Que ce soit par modestie , ou pour s'autoriser du nom d'un si grand homme , ou pour quelque autre raison , que Platon fait de Socrate le principal personnage de ses dialogues ; c'est ce que je ne déciderai point , & ce qu'il importe peu de sçavoir.

Ceux qui ont cru que Socrate étoit sceptique , c'est-à-dire qu'il doutoit de tout , ou du moins qu'il n'affueroit rien comme vrai , mais au plus comme probable , n'avoient lû ni Platon ni Xénophon , ou ils

ne les ont pas bien entendus. Aucun philosophe n'a cru plus fermement , & n'a enseigné plus constamment l'existence d'un Dieu & d'une loi naturelle antérieure à toute loi positive , la distinction du bien & du mal , la spiritualité & l'immortalité de l'ame , les peines & les récompenses d'une autre vie. Ce qui les a trompés , c'est que Socrate dit en mille endroits qu'il ne sçait rien. J'ai expliqué plus haut en quel sens il falloit prendre cette expression. Il est vrai qu'il n'a point proposé ses dogmes du ton magistral & impérieux de Pythagore ; mais c'est qu'il vouloit gagner les esprits , & non les subjuguier ; c'est que les vérités qu'il enseignoit , étant à la portée de tout le monde , il suffisoit qu'il mît ses auditeurs sur la voie de les découvrir par eux-mêmes. J'ai déjà dit les raisons qui l'engagerent à préférer cette

d iij

méthode à toute autre ; & je doute qu'il eût pû en choisir une meilleure. C'est assez parler du maître ; venons au disciple.

Platon a sur tous les philosophes le double avantage , qu'on ne lui a jamais contesté , d'être en même tems le plus sublime & le plus éloquent. On apprend également chez lui à bien vivre & à bien parler. L'élévation de son génie , & la magnificence de ses pensées , lui ont fait donner le surnom de divin. Cicéron ne balance pas à mettre son éloquence à côté de celle d'Homère & de Démosthène. On sçait qu'il le regardoit comme son maître & son Dieu , & qu'il a été jusqu'à dire qu'il aimoit mieux se tromper avec lui , que de penser juste avec les autres. Les anciens peres de l'église ont eu pour lui la même vénération. Il seroit inutile d'en citer des preuves ; personne

n'en doute. Jusqu'au tems des Arabes, il a conservé cette supériorité de réputation; depuis on lui a préféré Aristote : à présent, on ne lit presque plus ni l'un ni l'autre, & encore moins Platon qu'Aristote. On a pour eux le même respect que les Payens avoient autrefois pour les bois sacrés : on n'en approche pas. Je puis dire, sur-tout à l'égard de Platon, que c'est faute de le connoître. Si on pouvoit se résoudre à le lire, je réponds qu'il auroit encore aujourd'hui presque autant d'admirateurs que de lecteurs.

Afin de mieux représenter le tour d'esprit & la méthode de Socrate, il a choisi le genre du dialogue. Chacun de ses entretiens est une scène vivante & animée, un tableau fait d'après nature. Il y peint les mœurs & les caractères des sophistes, des politiques, des enfans, des hommes faits, des vieillards,

Dionys. Halic. Rhet. p. 109. e. lit. Oxon.

des femmes , des esclaves , & des personnes de condition libre. Ce ne sont pas seulement des traits généraux, ce sont des portraits personnels , que ceux de son tems ne pouvoient méconnoître. En un mot , il est en son genre ce qu'Aristophane est dans le sien , avec cette différence néanmoins que ses peintures sont moins libres , ses traits moins cyniques & plus délicats , qu'il n'outré point le ridicule pour le rendre plus frappant , & qu'il ne défigure point les personnages , comme Aristophane l'a fait plus d'une fois , sur-tout à l'égard de Socrate. Denis d'Halicarnasse l'accuse cependant d'avoir traité Parménide , Hippias , Protagoras , Prodicus , Gorgias , Polus , Théodore , Thrasymaque , & plusieurs autres beaucoup plus mal qu'ils ne méritoient , & cela par un motif d'envie & de rivalité. « Car l'ame

» de Platon , ajoute-t-il , ornée
 » d'ailleurs de tant de vertus , étoit
 » susceptible de jalousie. On en
 » voit des preuves dans le traite-
 » ment qu'il fait à Homere , le ban-
 » nissant de sa république , après
 » l'avoir couronné & parfumé ».
 Le lecteur jugera lui-même de la
 validité de cette preuve , & de la
 solidité des raisons qui ont porté
 Platon à refuser à ce poète l'entrée
 de sa ville , malgré *la tendresse ex-*
trême qu'il avoit pour lui. Car Pla-
 ton a été un des plus grands admi-
 rateurs d'Homere , & par-tout il
 rend justice à son mérite poétique.

*Lib. 10 de
 Rep. initio.*

Quoi qu'il en soit , l'artifice de
 Platon dans ses dialogues est ini-
 mitable. Je le crois supérieur en ce
 point à Lucien même. Le lieu de
 la scène y est graphiquement repré-
 senté ; les acteurs se peignent dans
 leurs discours , les situations en
 sont intéressantes. Le sujet y est

amené sans art & d'une manière imperceptible, traité & approfondi sans affectation, sans ostentation d'érudition, sans dispute, sans aigreur, si ce n'est de la part des sophistes, dont l'arrogance & la mauvaise humeur, mises en contraste avec l'ironie fine & modeste de Socrate, font un merveilleux effet. Les digressions ménagées adroitement, donnent encore à la conversation un air moins gêné & plus naturel. C'est aussi dans la vue d'imiter plus fidèlement la nature, qu'il a coupé & haché, pour ainsi dire, par morceaux ses dialogues, où les interrogations & les réponses se suivent souvent de si près, qu'on a peine à en soutenir la lecture, si l'on n'est fait à ce style. J'ai entendu des gens d'esprit & de goût condamner cette manière de dialoguer, & lui préférer celle de Cicéron dans ses ouvrages philosophi-

ques, où chaque interlocuteur parle ordinairement fort long-tems de suite, & quelquefois pendant un livre entier. Je ne puis me rendre à ce sentiment, & je crois que Platon a mieux connu que Cicéron la nature du dialogue en général, & en particulier celle du dialogue philosophique.

Il est certain en effet que le dialogue est d'autant plus parfait, qu'il approche davantage d'une véritable conversation : or, une conversation vive & animée entre des gens d'esprit, où l'on discute quelque point intéressant, se passe-t-elle en longs discours de part & d'autre ? Y laisse-t-on à chacun le tems de parler une demie-heure de suite, & même davantage. Quand je lis les entretiens de Cicéron sur la nature des dieux, ses Tusculanes, ou quelque'autre ouvrage semblable, je m'imagine entendre

des personnes , qu'on a averties de se tenir prêtes à parler sur un sujet marqué , ou des avocats pour & contre , qui ont travaillé leurs plaidoyers avec soin. D'ailleurs , est-il naturel qu'un homme , à moins de s'y être préparé auparavant , puisse sur le champ développer un système assez compliqué , par exemple celui d'Epicure ou de Zénon , l'appuyer de raisons & d'autorités , & ne rien oublier de ce qui peut faire valoir sa cause ; ou qu'il entreprenne tout-à-coup , & sans avoir eu le loisir d'y réfléchir , la réfutation d'un système exposé avec art , qu'il suive pied à pied son adversaire , qu'il réponde à ses preuves & à ses citations par d'autres preuves & d'autres citations , qu'il ne perde jamais de vûe le fil du discours de l'autre , & qu'il pousse l'exactitude jusqu'à répéter presque mot pour mot ses expressions & ses raisonnemens ?

Cela n'est-il pas inconcevable , & ne tient-il pas du prodige ? Qu'on ne dise donc pas que les dialogues de Cicéron sont naturels. Ils sont bien écrits & bien raisonnés : qui en doute ? Mais cela ne suffit pas pour en faire de vrais entretiens.

Il n'en est pas ainsi de ceux de Platon. Ils sont l'image de ce qui se passe tous les jours dans les conversations polies & sçavantes. Toutes les bienféances y sont gardées ; l'ordre de la dispute n'a rien de contraint. Les caractères sont variés & soutenus ; autre avantage qui les distingue de ceux de Cicéron , où les mœurs & les caractères des personnages sont rarement exprimés. Si l'on ne connoissoit Caton , Brutus , Lucullus , que d'après les traités philosophiques de l'orateur Romain , on sçauroit de quelle secte ils étoient ; mais on ne connoîtroit pas à fond leur personne.

J'ajoute que Platon ne pouvoit donner une autre forme à son dialogue, sans pécher contre la vraisemblance. Socrate, ainsi que j'ai dit, se proposoit de confondre les sophistes, & d'instruire la jeunesse. S'il avoit employé les longs discours, pour réduire les premiers à la raison, il n'en seroit jamais venu à bout. Exercés à parler long-tems de suite sur toutes sortes de sujets, & à prouver le pour & le contre, ils ne seroient jamais restés courts; les repliques se seroient multipliées à l'infini, & les disputes auroient été éternelles. Socrate s'y prend d'une maniere bien plus efficace. Il leur fait une simple question: il examine leur réponse, les presse sur leurs propres aveux, les suit de retranchement en retranchement, & ne lâche point prise, qu'il ne les ait conduits à quelque absurdité palpable. S'ils veulent franchir les

bornes étroites où il les tient enfermés, il les arrête, & les ramène malgré eux au sujet de la dispute. Il démêle leurs équivoques & l'artifice de leurs sophismes; sur-tout il se garde bien de les laisser discourir, & déployer leur fausse éloquence. Pour représenter au naturel des conversations de cette nature, Platon pouvoit-il prendre un autre tour que celui qu'il a pris? La manière dont Socrate instruisoit la jeunesse, n'étoit pas non plus susceptible d'une autre forme d'entretien; on en conviendra aisément, si on se rappelle ce que j'ai dit ci-dessus. Le dialogue de Platon devoit donc être tel qu'il est: entrecoupé de demandes & de réponses, ferré, pressant, vif, & tenant bien plus de la précision dialectique, que de l'abondance oratoire, s'il ennuye quelquefois, ce n'est jamais la faute de son style; c'est ou la

faute du lecteur , qui ne se met pas dans le point de vûe où il faut être pour le goûter , ou celle du sujet souvent abstrait & métaphysique : d'ailleurs , il dédommage pleinement de ces momens d'ennui , par les agrémens qu'il répand avec un art infini sur tous les endroits où ils peuvent faire un bel effet.

Aucun écrivain n'a travaillé ses ouvrages avec plus de soin. Il ne cessa de les polir & de les retoucher jusqu'à l'âge de quatre-vingt ans. On trouva après sa mort un manuscrit de la république , dont la première phrase étoit tournée en diverses façons ; c'est qu'il ne vouloit pas que la doctrine de Socrate perdît rien dans ses écrits de cette force & de cette grace qu'elle avoit dans la bouche de son maître. Son imagination belle , féconde , nourrie & enrichie par la lecture des poètes , en particulier d'Homere ,

lui fournit les traits les plus sublimes , & les images les plus riantes & les plus naturelles. Sa prose est aussi harmonieuse , aussi riche en figures que la plus belle poésie. C'est une remarque de M. l'abbé Fraguier , l'homme de France peut-être qui a le mieux entendu Platon, que pour sentir toute la beauté de son style , il faut sçavoir presque par cœur les poètes Grecs , qui sont , pour ainsi dire , fondus dans ses dialogues.

Mém. de l'Acad. des Inscriptions. tom. II.

Voici le jugement qu'en porte Denis d'Halicarnasse , celui de tous les anciens qui lui est le moins favorable. « Le style de Platon , » dit-il , tient le milieu entre le simple & le sublime ; il est mêlé de l'un & de l'autre ; mais il n'est pas également parfait dans l'un & dans l'autre. Quand il veut écrire simplement & sans art , il est agréable & poli au-delà ce

Epist. ad Pomp. pag. 203.

» qu'on peut dire. Sa diction est
» pure & aussi claire que l'eau la plus
» transparente. Mais lorsqu'il
» veut élever & enfler son style, ce
» qui lui arrive souvent, il est fort
» au-dessous de lui-même ; il s'ex-
» prime avec moins de grace, son
» langage n'est pas si pur, il a même
» quelque chose de grossier : en al-
» longeant extrêmement sa phrase
» & sa pensée, il perd beaucoup de
» cette clarté qui lui est ordinaire,
» & étale mal-à-propos une vaine
» richesse d'expression.... Au reste,
» qu'on n'aille pas s'imaginer que
» je condamne sans réserve dans
» Platon le style orné & figuré. Je
» ne suis ni assez mal avisé, ni
» assez stupide pour porter un pa-
» reil jugement d'un si grand hom-
» me. Je sçais qu'il y a chez lui des
» endroits élevés, admirables, mar-
» qués au coin du génie ; j'ai voulu
» seulement indiquer les défauts

» auxquels il est sujet en ces ren-
 » contres....Il est vrai que s'il tom-
 » be , ce n'est qu'en passant , & si
 » légèrement , que cela ne mérite
 » pas qu'on le reprenne ; mais je
 » foudraierois qu'un si grand écri-
 » vain ne donnât aucune prise à
 » la censure ».

Denis d'Halicarnasse est, comme
 l'on voit, un peu embarrassé dans
 sa critique. On croiroit d'abord
 qu'il condamne tout ce qui porte
 un certain caractère d'élévation
 dans Platon ; ensuite il restreint
 & adoucit tellement sa sentence ,
 qu'elle se réduit presque à rien.
 On s'est récrié de son tems contre
 ce jugement ; sa lettre à Pom-
 pée en est la preuve. Depuis ce
 tems-là , les gens de goût ne se
 sont pas pour la plupart soumis
 à son autorité , quelque grande
 qu'elle soit en matière de critique.
 S'il m'étoit permis de dire mon

sentiment , je dirois qu'il me semble que cet auteur , très-judicieux d'ailleurs , a pris le change ici , pour n'avoir pas bien saisi le caractère & la maniere de Platon. J'en juge par les deux endroits principaux qu'il censure. Le premier est tiré du Phédre , où Socrate , à l'occasion de quelques expressions poétiques qui lui étoient échappées , dit en badinant , *qu'il est inspiré des Muses , & que son langage approche du Dithyrambe*. L'autre endroit est dans le Ménexénus. Socrate , qui n'aimoit point les orateurs , se moque d'une coutume établie par Périclès , de faire l'oraison funébre des Athéniens morts sur le champ de bataille ; & pour mieux tourner en ridicule les discours qui se prononçoient dans cette cérémonie , il en récite un plein de pensées brillantes , & écrit d'un style fleuri & contourné : il dit

l'avoir appris de la courtisane Aspasia, qui l'avoit composé, à ce qu'il prétend, en rassemblant les restes des matériaux de la première oraison funébre prononcée par Périclès lui-même. Quoique ce discours ne soit d'un bout à l'autre qu'une espèce de parodie de celui de Périclès, tel qu'on le lit à la fin du premier Livre de Thucydide; Denis d'Halicarnasse ne s'en est pas aperçu, ou n'a pas voulu s'en apercevoir; & dans son parallèle de Demosthène, d'Isocrate & de Platon, il tire de cette oraison funébre les échantillons sur lesquels il juge du style de Platon.

Quant aux allégories dont ce philosophe fait un usage fréquent, & aux obscurités dont il s'enveloppe, cela peut venir de plusieurs causes. La première est qu'il a voulu se faire honneur des connoissances qu'il avoit puisées chez les Egyp-

tiens , & dans la philosophie de Pythagore , où tout étoit allégorique , symbolique & mystérieux ; en second lieu , les sujets qu'il traite sont quelquefois si relevés & si abstraits , qu'il a dû être bien embarrassé à trouver des expressions qui rendissent sa pensée : en troisième lieu , il est quelquefois obscur à dessein , parce qu'il craignoit d'avoir le sort de son maître , s'il avoit exposé à découvert certains dogmes trop contraires à la religion de son pays , pour ne pas lui faire beaucoup d'ennemis. J'ajoute en particulier , au sujet de l'allégorie , qu'elle étoit très-familier à Socrate , & qu'elle est très-propre à exprimer l'ironie.

On reproche encore à Platon de manquer de méthode ; mais , sur quoi se fondent ceux qui parlent ainsi , & quelle méthode attendent-ils de lui ? Celle d'un homme

à systèmes, qui pose des principes, qui les appuie de preuves, & qui en tire de suite toutes les conséquences qu'on en peut tirer ? Cet ordre didactique est visiblement contraire au dessein que Platon s'est proposé. Celle qui doit régner dans des entretiens tels que pouvoient être ceux de Socrate ? Il l'a exactement observée ; & je défie les plus délicats d'y trouver rien à redire. Exiger de Platon qu'il suive la méthode d'Aristote, c'est vouloir assujettir un poëte épique, ou dramatique, à narrer les faits selon les loix de l'histoire. La méthode de Platon, (car il en a une bien marquée) est d'éviter tout ce qui pourroit avoir l'air de dogme & d'enseignement, de bien définir, de diviser exactement le sujet proposé, d'écarter toutes les fausses notions, de guérir des préjugés, & d'amener insensiblement ceux qu'il

introduit dans ses dialogues à l'une de ces deux fins ; à connoître ce qu'ils ignoroient auparavant , ou à se convaincre qu'ils ignorent ce qu'ils croyoient sçavoir.

Il ne me reste plus qu'à rendre compte des autres traductions , & de la mienne. Sans parler de la traduction Italienne , qui ne m'est pas tombée entre les mains , ni de celle de Louis le Roi , qui n'a traduit que le premier & les deux derniers Livres de la République , il y a environ deux cens ans , on a encore trois traductions de cet ouvrage. La premiere , qui est de Marsile Ficin , est la plus exacte des trois. Le sens y est d'ordinaire assez bien rendu ; mais on n'y retrouve en aucune manière les graces de l'original : elle a je ne sçais quoi de dur , de sec & de triste , qui en rend la lecture ennuyeuse & presque insoutenable. Celle de Jean de Serres ,
res ,

res , qui est à côté de la belle édition Grecque d'Henri-Etienne , est plus latine , mais trop diffuse , & d'ailleurs si peu fidèle , qu'il y a des contre-sens presque à chaque page. La plus mauvaise de toutes est celle de M. la Pillonniere , imprimée à Londres en 1726. Ce n'est point une traduction ; c'est un abrégé en certains endroits , en d'autres une paraphrase. Il a disposé de Platon comme de son bien. Il a *négligé sans aucun scrupule , les tours , les expressions & les manieres* ; & il prétend par-là faire trouver dans la lecture de sa traduction *des charmes égaux , supérieurs même , s'il se peut , à ceux de l'original Grec*. C'est ainsi qu'il s'exprime dans sa Préface. En se donnant toutes ces libertés , il a si bien réussi à défigurer l'ouvrage de Platon , que Platon lui-même ne le reconnoîtroit pas : tout le mal que j'en dirois ici ne

répondroit pas à l'idée qu'on s'en formera , si on veut prendre la peine d'en parcourir quelques pages. J'aurois grossi cet Ouvrage de moitié , si je l'avois relevé dans les notes , toutes les fois qu'il est en faute.

Il ne m'appartient pas de prévenir le jugement du Public sur la Traduction que je lui présente ; je puis au moins l'assurer que je lui donne Platon tel qu'il est. Je n'ai rien changé , rien ajouté , rien retranché à son ouvrage. On lui trouvera sans doute des défauts. Ceux qui n'approuvent dans les Anciens que ce qui est conforme au génie de notre nation , & du siècle où nous vivons , ne feront pas grâce à certains endroits qui les révolteront. Il est bien plus court & plus aisé de condamner tout ce qui choque notre façon de penser & d'écrire , que d'examiner si ce qu'on

blâme mérite d'être blâmé, & de discerner dans un ouvrage les beautés générales, & qui sont de tout pays, de celles qu'on peut appeller nationales, & qui caractérisent le génie des différens peuples & des différens siècles. Je prie ceux qui sont dans cette disposition à l'égard des Anciens, de faire réflexion que notre goût présent, en supposant qu'il soit bon, ne l'est pas exclusivement à tout autre; que celui des Grecs, au tems de Platon, étoit pour le moins aussi naturel, aussi judicieux, aussi délicat que le nôtre; qu'ainsi ils doivent se mettre pour un moment à la place des Athéniens, afin d'être à portée de bien juger d'un ouvrage composé pour les Athéniens.

Je sçais que j'aurois pû l'habiller un peu plus à la Françoisé : il m'en eût même coûté beaucoup moins pour abréger certaines dis-

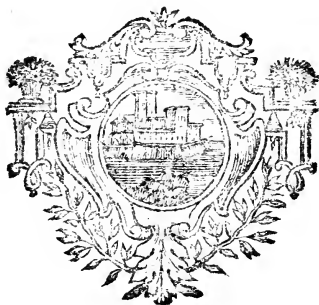
cussions métaphysiques , & n'en donner que le précis , que pour les traduire tout au long , au risque de ne pas trouver dans notre langue des expressions qui rendissent exactement le Grec. Il m'eût encore été aisé de donner au dialogue quelque chose de plus coulant , de plus ferré , de plus vif , en supprimant la plûpart des réponses de Glaucon & d'Adimante , qui semblent n'être mises que pour suppléer à des signes de tête. C'est-à-dire , que je pouvois dénaturer le dialogue de Platon , & n'y plus laisser le moindre vestige de la méthode de Socrate. Malgré cela , peut-être que quelques-uns me blâmeront de ne l'avoir pas fait ; mais les connoisseurs auroient eu raison de me blâmer , si je l'avois fait. Ce n'est point à un Traducteur de corriger les défauts réels ou apparens de l'auteur qu'il traduit. Il doit voir

seulement si, malgré ses défauts, l'ouvrage mérite d'être traduit, & s'il est à présumer que le public lui fera un bon accueil : or, ce ne seroit pas faire injure à Platon, mais à notre siècle, de croire qu'il pût être indifférent pour le chef-d'œuvre du plus sage & du plus éloquent Ecrivain de la Grèce. Je n'ai donc pris d'autre liberté que celle de substituer les noms des Interlocuteurs aux *dis-je* & aux *dit-il*, qui reviennent à chaque instant dans le Grec. Cela ne fait aucun tort au sens; & j'évite par-là une ennuyeuse répétition.

A l'égard du style, je me suis appliqué à rendre fidèlement le texte de mon auteur, persuadé qu'une traduction ne sçauroit être trop littérale, pourvû que d'ailleurs elle ne s'écarte pas des règles que le bon goût prescrit en ce genre d'écrire. Platon est simple & na-

turel ; j'ai tâché de l'être. Je n'ai pas voulu qu'on pût me reprocher d'avoir essayé de lui donner de l'esprit. Au lieu de chercher à m'éloigner de l'original , comme font certains traducteurs , je m'en suis rapproché le plus qu'il m'a été possible ; & de deux tours François qui pouvoient faire le même sens , j'ai choisi par préférence celui qui avoit plus d'affinité avec le tour Grec ; en un mot , je crois pouvoir dire qu'à peu de chose près , cette traduction peut faciliter l'intelligence de Platon à ceux qui sçachant médiocrement le Grec , voudroient lire cet auteur en lui-même. Pour ce qui est des notes , j'en ai mis peu , & seulement celles que j'ai jugé nécessaires , soit pour faire entendre le texte , soit pour relever certains écarts où Platon est tombé. Quant aux réflexions morales ou politiques qui se présentent à l'es-

prit sur le total de ce système , & sur quelques endroits particuliers , j'ai cru qu'il falloit les laisser faire au Lecteur , & que , réflexions pour réflexions , les siennes vaudroient toujours mieux , & l'ennuyeroient moins que les miennes.



INTERLOCUTEURS.

SOCRATE.

CEPHALE.

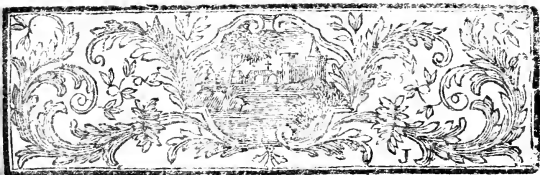
POLEMARQUE, Fils de Céphale.

GLAUCON, } Fils d'Ariston,
ADIMANTE, } & Freres de
 } Platon.

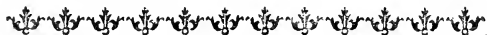
CLITOPHON.

THRASYMAQUE, Sophiste.

LA REPUBLIQUE



LA RÉPUBLIQUE
DE PLATON,
O U
DIALOGUE
SUR LA JUSTICE.



LIVRE PREMIER.



O C R A T E. J'allai hier au Pirée avec Glaucon, fils d'Ariston, pour faire ma prière à la Déesse (a), & pour voir de quelle maniere se passeroit la fête qu'on célébroit pour la premiere

(a) On croit communément qu'il s'agit ici de Minerve, qu'on appelloit à Athènes *la Déesse*. Je croirois plutôt, avec Origène, qu'il est question de Diane, & que c'étoit

fois. La Pompe (b) des habitans du lieu me parut fort belle ; mais , à mon avis , celle des Thraces ne lui cédoit en rien pour l'élégance & la beauté. Après que nous eûmes fait notre prière & vu la cérémonie , nous reprîmes le chemin de la ville. Polémarque , fils de Céphale , nous ayant apperçu de loin , dit à l'esclave qui le suivoit , de courir après nous , & de nous prier de l'attendre. L'esclave nous joignit , & me dit , en me tirant par le manteau : Polémarque vous prie de l'attendre. Je me retournai , & lui demandai où étoit son maître : il me fuit , dit-il ; attendez-le un moment. Nous l'attendrons , reprit Glaucon. Un peu après , nous vîmes paroître Polémarque avec Adimante , frère de Glaucon ,

en son honneur que se célébroit la fête qui avoit attiré au Pirée Socrate & une foule d'Athéniens. C'est pour cela que dans la Pompe il est fait mention des Thraces , qui étoient à la solde des Athéniens , pour faire la garde au Pirée , & qui honoroient Diane sous le nom de *Bendis* ; d'où cette fête est appelée par Thrasymaque , à la fin de ce Livre , *Bendideia*.

(b) Le mot *Pompe* signifie proprement une cérémonie Payenne , où on portoit en procession les Statuës des Dieux. Comme ces cérémonies se faisoient avec beaucoup d'appareil & de magnificence , on a depuis employé ce mot dans ce dernier sens.

Nicérate, fils de Nicias (c), & quelques autres qui revenoient de la pompe. Polémarque, en nous abordant, me dit, Socrate, il me paroît que vous vous en retournez à la Ville. Vous ne vous trompez pas, lui dis-je.

Polémarque. Voyez-vous combien nous sommes? *Socr.* Oiii. *Polém.* Vous ferez les plus forts, ou vous resterez ici. *Socr.* Il y a un milieu : c'est de vous persuader de nous laisser aller. *Polém.* Comment nous le persuaderez-vous, si nous ne voulons pas entendre vos raisons? *Glauc.* Cela est impossible. *Polém.* Hé bien ! soyez assurez que nous ne les écouterons pas. *Adimante.* Ne sçavez-vous pas qu'on fera ce soir à cheval la course des torches (d), en l'honneur de la

(c) C'est le fameux Nicias qui périt au siège de Syracuse, durant la guerre du Péloponnèse.

(d) Voici un passage de Pausanias, dans les Attiques, qui donnera du jour à celui de Platon. « Il y a, dit cet Auteur dans l'académie [ce lieu étoit hors des murs d'Athènes] » un autel consacré à Prométhée. Les champions courent de-là vers la ville, tenant en main une » torche allumée. Celui qui la conserve allumée pendant » toute la course, gagne la victoire. Si la torche » s'éteint entre les mains de celui qui court le premier, » toute espérance de vaincre est perdue pour lui. Un » second prend sa place, puis un troisième ; & si la » torche s'éteint entre les mains de tous, le prix n'est

Déesse ? *Socr.* A cheval ? cela est nouveau. Comment ? ils feront cette course à cheval , tenant en main des torches , qu'ils se donneront les uns aux autres ? *Polém.* Oiii ; & de plus , il y aura une veille (e) , qui vaudra la peine d'être vûe. Nous l'irons voir après souper , & nous nous entretiendrons avec plusieurs jeunes gens qui s'y trouveront. Restez donc , & ne vous faites pas prier davantage. *Glauc.* Je vois bien qu'il faut demeurer. *Socr.* Puisque vous le voulez , j'y consens.

Nous allâmes donc chez Polémarque , où nous trouvâmes ses deux freres *Lyfias* (f) & *Euthydème* , avec *Thrasymaque* de *Calcédoine* (g) , *Charmantide* de la Tribu *Péanée* , & *Clitophon* , fils d'*Aristonyme* ; *Céphale* , pere de *Polémar-*

» à personne ». *Lucrèce* , *Liv. II* , fait allusion à cette course , lorsqu'il dit , en parlant des générations qui se succèdent les unes aux autres , & *quasi cursores , vitæ lampada tradunt*.

(e) La pièce intitulée *Pervigilium Veneris* , ou *veille des Fêtes de Vénus* , a dû être faite dans une occasion à peu près semblable. On ne peut pas douter que les Latins n'en aient pris le modèle chez les Grecs.

(f) C'est le fameux orateur de ce nom. *Euthydème* étoit un sophiste. *Platon* se moque de lui dans le *Dialogue* qui porte son nom.

(g) *De Series* traduit de *Carthage*.

que, y étoit auffi. Comme je ne l'avois vu depuis longtems, il me parut beaucoup vieilli. Il étoit affis, la tête appuyée fur un couffin; il avoit auffi une couronne, parce qu'il avoit fait ce jour-là un facrifice domestique. Nous prîmes notre place auprès de lui fur des fiéges, qui étoient disposés en cercle. Dès qu'il m'eût apperçu, il me salua, & me dit : Socrate, vous venez bien rarement au Pirée; cependant vous nous feriez plaisir. Si j'avois encore assez de force pour aller à la Ville, je vous épargnerois la peine de venir ici, & j'irois moi-même vous trouver. Vous m'obligerez de venir désormais plus souvent; car vous sçavez que je trouve tous les jours un nouveau charme dans la conversation, à proportion que les plaisirs du corps diminuent & m'abandonnent. Ayez donc pour moi cette complaisance. Vous converserez avec ces jeunes gens qui vous sont très-attachés, ainsi que moi. Et moi, Céphale, lui dis-je, je me plais infiniment dans la compagnie des vieillards tels que vous. Comme ils sont au bout d'une carrière, qu'il nous faudra peut-être parcourir un jour, il me paroît naturel de s'informer d'eux si la route est pénible

Hom.
Iliad. 24.
v. 487.

ou aisée. Et puisque vous êtes à présent dans l'âge que les poètes appellent *le Seuil* (h) *de la vieillesse*, vous me feriez plaisir de me dire ce que vous en pensez, & si vous regardez cette saison comme la plus rude de la vie.

Céphale. Je vous dirai ma pensée sans rien déguiser. Il m'arrive souvent, selon l'ancien proverbe, de me trouver avec plusieurs gens de mon âge : tout l'entretien (i) se passe en plaintes & en lamentations de leur part ; ils se rappellent avec regret le souvenir des plaisirs de l'amour, de la table, & des autres plaisirs de cette nature qu'ils goûtoient dans leur jeunesse. Ils s'affligent de cette perte comme de la perte des plus grands biens. La vie qu'ils menoient alors étoit heureuse (disent-ils) ; à présent elle ne mérite plus même le nom de vie. Quelques-uns se plaignent des outrages

(h) C'est-à-dire, que de-là à la mort, il n'y a plus qu'un pas à faire. Si l'on ne considère que les bien-séances & l'usage du monde, c'est faire un mauvais compliment à un vieillard, que de l'entretenir de son âge, & de lui dire qu'il n'est pas éloigné de la mort : mais ici c'est un Philosophe qui tient ce langage à un sage vieillard ; la chose est à sa place.

(i) Cicéron a traduit presque tout entier ce Discours de Céphale dans son *Traité de la Vieillesse*, & il l'a mis dans la bouche du vieux Caton.

auxquels la vieillesse les expose de la part de leurs proches. Ils ne parlent d'elle, tous tant qu'ils sont, que pour exagérer les maux qu'elle apporte avec elle.

Pour moi, Socrate, je pense qu'ils ne touchent point du tout la véritable cause de leurs maux; car si c'étoit la vieillesse, elle devroit sans doute produire les mêmes effets sur moi & sur tous les vieillards. Or, j'en ai connu d'autres d'un caractère bien différent: & je me souviens que, me trouvant autrefois avec le Poëte Sophocle, quelqu'un lui demanda en ma présence, si l'âge lui permettoit encore de goûter les plaisirs de l'amour: *A Dieu ne plaise*, répondit-il, *il y a longtems que j'ai secoué le joug de ce maître furieux & brutal*. Je jugeai alors qu'il avoit raison de parler de la sorte. L'âge ne m'a pas fait changer de sentiment. La vieillesse est en effet un état de repos & de liberté, où l'on n'éprouve rien de semblable. Lorsque la violence des passions s'est relâchée, & que leur feu s'est amorti, on se voit, comme disoit Sophocle, délivré d'une foule de tyrans forcenés. Quant aux regrets des vieillards dont je parle, & aux mauvais traitemens qu'ils se plaignent de recevoir

de leurs proches , ce n'est pas sur la vieillesse , Socrate , mais sur leur caractère , qu'ils doivent en rejeter la cause. Avec des mœurs douces & commodes , on trouve la vieillesse supportable : avec un caractère opposé , la vieillesse & la jeunesse même n'a rien d'agréable.

Socr. Je fus charmé de sa réponse , & pour engager de plus en plus l'entretien , j'ajoutai : Céphale , je suis persuadé que , lorsque vous parlez de la sorte , la plupart ne goûtent pas vos raisons ; & qu'ils s'imaginent que vous trouvez moins de ressources dans votre caractère , que dans vos grands biens , contre les incommodités de la vieillesse ; car les riches sont , dit-on , à portée de se procurer bien des soulagemens. *Céphale.* Vous dites vrai ; ils ne m'écoutent pas : ils ont à la vérité quelque raison en ce qu'ils disent , mais beaucoup moins qu'ils ne pensent. Vous sçavez la réponse que fit Thémistocle au Sériphien qui lui reprochoit , qu'il devoit sa réputation à la Ville où il étoit né , plutôt qu'à son mérite : *Il est vrai* , reprit-il , *que si j'étois de Sériphe , je ne serois pas connu ; mais vous ne le seriez pas davantage , fussiez-vous d'Athènes.* On peut faire la même repartie aux

vieillards peu riches & chagrins, & leur dire que la pauvreté rendroit la vieillesse insupportable au sage même; mais que, sans la sagesse, jamais les richesses ne la rendront plus douce. *Socr.* Mais ces grands biens que vous possédez, Céphale, vous sont-ils venus de vos ancêtres, ou en avez-vous acquis la meilleure partie? *Céph.* J'en ai acquis quelque peu. J'ai tenu en cela le milieu entre mon ayeul & mon pere; car mon ayeul dont je porte le nom, ayant hérité d'un patrimoine à peu près égal à ma fortune présente, fit des acquisitions qui surpassoient de beaucoup le fonds qu'il avoit reçu. Mon pere *Lyfánias*, au contraire, m'a laissé encore moins de biens que vous ne m'en voyez. Pour moi, je serai content si mes enfans trouvent après moi, un héritage qui ne soit ni au-dessous, ni beaucoup au-dessus de celui que j'ai trouvé à la mort de mon pere.

Socrate. Ce qui m'a engagé à vous faire cette question, c'est que vous ne me paroissiez guère attaché aux richesses: ce qui est ordinaire à ceux qui ne sont pas les artisans de leur fortune. Au lieu que ceux qui doivent leurs richesses à leur industrie, y sont doublement attachés;

car ils les aiment d'abord, parce qu'elles font leur ouvrage, comme les Poètes aiment leurs Vers, & les peres leurs enfans; & ils les aiment encore, comme tous les autres, pour l'utilité qu'ils en retirent. Aussi font-ils d'un commerce difficile, & n'ont-ils d'estime que pour l'argent. *Céph.* Vous avez raison. *Socr.* Fort bien. Mais dites-moi encore, quel est, à votre avis, le plus grand avantage que les richesses vous ayent procuré?

Céphale. J'aurois peine à persuader à d'autres qu'à vous, ce que je vais vous dire. Vous sçavez, Socrate, que, quand on approche du terme de la vie, on a des craintes & des inquiétudes sur des choses qui ne faisoient nulle peine auparavant; ce qu'on raconte des enfers & des supplices qui y sont préparés aux méchans, revient alors à l'esprit. On commence à appréhender que ces discours qu'on avoit jusques-là traités de fables, ne soient autant de vérités: soit que cette appréhension vienne de la foiblesse de l'âge; soit que l'ame voie alors ces objets plus clairement, à cause de leur proximité. On est donc plein de soupçons & de frayeur. On repasse sur toutes les actions de sa vie, pour

voir si on n'a fait tort à personne. Celui qui, dans l'examen de sa conduite, la trouve pleine d'injustices, tremble, se laisse aller au désespoir; souvent pendant la nuit, la frayeur le réveille en sursaut, comme les enfans : mais celui qui n'a rien à se reprocher, vit dans une douce espérance; car, comme dit très-bien Pindare, *l'espérance qui gouverne à son gré l'esprit flottant des hommes, sert d'aliment & de soutien à la vieillesse de ceux qui ont mené une vie pure & exempte de crime*. Or, je pense que les richesses sont pour cela d'un très-grand secours, non pour tout homme, mais pour le sage seulement : car c'est à une fortune aisée qu'on est redevable en grande partie, de ne point se trouver exposé à tromper personne, même involontairement, ni à user de mensonges; on lui doit encore l'avantage de sortir de ce monde, exempt de toute crainte au sujet de quelques sacrifices qu'on auroit manqué de faire aux Dieux, ou de quelques dettes dont on ne se feroit pas acquitté envers les hommes. Les richesses ont encore d'autres avantages sans doute; mais, tout bien pesé, je crois que tout homme de sens donnera de bien loin la préférence à celui-ci sur tous les autres.

A vj

Socrate. Rien de plus beau que ce que vous dites, Céphale. Mais, est-ce bien définir la justice, que de la faire consister simplement à dire la vérité, & à rendre à chacun ce qu'on en a reçu? ou plutôt cela n'est-il pas juste ou injuste selon les occurrences? Par exemple, si quelqu'un après avoir confié ses armes à son ami, les redemandoit étant devenu furieux; tout le monde convient qu'il ne faudroit pas les lui rendre, & qu'il y auroit de l'injustice à le faire. On convient encore qu'il y auroit du mal à ne lui déguiser en rien la vérité dans l'état où il est. *Céph.* Cela est certain. *Socr.* La justice ne consiste donc pas à dire la vérité, & à rendre à chacun ce qui lui appartient. C'est en cela même qu'elle consiste, reprit Polémarque, s'il en faut croire Simonide. *Céph.* Continuez l'entretien. Je vous cède la place. Aussi-bien il faut que j'aie achever mon sacrifice. *Socr.* C'est donc Polémarque qui vous succédera? Oiii, repartit Céphale en souriant, & en même-tems il sortit (k).

(k) C'est une adresse de Platon d'avoir fait sortir Céphale au commencement de la conversation. Il n'étoit pas naturel qu'un homme de cet âge s'engageât dans une dispute aussi longue; d'ailleurs, sa présence auroit pu gêner Socrate & les autres Interlocuteurs.

Apprenez-moi donc , Polémarque , puisque vous prenez la place de votre pere , ce que dit Simonide au sujet de la justice , & en quoi vous l'approuvez.

Polém. Il dit que le propre de la justice est de rendre à chacun *ce qu'on lui doit* ; & en cela je trouve qu'il a raison.

Socr. Il est bien difficile de ne pas s'en rapporter à Simonide. C'étoit un sage , un homme divin. Mais peut-être , Polémarque , entendez-vous ce qu'il veut dire par-là ; pour moi je ne le comprends pas. Il est évident qu'il n'entend pas qu'on doive rendre , comme nous disions tout-à-l'heure , un dépôt quel qu'il soit , lorsqu'on le redemande contre toute raison.

Cependant ce dépôt est une dette ; n'est-ce pas ? *Polém.* Oïïi. *Socr.* Il se faut néanmoins bien garder de le rendre , lorsqu'on le redemande contre toute raison.

Polém. Cela est certain. *Socr.* Simonide a donc voulu dire autre chose ? *Polém.*

Sans doute , puisqu'il pense qu'on doit faire du bien à ses amis , & ne leur nuire en rien.

Socr. J'entends. Ce n'est point rendre à son ami ce qu'on lui doit , que de lui remettre l'argent qu'il nous a confié , lorsqu'il ne peut le recevoir qu'à son préjudice. N'est-ce pas là le sens des

paroles de Simonide ? *Polém.* Oïïi. *Socr.* Mais faut-il rendre à ses ennemis *ce qu'on leur doit* ? *Polém.* Oïïi , fans doute , *ce qu'on leur doit* ; & on ne doit à son ennemi que ce qu'il convient qu'on lui doive , c'est-à-dire , du mal. *Socr.* Simonide s'est donc expliqué en poëte , & d'une maniere énigmatique sur la justice , puisqu'il a cru , à ce qu'il semble (1) , qu'elle consistoit à rendre à chacun *ce qui lui convient* , quoiqu'il se soit servi d'une autre expression. *Polém.* Il y a apparence.

Socr. Si quelqu'un lui eût demandé : Simonide , à qui la médecine rend-elle ce qui convient , & que lui donne-t-elle ? Que pensez - vous qu'il eût répondu ? *Polém.* Qu'elle donne au corps la nourriture & les remèdes convenables. *Socr.* Et l'art du cuisinier , que donne-t-il , & à qui donne-t-il ce qui convient ? *Polém.* Il donne à chaque viande son assaisonnement. *Socr.* Et cet art qu'on appelle justice , que donne-t-il , & à qui donne-

(1) Qu'on ne soit pas surpris de voir Socrate se servir souvent de ces expressions , *à ce qu'il semble* , *à mon avis* , *autant qu'il me paroît* , *peut-être* , &c. Elles sont plus fréquentes dans l'Original que dans la Traduction , & elles conviennent parfaitement au caractère de Socrate.

t-il ce qui convient ? *Polém.* Socrate , s'il faut nous en tenir à ce que nous avons dit plus haut , la justice fait du bien aux amis , & du mal aux ennemis. *Socr.* Simonide appelle donc justice , faire du bien à ses amis , & du mal à ses ennemis ? *Polém.* Du moins il me le semble. *Socr.* Qui peut faire plus de bien à ses amis , & de mal à ses ennemis , en cas de maladie ? *Polém.* Le médecin. *Socr.* Et sur mer , en cas de danger ? *Polém.* Le pilote. *Socr.* Et le juste , en quelle occasion , & en quoi peut-il faire du bien à ses amis , & du mal à ses ennemis ? *Polém.* A la guerre , ce me semble , en attaquant les uns , & en défendant les autres. *Socr.* Fort bien : mais , mon cher Polémarque , on n'a que faire de médecin , quand on n'est pas malade. *Polém.* Cela est vrai. *Socr.* Ni de pilote , lorsqu'on n'est pas sur mer. *Polém.* Cela est encore vrai. *Socr.* Le juste , par la même raison , est-il inutile , lorsqu'on ne fait pas la guerre ? *Polém.* Je ne le crois pas. *Socr.* La justice sert donc aussi en tems de paix. *Polém.* Oïii. *Socr.* Mais l'agriculture sert aussi en ce tems-là ; n'est-ce pas ? *Polém.* Oïii. *Socr.* A la récolte des biens de la terre ? *Polém.* Oïii. *Socr.* Et

le métier de cordonnier (*m*) fert aussi. *Polém.* Oïï. *Socr.* Vous me direz sans doute que c'est pour avoir une chaussure. *Polém.* Sans doute. *Socr.* Dites-moi de même en quoi la justice est utile pendant la paix. *Polém.* Elle est utile dans le commerce. *Socr.* Entendez-vous par-là les rapports mutuels que les hommes ont ensemble ? Ou bien, est-ce quelque autre chose ? *Polém.* Non : c'est cela même que j'entends. *Socr.* Lorsqu'on veut apprendre à jouer aux dés, à qui vaut-il mieux avoir affaire, à l'homme juste, ou au joueur de profession ? *Polém.* Au joueur de profession. *Socr.* Et pour la construction d'une maison, vaut-il mieux s'en rapporter à l'homme juste, qu'à l'architecte ? *Polém.* Tout au contraire. *Socr.* Mais de même que pour apprendre la science des tons, je m'adresserois au musicien, préférablement à l'homme juste ; en quel cas m'adresserai-je à celui-ci, plutôt qu'à celui-là ? *Polém.* Dans la disposition de

(*m*) Socrate dans ses inductions emprunte d'ordinaire ses exemples & ses comparaisons des arts mécaniques, dont la connoissance est plus à la portée de tout le monde. Ce seroit une fausse délicatesse de vouloir s'en choquer. Les écrivains grecs, Platon sur-tout, ont le goût aussi bon, & les idées aussi nobles que ceux qui s'aviseront de les critiquer en ce point.

mon argent. *Socr.* Si ce n'est peut-être lorsqu'il faudra en faire usage ; car si je veux acheter ou vendre en commun un cheval , je ferai plutôt société avec le maquignon. *Polém.* Je pense de même. *Socr.* Et avec le pilote , ou l'architecte , s'il s'agit d'un vaisseau. *Polém.* Oïii. *Socr.* En quoi le juste me fera-t-il d'une utilité particulière , lorsque je voudrai faire en commun avec lui quelque emplette de mon argent ? *Polém.* Lorsqu'il s'agira , Socrate , de le mettre en dépôt , & de le conserver. *Socr.* C'est-à-dire , quand je ne voudrai faire aucun usage de mon argent , & le laisser oisif. Ainsi la justice me sera utile , quand mon argent ne me servira de rien. *Polém.* Apparemment. *Socr.* La justice me servira donc , lorsqu'il faudra conserver une serpette , seul ou avec d'autres ; mais , si je veux m'en servir , je m'adresserai au vigneron. *Polém.* A la bonne heure. *Socr.* Vous direz de même , que si je veux garder un bouclier & une lyre , la justice me sera bonne à cela ; mais que si je veux m'en servir , j'aurai recours au musicien & au maître d'escrime. *Polém.* Il le faut bien. *Socr.* Et en général , à l'égard de quelque chose que ce soit , la justice me

fera inutile , quand je me servirai de cette chose ; & utile , quand je ne m'en servirai pas. *Polém.* Cela peut être.

Socr. Mais , mon cher , la justice n'est donc pas d'une grande importance , si elle ne nous est utile que quand tout le reste nous est inutile ? Prenez garde encore à ce que je vais dire. Celui qui est le plus adroit à porter des coups , soit à la guerre , soit à la lutte , n'est-il pas aussi le plus adroit à *se garder* de ceux qu'on lui porte ? *Polém.* Oiii. *Socr.* Et celui qui est le plus habile à *se garder* d'une maladie , & à la prévenir , n'est-il pas en même-tems le plus capable de la donner à un autre ? *Polém.* Je le crois. *Socr.* Quel est le plus propre à *garder* une armée ? N'est-ce pas celui qui *sçait dérober* les desseins & les projets de l'ennemi ? *Polém.* Sans doute. *Socr.* Par conséquent le même homme qui est propre à *garder* une chose , est aussi propre à la *dérober*. *Polém.* Oiii. *Socr.* Si donc le juste est propre (n) à *garder* de l'argent , il fera

(n) J'ai tâché , autant que j'ai pu , de conserver l'équivoque du texte Grec , qui roule sur ces deux mots *κράζου* & *κλέειν*. Socrate se sert des différentes significations de ces mots , & conclut de l'une à l'autre , pour conduire son adversaire à l'avou d'une absurdité pal-

propre aussi à le dérober. *Polém.* Du moins, c'est une conséquence de ce que nous venons de dire. *Socr.* L'homme juste est donc un filou. Il paroît que vous avez puisé cette idée dans Homère, qui vante beaucoup Antolycus, ayeul maternel d'Ulysse, & dit qu'il surpassa tous les hommes dans l'art de dérober & de tromper. Par conséquent, selon vous, Homère & Simonide, la justice n'est autre chose que l'art de dérober pour le bien de ses amis, & pour le mal de ses ennemis : n'est-ce pas ainsi que vous l'entendez ? *Polém.* Non, par Jupiter. Je ne sçais ce que j'ai voulu dire. Il me semble cependant toujours que la justice consiste à obliger ses amis, & à nuire à ses ennemis.

Socr. Mais qu'entendez-vous par nos amis ? Est-ce ceux qui nous paroissent gens de bien, ou ceux qui le sont, quand même nous ne les jugerions pas tels ? J'en dis autant des ennemis. *Polém.* Il me paroît naturel d'aimer ceux qu'on croit gens de bien, & de haïr ceux qu'on croit

Olyss.
12. V. 326.

pable. Ce n'est, comme l'on voit, qu'un badinage, mais un badinage malin de la part de Socrate, qui emploie les armes des Sophistes, pour les combattre eux & leurs disciples.

méchans. *Socr.* N'est-il pas ordinaire aux hommes de se tromper en ce point , & de juger que tel est honnête homme , qui n'en a que l'apparence ; ou que tel est un fripon , qui est honnête homme ? *Polém.* J'en conviens. *Socr.* Ceux à qui cela arrive , ont donc alors pour ennemis des gens de bien , & des méchans pour amis ? *Polém.* Oïii. *Socr.* Ainsi , à leur égard , la justice consiste à faire du bien aux méchans , & du mal aux bons ? *Polém.* Il me paroît ainsi. *Socr.* Mais les bons sont justes , & incapables de nuire à personne. *Polém.* Cela est vrai. *Socr.* Il est donc juste , selon ce que vous dites , de faire du mal à ceux qui ne nous en font pas ? *Polém.* Point du tout , Socrate ; c'est un crime de penser de la sorte. *Socr.* Il faudra donc dire qu'il est juste de nuire aux méchans , & de faire du bien aux bons ? *Polém.* Cela est plus conforme à la raison que ce que nous disions tout-à-l'heure. *Socr.* Il arrivera de-là , Polémarque , qu'à l'égard de tous ceux qui se trompent dans les jugemens qu'ils font des hommes , il sera juste de nuire à leurs amis , car ce seront des méchans ; & de faire du bien à leurs ennemis par la raison contraire : conclusion directement

opposée à ce que nous faisons dire à Simonide.

Polém. La conséquence est bien tirée ; mais changeons quelque chose à la définition que nous avons donnée de l'ami & de l'ennemi : elle ne me paroît pas exacte. *Socr.* Comment disions-nous , Polémarque ? *Polém.* Nous disions que notre ami étoit celui qui nous paroïssoit homme de bien. *Socr.* Quel changement y voulez-vous faire ? *Polém.* Je voudrois dire que notre ami doit tout à la fois nous paroître homme de bien , & l'être en effet : que celui qui le paroît sans l'être , n'est aussi notre ami qu'en apparence. Il faut dire la même chose de l'ennemi. *Socr.* A ce compte , le vrai ami fera l'homme de bien , & le méchant le véritable ennemi. *Polém.* Oiii. *Socr.* Vous voulez donc aussi que nous changions quelque chose à ce que nous disions touchant la justice ; qu'elle consistoit à faire du bien à son ami , & du mal à son ennemi ; & que nous ajoûtions , si l'ami est honnête homme , & si l'ennemi ne l'est pas ? *Polém.* Oiii : je trouve que cela est bien dit. *Socr.* Mais quoi ! est-ce le fait de l'homme juste de faire du mal à quelqu'autre homme que ce soit ? *Polém.*

Sans doute ; il en doit faire à ses ennemis, qui sont les méchants. *Socr.* Les chevaux & les chiens , à qui on fait du mal , en deviennent-ils meilleurs ou pires ? *Polém.* Ils en deviennent pires. *Socr.* En quoi ? N'est-ce pas dans la vertu qui est propre de leur espèce ? *Polém.* Oûi. *Socr.* Ne dirons-nous pas aussi que les hommes à qui on fait du mal deviennent pires dans la vertu propre de l'homme ? *Polém.* Sans doute. *Socr.* La justice n'est-elle pas la vertu propre de l'homme ? *Polém.* Sans contredit.

Socr. Ainsi , mon cher ami , c'est une nécessité que les hommes à qui on fait du mal , en deviennent (o) plus injustes. *Polém.* Il y a apparence. *Socr.* Un musicien , en vertu de son art , peut-il rendre quelqu'un ignorant dans la musique ? *Polém.* Cela est impossible. *Socr.* Un écuyer peut-il par son art rendre quel-

(o) On voit assez par la fausseté de cette conclusion , que Socrate ne fait ici que s'amuser , & qu'il n'a d'autre but que de convaincre Polémarque de son ignorance sur le sujet en question. Mais comme tout ce badinage pourroit laisser un lecteur sérieux , qui cherche autre chose dans Platon , que de voir des Sophistes embarrassés dans leurs propres filets ; je suis bien-aîsé de le prévenir , que ce ton plaisant & ironique de Socrate ne dure point au delà du premier Livre , & que dans les neuf autres il traite son sujet à fond avec toute la gravité qu'il mérite.

qu'un mal-adroit à monter un cheval ?

Polém. Non. *Socr.* L'homme juste peut-il par sa justice rendre un autre homme injuste ? En général les bons peuvent-ils par leur vertu rendre les autres méchans ?

Polém. Cela ne se peut. *Socr.* Car , refroidir n'est pas l'effet du chaud , mais de son contraire ; humecter , n'est pas l'effet du sec , mais de son contraire. *Polém.*

Sans doute. *Socr.* L'effet du bon n'est pas non plus de nuire ; c'est l'effet de son contraire. *Polém.* Oïii. *Socr.* Mais

l'homme juste est bon ? *Polém.* Assuré-

ment. *Socr.* Ce n'est donc pas le propre de l'homme juste de nuire , ni à son ami , ni à qui que ce soit ; mais de son contraire , c'est-à-dire , de l'injuste. *Polém.* Il me semble , Socrate , que vous avez raison.

Socr. Si donc quelqu'un dit que la justice consiste à rendre à chacun ce qu'on lui doit , & s'il entend par-là que l'homme juste ne doit à ses ennemis que du mal , comme il doit du bien à ses amis : ce langage n'est pas celui d'un sage ; car il n'est pas conforme à la vérité , & nous venons de voir que jamais il n'est juste de nuire à personne. *Polém.* J'en tombe d'accord. *Socr.* Et si quelqu'un ose avan-

cer qu'une semblable maxime est de Simonide , de Bias , de Pittacus , ou de quelqu'autre Sage , nous nous y opposerons vous & moi. *Polém.* Je suis prêt à soutenir le contraire. *Socr.* Sçavez-vous de qui est cette maxime , qu'il est juste de faire du bien à ses amis , & du mal à ses ennemis ? *Polém.* De qui ? *Socr.* Je crois qu'elle est de Periandre , de Perdiccas , de Xercès , d'Isménias le Thébain , ou de quelqu'autre homme riche & puissant. *Polém.* Vous dites vrai. *Socr.* Puisque la justice ne consiste point en cela , en quoi consiste-t-elle ?

Pendant notre dispute , Thrasymaque ouvrit plusieurs fois la bouche pour nous interrompre. Ceux qui étoient assis auprès de lui l'en empêcherent, voulant nous entendre jusqu'au bout. Mais lorsque nous eûmes cessé de parler , il ne put se contenir plus long-tems ; & se retournant tout-à-coup , il fondit sur nous , comme une bête féroce , pour nous dévorer. La frayeur nous saisit , Polémarque & moi. Puis m'adressant la parole : Socrate , me dit-il , à quoi bon tout ce verbiage ? Pourquoi vous céder comme de concert la victoire l'un à l'autre , ainsi que des enfans ? Voulez-vous sincèrement sçavoir

ſçavoir ce que c'eſt que la juſtice ? Ne vous bornez pas à interroger , & à vous faire une ſotte gloire de réfuter les réponſes des autres. Vous n'ignorez pas qu'il eſt plus aisé d'interroger que de répondre. Répondez-moi à votre tour. Qu'eſt-ce que la juſtice ? Et n'allez pas me dire que c'eſt *ce qui convient , ce qui eſt utile , ce qui eſt avantageux , ce qui eſt lucratif , ce qui eſt profitable ;* répondez nettement & précifément , parce que je ne ſuis pas homme à prendre des ſottifès pour de bonnes réponſes.

A ces mots, je fus épouvanté. Je le regardai en tremblant ; & je crois que j'aurois perdu la parole , s'il m'avoit regardé le premier ; mais je jettai les yeux ſur lui , lorsqu'il commençoit à s'échauffer. Ainſi je fus en état de lui répondre , & je lui dis à demi-mort de peur : Thraſymaque , ne vous emportez pas contre nous. Si nous nous ſommes trompés , Polémarque & moi , dans notre diſpute , ſoyez perſuadé que ç'a été contre notre intention. Si nous cherchions de l'or , nous n'aurions garde de nous en faire accroire l'un à l'autre , & de nous en rendre par-là la découverte impoſſible. Pourquoi voulez-vous que dans la recherche de la juſ-

tice , c'est-à-dire d'une chose mille fois plus précieuse que l'or , nous soyions assez insensés pour travailler mutuellement à nous tromper , au lieu de nous appliquer sérieusement à en découvrir la nature ? Mais , je le vois bien , cette recherche est au-dessus de nos forces. Ainsi , vous autres sçavans , vous devriez concevoir pour notre foiblesse plus de pitié que d'indignation.

Ha ! ha ! reprit Thrasymaque avec un ris moqueur & insultant : voilà l'ironie ordinaire de Socrate. Je sçavois bien que vous ne répondriez pas ; je les avois prévenus que vous auriez recours à vos feintes accoutumées , & que vous feriez tout plutôt que de répondre.

Socr. Vous êtes fin , Thrasymaque. Vous sçavez fort bien que si vous demandiez à quelqu'un de quoi est composé le nombre douze ; en ajoûtant , ne me dites pas que c'est deux fois six , trois fois quatre , six fois deux , ou quatre fois trois , parce que je ne me contenterai d'aucune de ces réponses : vous sçavez , dis-je , qu'il ne pourroit répondre à une question proposée de cette manière. Mais s'il vous disoit à son tour : Thrasymaque , comment expliquez-vous la défense que

vous me faites de ne donner pour réponse aucune de celles que vous venez de dire ? Mais si la vraie réponse se trouve être une de celles-là , voulez-vous que je dise autre chose que la vérité ? Comment l'entendez-vous ? Qu'auriez-vous à lui répondre ?

Thrasymaque. Vraiment , il s'agit bien ici de cela. *Socr.* Peut-être. Mais quand la chose seroit différente ; si celui qu'on interroge juge qu'elle est semblable , croyez-vous qu'il en répondra moins selon sa pensée , soit que nous le lui défendions , ou non ? *Thrasym.* Est-ce là ce que vous prétendez faire ? M'allez-vous donner pour réponse une de celles que je vous ai d'abord interdites ? *Socr.* Tout bien examiné , je ne serois pas surpris , si je prenois ce parti. *Thrasym.* Hé bien , si je vous montre qu'il y a une réponse à faire touchant la justice , meilleure que les précédentes , à quoi vous condamnez-vous ? *Socr.* A ce que méritent les ignorans : or ils méritent d'apprendre de ceux qui sont plus habiles qu'eux. Je me sou mets volontiers à cette peine. *Thrasym.* Vous êtes plaisant vraiment. Outre la peine d'apprendre , vous me donnerez encore de l'argent. *Socr.*

Oiii, quand j'en aurai. *Glaucou*. Nous en avons. S'il ne tient qu'à cela, parlez, *Thrasymaque*; nous payerons tous pour *Socrate*. *Thrasym*. Je vois votre dessein. Vous voulez que *Socrate*, selon sa coutume, au lieu de répondre, m'interroge, & me fasse tomber en contradiction. *Socr*. Mais, de bonne foi, quelle réponse voulez-vous que je vous donne? Premièrement, je n'en sçais aucune, & je ne m'en cache pas. En second lieu, vous qui sçavez tout, m'avez interdit toutes les réponses que je pourrois faire. C'est plutôt à vous de dire ce que c'est que la justice, puisque vous vous vantez de le sçavoir. Ne vous faites donc pas prier. Répondez pour l'amour de moi, & n'enviez pas à *Glaucou*, & à tous ceux qui sont ici, l'instruction qu'ils attendent de vous.

Aussi-tôt *Glaucou* & tous les assistans le conjurerent de se rendre. Cependant *Thrasymaque* faisoit des façons, quoiqu'on vît bien qu'il brûloit d'envie de parler, pour s'attirer des applaudissemens; car il étoit persuadé qu'il diroit des merveilles: à la fin il se rendit. Tel est, dit-il, le grand secret de *Socrate*: il ne veut rien enseigner aux autres, tandis

qu'il va de tous côtés mendier la science, sans en sçavoir aucun gré à personne.

Socr. Vous avez raison, Thrasymaque, de dire que j'apprens volontiers des autres; mais vous avez tort d'ajoûter que je ne leur en sçais aucun gré. Je leur témoigne ma reconnoissance autant qu'il est en moi; j'applaudis: c'est tout ce que je puis faire, n'ayant pas d'argent. Vous verrez combien j'applaudis volontiers à ce qui me paroît bien dit, aussi-tôt que vous aurez répondu; car je suis convaincu que vous direz bien.

Thrasym. Ecoutez donc. Je dis que la justice n'est autre chose que *ce qui est avantageux au plus fort....* Hé bien, pourquoi n'applaudissez-vous pas? Je sçavois bien que vous n'en feriez rien. *Socr.* Attendez du moins que j'aye compris votre pensée, car je ne l'entends pas encore. La justice est, dites-vous, *ce qui est avantageux au plus fort.* Qu'entendez-vous par-là, Thrasymaque? Voulez-vous dire que, parce que l'athlète Polydamas est *plus fort* que nous, & qu'il lui est avantageux pour la santé de manger du bœuf, il est aussi juste & avantageux pour nous, qui sommes plus foibles, d'user de la même viande? *Thrasym.*

Vous êtes un méchant , Socrate , qui ne cherchez qu'à donner un mauvais tour à tout ce qu'on dit. *Socr.* Moi ! point du tout : mais , de grace , expliquez-vous plus clairement. *Thrasym.* Ne sçavez-vous pas que les différens états sont ou monarchiques , ou aristocratiques , ou populaires ? *Socr.* Je sçais cela. *Thrasym.* Dans chaque état , celui qui gouverne n'est-il pas *le plus fort* ? *Socr.* Assurément. *Thrasym.* Chacun d'eux ne fait-il pas des loix à son avantage ; le peuple , des loix populaires ; le monarque , des loix monarchiques , & ainsi des autres ? Et quand ces loix sont faites , ne déclarent-ils pas que la justice (*p*) , à l'égard des sujets , consiste en l'observation de ces loix ? Ne punissent-ils pas celui qui les transgresse , comme coupable d'une action injuste ? Voici donc ma pensée. Dans chaque état la justice est l'avantage de celui qui a l'autorité en main , & qui est par-conséquent *le plus fort*. D'où il s'ensuit pour tout homme qui raisonne juste , que par-tout la justice , & ce qui

(*p*) Je n'ai que faire d'avertir que le système de Thrasymaque est le même que celui d'Hobbes. Tout absurde qu'il est , le Philosophe Anglois n'a pas l'honneur de l'invention.

est avantageux au plus fort, sont la même chose.

Socr. Je comprends à présent ce que vous voulez dire. Cela est-il vrai ou non, c'est ce que je vais tâcher d'examiner. Vous définissez la justice, *ce qui est avantageux* : cependant vous m'aviez défendu de la définir ainsi. Il est vrai que vous ajoutez, *au plus fort*. *Thrasym.* Ce n'est rien peut-être que cela. *Socr.* Je ne sçais pas encore si c'est grand'chose : ce que je sçais, c'est qu'il faut voir si ce que vous dites est vrai. Je conviens avec vous que la justice est quelque chose d'avantageux ; mais vous ajoutez que c'est seulement *au plus fort*. Voilà ce que j'ignore, & ce qu'il faut examiner.

Thrasym. Examinez donc. *Socr.* Tout à l'heure. Répondez-moi : ne dites-vous pas que la justice consiste à obéir à ceux qui gouvernent ? *Thrasym.* Oüi. *Socr.* Mais ceux qui gouvernent dans les différens états peuvent-ils se tromper, ou non ? *Thrasym.* Ils peuvent se tromper. *Socr.* Ainsi, lorsqu'ils institueront des loix, les unes feront bien, les autres mal instituées. *Thrasym.* Je le pense. *Socr.* C'est-à-dire, que les unes leur feront avantageuses, & les autres nuisibles.

Thrasym. Oïii. *Socr.* Cependant les sujets doivent se conformer à leur volonté, & en cela consiste la justice. N'est-ce pas ? *Thrasym.* Sans doute. *Socr.* Il est donc juste, selon vous, non-seulement de faire ce qui est à l'avantage, mais encore ce qui est au désavantage *du plus fort.* *Thrasym.* Que dites-vous là ? *Socr.* Ce que vous dites vous-même. Mais voyons la chose encore mieux. N'êtes-vous pas convenu que ceux qui gouvernent se trompent quelquefois sur leurs intérêts dans les loix qu'ils imposent à leurs sujets, & qu'il est juste, à l'égard de leurs sujets, de faire sans distinction tout ce qui leur est ordonné ? *Thrasym.* J'en suis convenu. *Socr.* Avouez donc aussi, qu'en disant qu'il est juste que les sujets fassent tout ce qui leur est commandé, vous êtes convenu que la justice consiste à faire ce qui est désavantageux à ceux qui gouvernent, c'est-à-dire, *aux plus forts*, dans le cas où, sans le vouloir, ils commandent quelque chose de contraire à leurs intérêts. Et de-là, très-sage *Thrasymaque*, ne faut-il pas conclure qu'il est juste de faire tout le contraire de ce que vous disiez d'abord ; puisqu'alors ce qui est ordonné au plus foible,

est défavantageux au plus fort ? *Polém.* Socrate , cela est évident.

Clitophon. On a bien (*q*) besoin de votre témoignage. *Polém.* Il est vrai qu'il n'en est pas besoin , puisque Thrasymaque convient que ceux qui gouvernent commandent quelquefois des choses contraires à leurs intérêts , & qu'il est juste , même en ce cas , que leurs sujets obéissent. *Clitophon.* Thrasymaque a dit seulement qu'il étoit juste que les Sujets fissent ce qui leur étoit ordonné. *Polém.* Et de plus il a ajouté que la justice est ce qui est avantageux au plus fort. Ayant posé ces deux principes , il est ensuite demeuré d'accord , que les plus forts font quelquefois des loix contraires à leurs intérêts. Or de ces aveux il suit que la justice n'est pas plus ce qui est à l'avantage , que ce qui est au désavantage du plus fort. *Clitophon.* Mais , par l'avantage du plus fort , Thrasymaque a entendu ce

(*q*) De Serres a tout bouleversé ici. Il met dans la bouche d'un autre ce que dit Clitophon , qui dans sa traduction ne parle qu'une fois , tandis qu'il est évident par le texte Grec qu'il parle trois fois. Aussi cet endroit de sa traduction est-il inintelligible , ainsi qu'une infinité d'autres dont on s'appercvra aisément , si on se donne la peine de confronter nos deux traductions avec le Grec. Je ne sçais pourquoi ni lui ni *Ficin* n'ont jugé à propos de compter Clitophon parmi les Interlocuteurs.

que le plus fort croyoit être de son avantage ; il a prétendu que c'étoit là ce que devoit faire le plus foible , & qu'en cela consistoit la justice. *Polém.* Pardonnez-moi : *Thrasymaque* ne s'est pas exprimé de la sorte. *Socrate.* Cela n'y fait rien, *Polémarque* : si *Thrasymaque* adopte cette explication , nous la recevrons. Dites-moi donc , *Thrasymaque* : Entendiez-vous ainsi la définition que vous avez donnée de la justice ? Vouliez-vous dire que c'est ce que le plus fort croit être à son avantage, soit qu'il se trompe, ou non ?

Thrasymaque. Moi ! point du tout. Croyez-vous que j'appelle *meilleur* (r) celui qui se trompe , en tant qu'il se trompe ? *Socr.* Je pensois que c'étoit là ce que vous disiez , lorsque vous avoüiez que ceux qui gouvernent ne sont pas infailibles , & qu'ils se trompent quelquefois. *Thrasym.* Vous êtes un Sycophante (s) , qui voulez donner à mes

(r) Il y a ici une équivoque sur le mot *κρείττων* , qui signifie *plus fort* & *meilleur*. Le Sophiste , pour se tirer d'embarras , l'emploie dans le second sens , après l'avoir pris d'abord dans le premier. Il m'a été impossible de faire passer cette équivoque dans le François.

(s) Sycophante veut dire proprement délateur , calomniateur. On peut voir dans le Dictionnaire d'*Henri-Etienne* l'origine de ce mot.

paroles un sens qu'elles n'ont pas. Appelez-vous médecin celui qui se trompe à l'égard des malades , en tant qu'il se trompe ; ou calculateur , celui qui se trompe dans un calcul , en tant qu'il se trompe ? Il est vrai que l'on dit ; le médecin , le calculateur , le grammairien s'est trompé : mais aucun d'eux ne se trompe , en tant qu'il est ce qu'on le dit être. Et à parler en rigueur , puisqu'il le faut faire avec vous , aucun artisan ne se trompe ; car il ne se trompe qu'autant que son art l'abandonne , & en cela il n'est point artisan. Il en est ainsi du sage & du magistrat : quoique dans le langage ordinaire on dise ; le médecin s'est trompé , le magistrat s'est trompé. Voici donc ma réponse précise. Celui qui gouverne , considéré comme tel , ne peut se tromper : ce qu'il ordonne est toujours ce qu'il y a de plus avantageux pour lui ; & c'est-là ce que doit faire celui qui lui est soumis. Ainsi il est vrai , comme je disois d'abord , que la justice consiste à faire ce qui est *avantageux au plus fort*.

Socrate. Je suis donc un Sycophante à votre avis ? *Thrasym.* Oiii , vous l'êtes.

Socr. Vous croyez que j'ai cherché à

vous tendre des pièges par des interrogations captieuses ? *Thrasym.* Je l'ai bien vû ; mais vous n'y gagnerez rien. J'aperçois vos finesſes ; & quand elles m'échapperoient , je vous défie de me pouſſer à bout dans la diſpute. *Socr.* Je n'ai garde de l'eſſayer ; mais afin que désormais il n'arrive rien de ſemblable , dites-moi ſ'il faut entendre ſelon l'uſage ordinaire , ou dans la dernière précision , ces expreſſions , *celui qui gouverne, le plus fort, celui dont l'avantage eſt* , comme vous diſiez , la règle du juſte à l'égard du plus foible. *Thrasym.* Il faut les prendre à la dernière rigueur. Mettez à préſent en œuvre tous vos artifices pour me réfuter, ſi vous le pouvez ; je ne vous demande point de quartier ; mais je ne crains pas que vous en veniez à bout. *Socr.* Me croyez-vous aſſez inſenſé pour oſer *tondre un lion* , & dreſſer des embûches à *Thraſymaque* ? *Thrasym.* Vous l'avez eſſayé ; mais cela vous a mal réuſſi.

Socr. Briſons là-deſſus , & répondez-moi. Le médecin , pris à la rigueur , tel que vous venez de le définir , eſt-il mercénaire , ou n'a-t-il d'autre objet que de guérir les malades ? *Thrasym.* Il n'a pas

d'autre objet. *Socr.* Et le pilote , j'entends le vrai pilote , est-il matelot , ou chef des matelots ? *Thrasym.* Il est leur chef. *Socr.* Peu importe qu'il soit porté comme eux sur le même vaisseau ; il n'en est pas plus matelot pour cela : car ce n'est point parce qu'il va sur mer qu'il est pilote , mais à cause de son art , & de l'autorité qu'il a sur les matelots. *Thrasym.* Cela est vrai. *Socr.* N'ont-ils pas l'un & l'autre un intérêt qui leur est propre ? *Thrasym.* Oïii. *Socr.* Et le but de leur art n'est-il pas de rechercher , & de procurer à chacun d'eux cet intérêt ? *Thrasym.* Sans doute. *Socr.* Mais l'art même qu'ils professent a-t-il d'autre intérêt que sa propre perfection ? *Thrasym.* Comment dites-vous ? *Socr.* Si vous me demandiez s'il suffit au corps d'être corps , ou s'il lui manque encore quelque chose , jevous répondrais qu'oïii ; & que c'est pour cela qu'on a inventé la médecine , parce que le corps est quelquefois malade , & que cet état ne lui convient pas. C'est donc pour procurer au corps ce qui lui est avantageux , que la médecine a été inventée. Ai-je raison , ou non ? *Thrasym.* Vous avez raison.

Socr. Je vous demande de même si la médecine , ou quelqu'autre art que ce soit , est sujette en soi à quelque imperfection , & si elle a besoin de quelque autre faculté , comme les yeux de la faculté de voir , les oreilles de celle d'entendre. Et comme ces parties du corps ont besoin d'un art qui pourvoie à ce qui leur est utile , chaque art est-il aussi sujet à quelque défaut ? A-t-il besoin d'un autre art qui procure son intérêt , celui-ci d'un autre , & ainsi à l'infini ? Ou bien chaque art pourvoit-il lui-même à son propre intérêt ? Ou plutôt n'a-t-il besoin pour cela , ni de lui-même , ni du secours d'aucun autre , étant de sa nature exempt de tout défaut & de toute imperfection ? De sorte qu'il n'a d'autre but que l'avantage du sujet auquel il est appliqué , tandis que lui-même demeure toujours entier , sain & parfait , autant de tems qu'il conserve son essence. Examinez à la rigueur lequel de ces sentimens est le plus vrai. *Thrasym.* C'est le dernier.

Socrate. La médecine ne pense donc pas à son intérêt , mais à celui du corps : il en est de même des autres arts , qui n'ayant besoin de rien pour eux-mêmes , s'occupent uniquement de l'avantage du

sujet sur lequel ils s'exercent. *Thrasym.* Cela est comme vous dites. *Socr.* Mais, *Thrasymaque*, les arts commandent à leurs sujets. Il eut de la peine à m'accorder ce point. Il n'est donc point d'art, ni de science, qui se propose, ni qui ordonne ce qui est avantageux au plus fort. Tous ont pour but l'intérêt de leur sujet, ou du plus foible. Il voulut d'abord chicanner, mais enfin il fut obligé de me passer ce point comme l'autre. Ainsi, lui dis-je, le médecin, en tant que médecin, ne se propose ni n'ordonne ce qui est à son avantage; mais ce qui est à l'avantage du malade: car nous sommes convenus que le médecin, pris dans sa notion exacte, gouverne les corps, & n'est point mercenaire. N'est-il pas vrai? Il en convint. Et que le vrai pilote n'est pas matelot, mais chef des matelots. Il l'accorda encore. Un tel pilote n'aura donc pas en vûe & n'ordonnera pas ce qui est à son avantage, mais ce qui est à l'avantage de ses sujets, c'est-à-dire, des matelots. Il l'avoua, quoiqu'avec peine. Par conséquent, *Thrasymaque*, tout homme qui gouverne, considéré comme tel, & de quelque nature que soit son autorité, ne

se propose jamais en ce qu'il ordonne , son intérêt personnel , mais celui de ses sujets. C'est à ce but qu'il vise , c'est pour leur procurer ce qui leur est convenable & avantageux , qu'il dit tout ce qu'il dit , & fait tout ce qu'il fait.

Nous en étions là , & tous les assistans voyoient clairement que la définition de la justice étoit directement opposée à celle de *Thrasymaque* , lorsqu'au lieu de répondre , il me demanda si j'avois une nourrice. Ne vaut - il pas mieux répondre , lui dis - je , que de faire de pareilles questions ? *Thrasym.* Elle a grand tort de vous laisser ainsi morveux , & de ne pas vous moucher. Vous en avez besoin ; car vous ne sçavez seulement pas ce que c'est que les troupeaux & les bergers. *Socr.* Pour quelle raison s'il vous plaît ? *Thrasym.* Parce que vous croyez que les bergers pensent au bien de leurs troupeaux , qu'ils les engraisent & les soignent dans une autre vûe que celle de leur intérêt & de celui de leurs maîtres. Vous vous imaginez encore , que ceux qui gouvernent les états , j'entends toujours ceux qui gouvernent véritablement , sont dans d'autres sentimens à l'égard de leurs sujets , que les

bergers à l'égard de leurs troupeaux , que jour & nuit ils sont occupés d'autre chose que de leur avantage personnel. Vous êtes si éloigné de connoître la nature du juste & de l'injuste , que vous ignorez même que la justice est un bien pour tout autre que pour le juste , qu'elle est utile au plus fort qui commande , & nuisible au plus foible qui obéit ; que l'injustice au contraire exerce son empire sur les personnes justes , qui par simplicité cèdent en tout à l'intérêt du plus fort , & ne s'occupent que du soin de procurer son bonheur , sans penser au leur. Voici , simple que vous êtes , comment il faut prendre la chose. L'homme juste a toujours le dessous par tout où il se trouve en concurrence avec l'injuste. D'abord dans les conventions mutuelles , & dans le commerce de la vie , vous trouverez toujours que l'injuste gagne au marché , & que le juste y perd. Dans les affaires publiques , si les besoins de l'état exigent quelque contribution , le juste avec des biens égaux , fournira davantage. S'il y a au contraire quelque chose à gagner , le profit est tout entier pour l'injuste. Dans l'administration de l'état , le premier ,

parce qu'il est juste, au lieu de s'enrichir aux dépens du public, laissera même dépérir les affaires domestiques par le peu de soin qu'il en prendra. Encore fera - ce beaucoup pour lui, s'il ne lui arrive rien de pis. De plus, il sera odieux à ses amis & à ses proches, parce qu'il ne voudra rien faire pour eux, au-delà de ce qui est équitable. L'injuste éprouve un sort tout contraire; car je lui suppose, comme j'ai déjà dit, assez de pouvoir pour l'emporter sur les autres. C'est sur un homme de ce caractère qu'il faut jeter les yeux, si vous voulez comprendre combien l'injustice lui est plus avantageuse que la justice. Vous le comprendrez encore mieux, si vous considérez l'injustice parvenue à son comble, dont l'effet est de rendre très-heureux celui qui la commet, & très-malheureux ceux qui en sont les victimes, & qui ne veulent pas repousser l'injustice par l'injustice. Je parle de la tyrannie, qui ne met point en œuvre la fraude & la violence, à dessein de s'emparer peu à peu & comme en détail du bien d'autrui; mais qui, ne respectant ni le sacré ni le profane, envahit d'un seul coup les fortunes des particuliers

& celle de l'état. Les voleurs ordinaires, lorsqu'on les prend sur le fait, sont punis du dernier supplice : on les accable des noms les plus odieux. Selon le genre de brigandage qu'ils exercent, on les traite de sacrilèges (t), de ravisseurs, de filoux, de voleurs de grand chemin ; mais un tyran qui s'est rendu maître des biens & de la personne de ses concitoyens, au lieu de ces noms détestés, est comblé d'éloges : il est regardé comme un homme heureux par ceux qu'il a réduits à l'esclavage, & par les autres qui ont connoissance de son forfait ; car, si on blâme l'injustice, ce n'est pas qu'on craigne de la commettre, c'est qu'on craint de la souffrir. Tant il est vrai, Socrate, que l'injustice portée à un certain point, est plus forte, plus libre, plus puissante que la justice, & que, comme je disois d'abord, la justice travaille pour l'intérêt du plus fort, & l'injustice pour son propre intérêt !

Thrasymaque, après nous avoir versé, comme un baigneur, ce long discours dans les oreilles, se leva pour s'en aller ;

(t) C'est, selon la force du mot, celui qui dérobe une chose sacrée.

mais la compagnie le retint , & l'engagea à rendre raison de ce qu'il venoit d'avancer. Je l'en priai moi-même , & je lui dis : hé quoi ! divin Thrasymaque , pouvez-vous songer à fortir d'ici , après avoir fait tomber la conversation sur une matière de cette importance ? Ne faut-il pas auparavant que nous apprenions de vous , ou que vous appreniez vous-même si la chose est en effet comme vous dites ? Croyez-vous donc que le point sur lequel nous avons à prononcer , soit de si petite conséquence ? Ne s'agit-il pas entre nous de décider quelle règle de conduite chacun de nous doit suivre , pour goûter pendant la vie le plus parfait bonheur ? *Thrasym.* Qui vous a dit que je pensois autrement ? *Socr.* Il me paroît que vous ne vous mettez guères en peine de nous , & qu'il vous importe peu que nous vivions heureux ou non , faute d'être instruits de ce que vous prétendez sçavoir. Instruisez - nous de grace , & assurez-vous que vous n'obligerez pas des ingrats. Je vous déclare pour moi que je ne pense pas comme vous , & qu'on ne me persuadera jamais qu'il soit plus avantageux d'être méchant qu'homme de bien , eût-on le pouvoir

de tout faire impunément. Oiii, Thrasymaque, que le méchant ait acquis, soit par force, soit par adresse, le droit de mal faire sans avoir rien à craindre; cependant je ne croirai jamais que son état soit préférable à celui de l'homme juste. Je ne suis peut-être pas le seul ici à penser de la sorte. Prouvez-nous donc d'une manière décisive que nous sommes dans l'erreur, en préférant la justice à l'injustice?

Thrasymaque. Et comment voulez-vous que je le prouve? Si ce que j'ai dit ne vous a pas persuadé, que puis-je faire de plus pour vous? Faut-il que je fasse entrer de force mes raisons dans votre esprit? *Socr.* Point du tout; mais d'abord tenez-vous en à ce que vous aurez dit une fois; ou si vous y changez quelque chose, faites-le ouvertement, & ne cherchez point à nous abuser: car, pour reprendre ce qui a été dit plus haut, vous voyez, Thrasymaque, qu'après avoir défini le médecin & le berger avec la dernière précision, vous avez ensuite abandonné cette définition, pour nous faire regarder celui-ci non plus comme un vrai berger, qui prend soin de son troupeau pour le troupeau même; mais

comme un traiteur qui l'engraisse pour un festin, ou comme un mercenaire qui veut en tirer de l'argent ; ce qui est contraire à la profession de berger, dont l'unique but est de procurer le bien du troupeau qui lui est confié : car, pour ce qui est de la profession même de berger, tandis qu'elle conserve son essence, elle est parfaite en son genre, & elle a pour cela tout ce qu'il lui faut. Par la même raison, je croyois que nous étions forcés de convenir que toute administration soit publique, soit particulière, s'occupoit uniquement du bien de la chose dont elle étoit chargée. Pensez-vous en effet que ceux qui gouvernent les états, j'entends ceux qui méritent ce titre & qui en remplissent les devoirs, soient bien aises de commander ? *Thrasym.* Si je le crois ? j'en suis sûr. *Socr.* N'avez-vous pas remarqué, *Thrasymaque*, à l'égard des autres charges, que personne ne veut les exercer pour elles-mêmes ; mais qu'on exige un salaire, parce qu'on est persuadé qu'elles ne sont utiles par leur nature qu'à ceux pour qui on les exerce ? & dites-moi, je vous prie : les arts ne sont-ils pas distingués les uns des autres par leurs

différens effets ? Répondez selon votre pensée , si vous voulez que nous convenions de quelque chose. *Thrasym.* Ils sont distingués par leurs effets. *Socr.* Chacun d'eux procure donc aux hommes un avantage qui lui est propre ; la médecine , la santé , le pilotage , la sûreté de la navigation , & ainsi des autres. *Thrasym.* Sans doute. *Socr.* Et l'avantage de l'art du mercénaire , n'est-ce pas le salaire ? car c'est-là son effet propre. Confondez-vous ensemble la médecine & le pilotage ? ou si vous voulez continuer à parler avec précision , comme vous avez fait d'abord , direz-vous que le pilotage & la médecine sont la même chose , s'il arrive qu'un pilote recouvre la santé en exerçant son art , parce qu'il lui est salutaire d'aller sur mer ? *Thrasym.* Non. *Socr.* Vous ne direz - pas non plus que l'art du mercénaire & celui du médecin sont la même chose , parce que le mercénaire se porte bien en exerçant son métier ? *Thrasym.* Non. *Socr.* Ni que la profession du médecin soit la même que celle du mercénaire , parce que le médecin exigera quelque récompense pour la guérison des malades. *Thrasym.* Non. *Socr.* N'avons-nous pas avoué que cha-

que art avoit son avantage particulier ? *Thrasym.* Soit. *Socr.* S'il est donc un avantage commun à tous les artisans, il est évident qu'il ne peut leur venir que d'un art qu'ils ajoutent tous à celui qu'ils exercent. *Thrasym.* Cela peut être. *Socr.* Nous disons donc que le salaire que reçoivent en commun les artisans, leur vient en qualité de mercénaires. *Thrasym.* A la bonne heure. *Socr.* Ainsi ce n'est point de leur art que leur vient ce salaire ; mais pour parler juste, il faut dire que le but de la médecine est de rendre la santé ; celui de l'architecture, de bâtir une maison ; & que s'il en revient un salaire au médecin & à l'architecte, c'est qu'ils sont tous deux mercénaires. Il en est ainsi des autres arts. Chacun d'eux produit son effet propre, toujours à l'avantage du sujet auquel il est appliqué. Quel profit en effet un artisan retireroit-il de son art ; s'il l'exerçoit gratuitement ? *Thrasym.* Aucun. *Socr.* Son art cesseroit-il pour cela d'être utile ? *Thrasym.* Je ne le crois pas. *Socr.* Il est donc évident encore une fois, qu'aucun art, aucune administration n'envisage son propre intérêt, mais, comme nous avons déjà dit, l'intérêt de son sujet, c'est-à-dire

c'est-à-dire du plus foible, & non pas du plus fort. C'est pour cela, Thrasymaque, que j'ai dit, que personne ne s'ingéroit de gouverner ni de traiter les maux d'autrui gratuitement, mais qu'on exigeoit une récompense : car, si quelqu'un vouloit exercer son art comme il faut, il ne lui en reviendrait rien pour lui-même, tout l'avantage iroit à son sujet. Il a donc fallu pour engager les hommes à commander, leur proposer quelque récompense, comme de l'argent, des honneurs, ou un châtiment s'ils refusent de le faire.

Glaucon. Comment l'entendez-vous, Socrate ? Je connois bien les deux premières espèces de récompenses ; mais je ne connois pas ce que c'est que ce châtiment dont vous proposez l'exemption, comme une troisième sorte de récompense. *Socr.* Vous ne connoissez pas la récompense des sages, celle qui les détermine à prendre part aux affaires ? Ne sçavez-vous pas que d'être intéressé ou ambitieux, c'est une chose honteuse & qui passe pour telle ? *Glaucon.* Je le sçais. *Socr.* Les sages ne veulent donc pas entrer dans les affaires, dans le dessein de s'y enrichir, parce qu'ils craindroient d'être regardés comme mercenaires, s'ils

exigeoient ouvertement quelque salaire pour commander , ou comme voleurs , s'ils détournoient sourdement les deniers publics à leur profit. Ils n'ont pas non plus les honneurs en vue ; car ils ne sont point ambitieux. Cependant il faut qu'ils soient déterminés à prendre part au gouvernement par quelque puissant motif , comme par la crainte de quelque punition. Il paroît de-là qu'on regarde comme quelque chose de honteux de se charger de l'administration publique , de son plein gré & sans y être contraint. Or la plus grande punition pour l'homme de bien , lorsqu'il refuse de gouverner les autres , c'est d'être gouverné par un plus méchant que soi : c'est cette crainte qui oblige les sages à se charger du gouvernement , non pour leur intérêt , ni pour leur plaisir , mais parce qu'ils y sont forcés par le défaut de sujets autant ou plus dignes de gouverner ; de sorte que s'il se trouvoit un état uniquement composé de gens de bien , on y briguerait la condition de particulier , comme on brigue aujourd'hui la magistrature ; & on reconnoîtroit clairement dans une pareille république , que le vrai magistrat n'a point en vûe son propre intérêt , mais

celui de ses sujets. Ainsi chaque citoyen, persuadé de cette vérité, aimeroit mieux être heureux par les soins d'autrui, que de travailler au bonheur des autres.

Je n'accorde donc pas à Thrasymaque que la justice soit l'intérêt du plus fort ; mais nous examinerons ce point une autre fois. Ce qu'il ajoûte touchant la condition du méchant, qu'il dit être plus heureuse que celle de l'homme juste, me paroît de plus grande conséquence. Etes-vous aussi de son sentiment, Glaucon ; & entre ces deux partis, lequel choisiriez-vous ? *Glaucon*. La condition de l'homme juste, comme étant la plus avantageuse.

Socr. Vous avez entendu l'énumération que Thrasymaque vient de faire des biens attachés à la condition du méchant ?

Glaucon. Oiii. Mais je n'en crois rien.

Socr. Voulez-vous que nous cherchions quelque moyen de lui prouver qu'il se trompe ?

Glaucon. Pourquoi ne le voudrois-je pas ?

Socr. Si nous opposons au long discours qu'il vient de faire un autre

discours aussi long en faveur de l'homme juste, & lui encore un autre après nous,

il nous faudra compter & peser les avantages de part & d'autre ; & de plus, il

faudra des juges pour prononcer : au

lieu qu'en convenant à l'amiable de ce qui nous paroîtra vrai ou faux , comme nous faisons tout-à-l'heure , nous ferons à la fois les juges & les avocats. *Glauc.* Cela est vrai. *Socr.* Laquelle de ces deux méthodes vous plaît davantage ? *Glauc.* La seconde.

Socr. Répondez-moi donc , *Thrasymaque*. Vous prétendez que l'injustice consommée est plus avantageuse que la justice parfaite. *Thrasym.* Oïï ; & j'en ai dit les raisons. *Socr.* Fort bien ; mais que pensez-vous de ces deux choses ? Ne donnez-vous pas à l'une le nom de *vertu* , & à l'autre celui de *vice* ? *Thrasym.* Sans doute. *Socr.* Vous donnez probablement le nom de *vertu* à la justice , celui de *vice* à l'injustice ? *Thrasym.* Cela va sans dire ; moi qui prétends que l'injustice est utile , & que la justice ne l'est pas. *Socr.* Comment dites-vous donc ? *Thrasym.* Tout le contraire. *Socr.* Quoi ! la justice est un vice ? *Thrasym.* Pas tout-à-fait : mais c'est une belle & grande simplicité. *Socr.* L'injustice est donc méchanceté (*u*) ?

(*u*) κακότης , méchanceté de caractère , opposée à ἀρετή , bonté de caractère , & quelquefois , comme ici , simplicité , bêtise.

Thrasym. Non : c'est sagesse. *Socr.* Les hommes injustes sont donc *bons & sages*, à votre avis ? *Thrasym.* Oüi ; ceux qui le sont au suprême degré ; qui sont assez puissans pour s'emparer des Villes & des Empires. Vous croyez peut-être que je veux parler des coupeurs de bourses. Ce n'est pas que ce métier n'ait aussi ses avantages , tant qu'on l'exerce impunément ; mais ces avantages ne sont rien au prix de ceux que je viens de dire.

Socr. Je conçois très-bien votre pensée ; mais ce qui me surprend , c'est que vous donniez à l'injustice les noms de *vertu & de sagesse*, & à la justice des noms contraires. *Thrasym.* C'est néanmoins ce que je prétends. *Socr.* Cela est bien dur , & je ne sçais plus comment m'y prendre pour vous réfuter. Si vous disiez simplement , comme d'autres , que l'injustice , quoiqu'utile , est une chose honteuse & mauvaise en soi , on pourroit vous répondre ce qu'on répond d'ordinaire. Mais puisque vous allez jusqu'à l'appeller *vertu & sagesse* , vous ne balancerez pas sans doute à lui attribuer la force , la beauté , & tous les autres titres qu'on donne communément à la justice. *Thras.* Vous devinez juste.

Socr. Il ne faut pas que je me rebute dans cet examen , tandis que j'aurai lieu de croire que vous parlez sérieusement ; car il me paroît , *Thrasymaque* , que ce n'est point une raillerie de votre part , & que vous pensez comme vous dites.

Thrasym. Que je pense , ou non , comme je dis , que vous importe ? Réfutez-moi seulement.

Socr. Peu m'importe sans doute ; mais permettez-moi de vous faire encore une demande. L'homme juste voudroit-il avoir en quelque chose l'avantage sur un autre juste ?

Thrasym. Non vraiment ; autrement , il ne seroit ni aussi complaisant , ni aussi simple que je le suppose.

Socr. Quoi ! pas même en ce qui concerne une action (x) juste ?

Thrasym. Pas même en cela.

Socr. Voudroit-il du moins l'emporter sur l'injuste ,

& croiroit-il pouvoir le faire justement ?

Thrasym. Il croiroit pouvoir le faire ; il le voudroit même ; mais il feroit d'inutiles efforts.

Socr. Ce n'est pas-là ce que je veux sçavoir. Je ne vous demande

(x) Il faut prendre ici l'homme juste en cet état de justice parfaite , auquel il n'y a rien à ajouter ; sans quoi l'argument de Socrate ne vaudroit rien. Ce qu'il dit un peu plus bas du médecin & du musicien , doit aussi s'entendre du médecin & du musicien parfaits.

qu'une chose : si le juste n'auroit ni la prétention , ni la volonté de l'emporter sur un autre juste , mais seulement sur l'injuste. *Thrasym.* Cela est vrai. *Socr.* Et l'injuste voudroit-il l'emporter sur le juste , même à l'égard des actions justes ? *Thrasym.* Oiii sans doute , puisqu'il veut l'emporter sur tout le monde. *Socr.* Il voudra donc aussi avoir l'avantage sur l'injuste , même dans les actions injustes , & s'efforcera de l'emporter sur tous ? *Thrasym.* Assurément. *Socr.* Ainsi le juste, disons-nous , ne veut pas l'emporter sur son semblable , mais sur son contraire ; au lieu que l'injuste veut l'emporter sur l'un & l'autre. *Thrasym.* C'est fort bien dit. *Socr.* L'injuste est sage & bon , & le juste n'est ni l'un ni l'autre. *Thrasym.* Cela est encore bien. *Socr.* L'injuste ressemble donc aux bons & aux sages , & le juste ne leur ressemble point ? *Thrasym.* Sans doute , celui qui est tel ressemble à ceux qui sont ce qu'il est ; & celui qui n'est pas tel ne leur ressemble pas. *Socr.* Fort bien : chacun d'eux est donc tel que ceux auxquels il ressemble ? *Thrasym.* Eh oiii , vous dit-on. *Socr.* *Thrasymaque* , ne dites-vous pas d'un homme qu'il est musicien ; d'un autre , qu'il ne l'est pas ?

Thrasym. Oïii. *Socr.* Lequel des deux est sage, lequel ne l'est pas ? *Thrasym.* Le musicien est (y) sage, l'autre ne l'est pas. *Socr.* L'un, comme sage, est bon ; l'autre est méchant par la raison contraire. *Thrasym.* Oïii. *Socr.* N'est-ce pas la même chose à l'égard du médecin ? *Thrasym.* Oïii.

Socr. Croyez-vous que le musicien, qui monte sa lyre, voulût tendre ou lâcher les cordes de son instrument plus que ne le doit faire un musicien ? *Thrasym.* Non. *Socr.* Plus que ne le feroit un homme ignorant dans la musique ? *Thrasym.* Sans contredit. *Socr.* Et le médecin voudroit-il, à l'égard du boire & du manger, l'emporter sur un autre médecin, ou sur l'art même qu'il professe ? *Thrasym.* Non. *Socr.* Et sur celui qui n'est pas médecin ? *Thrasym.* Oïii. *Socr.* Voyez si, à l'égard de quelque science que ce soit, il vous semble que le sçavant veuille avoir l'avantage dans ce qu'il dit, & dans ce qu'il fait, sur un autre versé dans la même science, ou s'il n'aspire qu'à faire la

(y) Sage ou intelligent dans son art, *εφ' ὧν*. Je me fers du terme sage, quoiqu'impropre en cet endroit, pour faire mieux voir la suite du raisonnement.

même chose dans les mêmes rencontres ?
Thrasym. La chose est peut-être telle que vous dites. *Socr.* L'ignorant ne veut-il pas au contraire l'emporter sur le sçavant & sur l'ignorant ? *Thrasym.* Cela peut être. *Socr.* Mais le sçavant est sage. *Thrasym.* Oïii. *Socr.* Le sage est bon. *Thrasym.* Oïii. *Socr.* Ainsi celui qui est sage & bon ne veut pas l'emporter sur son semblable , mais sur son contraire. *Thrasym.* Il y a apparence. *Socr.* Au lieu que le méchant & l'ignorant veut l'emporter sur l'un & sur l'autre. *Thrasym.* Soit.

Socr. N'avez-vous pas avoué , *Thrasymaque* , que l'injuste veut l'emporter sur son semblable & sur son contraire ? *Thrasym.* Je l'ai avoué. *Socr.* Et que le juste ne veut point l'emporter sur son semblable , mais sur son contraire ? *Thrasym.* Oïii. *Socr.* Le juste ressemble donc au bon & au sage , & l'injuste au méchant & à l'ignorant ? *Thrasym.* Cela peut être. *Socr.* Mais nous sommes convenus qu'ils étoient l'un & l'autre tels que ceux à qui ils ressembloient. *Thrasym.* Nous en sommes convenus. *Socr.* Il est donc évident que le juste est bon & sage , & l'injuste méchant & ignorant.

Thrasymaque convint de tout cela , mais non pas aussi aisément que je le raconte ; je lui arrachai ces aveux avec une peine infinie. Il suoit à grosses gouttes , d'autant plus qu'il faisoit grand chaud. Je le vis rougir alors pour la première fois. Après que nous fûmes tombés d'accord que la justice étoit sagesse & vertu , & l'injustice , vice & ignorance ; regardons , lui dis-je , ce point comme une chose décidée. Nous avons dit de plus que l'injustice avoit *la force* en partage. Ne vous en souvient-il pas , Thrasymaque ? *Thrasym.* Je m'en souviens ; mais je ne suis pas content de ce que vous venez de dire , & j'ai de quoi y répondre. Je sçais bien que si j'ouvre seulement la bouche , vous direz que je fais une harangue. Laissez-moi donc la liberté de parler , ou si vous voulez interroger , faites-le ; je vous répondrai par des signes de tête , comme font les enfans aux contes des bonnes femmes. *Socr.* Ne dites rien , je vous conjure , contre votre pensée.

Thrasym. Puisque vous ne voulez pas que je dise ce qu'il me plaît , je dirai tout ce qu'il vous plaira : que souhaitez-vous de plus ? *Socr.* Rien. Faites comme vous l'entendrez ; je vais toujours vous

interroger. *Thrasym.* Interrogez. *Socr.* Je vous demande donc , pour aller de suite , ce que c'est que la justice comparée à l'injustice : vous avez dit , ce me semble , que celle-ci étoit plus forte & plus puissante. *Thrasym.* Je le dis encore. *Socr.* Si la justice est sagesse & vertu , il me sera facile de montrer qu'elle est plus forte que l'injustice ; & il n'est personne qui n'en convienne , puisque l'injustice est ignorance. Mais, sans m'arrêter à cette preuve , en voici une autre. N'y a-t-il pas d'état qui porte l'injustice jusqu'à oser attenter à la liberté des autres états , & en tenir même plusieurs en esclavage ? *Thrasym.* Sans doute : il y en a. Cela doit arriver à proportion que le gouvernement sera plus excellent , & que l'injustice y sera portée à son comble. *Socr.* Je sçais que c'est-là votre pensée. Ce que je voudrois sçavoir , est si un état , qui se rend maître d'un autre état , peut venir à bout de cette entreprise sans mettre la justice de la partie , ou s'il sera contraint de se servir d'elle.

Thrasym. Si la justice est sagesse , comme vous disiez tout-à-l'heure , il faudra que cet état y ait recours ; mais si la chose est telle que j'ai dit , il emploiera l'in-

justice. *Socr.* Je vous sçais gré, Thrasymaque, de ce que vous répondez si à-propos, & autrement que par des signes de tête. *Thrasym.* C'est pour vous obliger ce que j'en fais. *Socr.* J'en suis reconnoissant. Faites-moi encore la grace de me dire si une ville, une armée, une troupe de brigands, de filoux, ou toute autre société de cette nature pourroit réussir dans ses entreprises injustes, si les membres qui la composent violoient, les uns à l'égard des autres, toutes les règles de la justice. *Thrasym.* Elle ne le pourroit pas. *Socr.* Et s'ils les observoient? *Thrasym.* Elle le pourroit. *Socr.* N'est-ce point parce que l'injustice feroit naître entr'eux des séditions, des haines & des combats; au lieu que la justice y entretiendrait la paix & la concorde. *Thrasym.* Soit, pour ne point avoir de démêlé avec vous. *Socr.* Vous faites bien. Mais si c'est le propre de l'injustice d'engendrer des haines & des dissensions partout où elle se trouve, elle produira sans doute le même effet parmi les hommes, soit libres, soit esclaves, & les mettra dans l'impuissance de rien entreprendre en commun. ? *Thrasym.* Oüi. *Socr.* Et si elle se trouve en deux hommes, ne

feront-ils pas toujours en diffension & en guerre ? Ne se haïront-ils pas mutuellement , autant qu'ils haïssent les justes ?

Thrasym. Sans doute. *Socr.* Mais quoi ! pour ne se rencontrer que dans un seul homme , l'injustice perdra-t-elle sa propriété , ou bien la conservera-t-elle ?

Thrasym. A la bonne heure , qu'elle la conserve.

Socr. Telle est donc la nature de l'injustice , soit qu'elle se rencontre dans un état , dans une armée , ou dans quelque autre société , de la mettre en premier lieu dans une impuissance absolue de rien entreprendre , par les querelles & les séditions qu'elle y excite : en second lieu , de la rendre ennemie d'elle-même , & de tous ceux qui lui sont contraires , c'est-à-dire des gens de bien. Cela n'est-il pas vrai ? *Thrasym.* Oïii. *Socr.* Ne se trouverât-elle que dans un seul homme , elle produira les mêmes effets : elle le mettra d'abord dans l'impossibilité d'agir , par les séditions qu'elle excitera dans son ame , & par l'opposition continuelle où il sera avec lui-même ; ensuite il sera son propre ennemi , & celui de tous les justes : N'est-ce pas ? *Thrasym.* Oïii. *Socr.* Mais , les dieux eux-mêmes sont

justes ? *Thrasym.* A la bonne heure.

Socr. L'injuste fera donc ennemi des dieux , & le juste en fera ami. *Thrasym.*

Tirez avec confiance telles conséquences qu'il vous plaira ; je ne m'y opposerai pas , pour ne point me brouiller avec ceux qui nous écoutent.

Socr. Poussiez donc la complaisance jusqu'au bout , & continuez à me répondre. Nous venons de voir que les gens de bien sont meilleurs , plus sages & plus forts que les méchans ; que ceux-ci ne peuvent rien entreprendre , ni seuls , ni avec d'autres ; & lorsque nous avons supposé que l'injustice ne les empêchoit pas d'exécuter en commun quelque dessein , cette supposition n'étoit pas selon l'exakte vérité ; car s'ils étoient tout-à-fait injustes , ils tourneroient contre eux-mêmes leur injustice. Au contraire , il est évident qu'ils gardent entr'eux quelque forme de justice ; que c'est elle qui les empêche de s'entre-nuire , dans le tems qu'ils nuisent aux autres ; que c'est par elle qu'ils viennent à bout de leurs desseins. A la vérité , c'est l'injustice qui leur fait former des entreprises criminelles ; mais ils ne sont méchans qu'à demi ; car ceux qui sont méchans & injustes tout-à-

fait , sont aussi dans une impuissance absolue d'agir : je conçois que la chose doit être ainsi , & non comme vous l'avez dit d'abord. Il nous reste à examiner si la condition du juste est meilleure & plus heureuse que celle de l'injuste. J'ai lieu de le croire sur ce qui a précédé. Mais examinons la chose plus à fond , d'autant plus qu'il n'est pas ici question d'une bagatelle , mais de ce qui doit faire la règle de notre vie. *Thrasym.* Examinez donc.

Socr. C'est ce que je vais faire. Répondez-moi. Le cheval n'a-t-il pas une fonction qui lui est propre ? *Thrasym.* Oiii. *Socr.* N'appellez-vous pas fonction d'un cheval ou de quelque autre animal , ce qu'on ne peut faire , ou du moins bien faire que par son moyen ? *Thrasym.* Je n'entends pas. *Socr.* Prenons-nous-y d'une autre manière. Pouvez-vous voir autrement que par les yeux ? *Thrasym.* Non. *Socr.* Entendre autrement que par les oreilles ? *Thrasym.* Non. *Socr.* Nous pouvons donc dire avec raison que c'est-là leur fonction ? *Thrasym.* Oiii. *Socr.* Ne pourroit-on pas tailler la vigne avec un couteau , un tranchet ou quelque autre instrument ? *Thrasym.* Sans doute. *Socr.* Mais comme il n'en est pas de plus com-

mode qu'une serpette , faite exprès pour cela , ne dirons-nous pas que c'est-là sa fonction ? *Thrasym.* Oiii. *Socr.* Vous comprenez à présent que la fonction d'une chose est , ce qu'elle seule peut faire , ou ce qu'elle fait mieux qu'aucune autre ? *Thrasym.* Je comprends , & ce que vous dites me paroît vrai. *Socr.* Fort bien. Tout ce qui a une fonction particuliere , n'a-t-il pas aussi une vertu qui lui est propre ? Et pour revenir aux exemples dont je me suis déjà servi ; les yeux ont leur fonction , disons-nous. *Thras.* Oiii. *Socr.* Ils ont donc aussi une vertu qui leur est propre ? *Thrasym.* Oiii. *Socr.* N'en est-il pas de même des oreilles & de toute autre chose ? *Thrasym.* Oiii. *Socr.* Arrêtez un moment. Les yeux pourroient-ils s'acquitter de leur fonction , s'ils n'avoient pas la vertu qui leur est propre , ou si au lieu de cette vertu , ils avoient le vice contraire ? *Thrasym.* Comment le pourroient-ils ? Car vous parlez sans doute de l'aveuglement substitué à la faculté de voir ? *Socr.* Quelle que soit la vertu des yeux , peu importe ; ce n'est pas ce que je veux sçavoir. Je demande seulement en général , si chaque chose s'acquitte bien de sa fonction , par la vertu qui lui est propre ,

& mal par le vice contraire. *Thrasym.* Cela est comme vous dites. *Socr.* Ainsi les oreilles privées de leur vertu propre, s'acquitteront mal de leur fonction ? *Thrasym.* Oiii. *Socr.* Ne peut-on pas en dire autant de toute autre chose ? *Thrasf.* Je le pense ainsi.

Socr. Voyons ceci à présent. L'ame n'a-t-elle pas sa fonction, qu'aucune autre chose qu'elle ne pourroit remplir ? comme de *prendre soin*, de *gouverner*, de *délibérer*, & ainsi du reste. Peut-on attribuer ces fonctions à quelque autre chose qu'à l'ame, & n'avons-nous pas droit de dire qu'elles lui sont propres ? *Thrasym.* Cela est vrai. *Socr.* L'action de vivre n'est-elle pas encore une des fonctions de l'ame ? *Thrasym.* C'est la principale. *Socr.* L'ame n'a-t-elle pas aussi sa vertu particulière ? *Thrasym.* Sans doute. *Socr.* L'ame privée de cette vertu pourra-t-elle jamais s'acquitter bien de ses fonctions ? *Thrasym.* Cela est impossible. *Socr.* C'est donc une nécessité que l'ame méchante gouverne mal, administre mal : au contraire, celle qui est bonne fera bien tout cela. *Thrasym.* C'est une nécessité.

Socr. Mais ne sommes-nous pas demeurés d'accord que la justice étoit la vertu,

& l'injustice le vice de l'ame ? *Thrasym.* Nous en sommes demeurés d'accord. *Socr.* Par conséquent l'ame juste & l'homme juste vivront bien ; & l'homme injuste vivra mal. *Thrasym.* Cela doit être selon ce que vous dites. *Socr.* Mais celui qui vit bien est heureux : celui qui vit mal est malheureux. *Thrasym.* Qui en doute ? *Socr.* Donc le juste est heureux , & l'injuste malheureux. *Thras.* Soit. *Socr.* Mais il n'est point avantageux d'être malheureux ; il l'est au contraire d'être heureux. *Thrasym.* Qui vous dit le contraire ? *Socr.* Il est donc faux , divin *Thrasymaque* , que l'injustice soit plus avantageuse que la justice. *Thrasym.* Régalez-vous de ces beaux discours à la fête de Diane.

Ben. J. B. G.
Voyez la première note de ce Livre.

Socrate. C'est à vous que j'en suis redevable , puisque vous vous êtes adouci , & que vous avez quitté la mauvaise humeur où vous étiez contre moi. Cependant je n'ai point été régale comme j'aurais voulu. C'est ma faute , & non la vôtre. Il m'est arrivé la même chose qu'aux gourmands qui goûtent de tous les mets , sans s'arrêter à aucun. Avant que d'avoir résolu parfaitement la première question qui a été proposée sur la nature de la justice , j'ai recherché si elle étoit vice ou

vertu, sagesse ou ignorance. Un autre propos est ensuite venu se jeter à la traverse, sçavoir que l'injustice est plus avantageuse que la justice; je n'ai pû m'empêcher de quitter le premier pour passer à celui-ci. De sorte que je n'ai rien appris de tout cet entretien; car, ne sçachant point ce que c'est que la justice, comment pourrois-je sçavoir si c'est une vertu ou non, & si celui qui la possède est heureux ou malheureux?



LIVRE SECOND.

SOCRATE. Je crus, après avoir parlé de la sorte, que l'entretien étoit fini; mais ce n'en étoit encore que le prélude. Glaucon fit paroître en cette occasion son courage ordinaire; il fut mécontent de voir que Thrasymaque eût sitôt perdu cœur; & prenant la parole, Socrate, me dit-il, vous suffit-il de paroître nous avoir persuadés que la justice est en tout sens préférable à l'injustice? ou voulez-vous nous le persuader en effet? Je le voudrois, lui dis-je, si cela étoit en mon pouvoir.

Glauc. Vous n'avez donc pas encore fait ce que vous prétendez. Car dites-moi : n'est-il pas une espèce de biens que nous souhaitons & que nous recherchons pour eux-mêmes , sans nous mettre en peine de leurs suites ? comme la joie & les autres voluptés qui sont sans aucun mélange de mal ; ne dût-il nous revenir d'autre avantage de leur jouissance , que le plaisir d'en jouir. *Socr.* Oui : il y a , comme semble , des biens de cette nature. *Glauc.* N'en est-il pas d'autres que nous aimons pour eux-mêmes & pour leurs suites ; le bon sens , par exemple , la vûe , la santé ? Car ces deux motifs nous portent également à les embrasser. *Socr.* Cela est vrai. *Glauc.* Ne voyez-vous pas une troisième espèce de biens , où je comprends les exercices du corps , les remèdes qu'on prend pour la santé , le traitement des maladies , & toutes les voies honnêtes de s'enrichir ? Ces biens , dirions-nous , sont des biens pénibles , mais utiles : nous ne les recherchons pas pour eux-mêmes , mais pour les récompenses , & les autres avantages qui viennent à leur suite. *Socr.* Je reconnois cette troisième espèce de biens. Mais où en voulez-vous venir ? *Glauc.* En laquelle de ces

trois classes mettez-vous la justice ? *Socr.* Je la mets dans la plus belle , dans celle des biens que doivent aimer pour eux-mêmes & pour leurs suites , ceux qui veulent être véritablement heureux. *Glauc.* Ce n'est pas le sentiment du commun des hommes , qui la mettent au rang des biens pénibles , qui ne méritent nos soins qu'à cause de la gloire & des récompenses qui en font le fruit , & qu'on doit fuir pour eux-mêmes , parce qu'ils coûtent trop à la nature. *Socr.* Je sçais qu'on pense d'ordinaire de la sorte ; c'en pour cette raison que Thrasymaque la rejette avec mépris , & donne tant d'éloges à l'injustice. Je ne puis être de son avis. Il faut que j'aye l'esprit bouché.

Glauc. Je veux voir si vous ferez du mien ; écoutez-moi. Il me semble que Thrasymaque s'est rendu trop tôt aux charmes de vos discours. Pour moi , je ne suis pas tout-à-fait content de ce que vous avez dit sur la justice & sur l'injustice. Je veux connoître quelle est leur nature , & quels effets l'une & l'autre produit immédiatement dans l'ame. Je ne veux pas qu'on fasse aucune attention aux récompenses qui y sont attachées , ni à aucune de leurs suites , bonnes ou mauvaises. Voici

donc ce que je vais faire , si vous le trouvez bon. Je reprendrai l'objection de Thrasymaque. Je dirai d'abord ce que c'est que la justice , selon l'opinion commune , & d'où elle tire son origine. Je ferai voir ensuite que tous ceux qui la pratiquent ne la regardent pas comme un bien , mais qu'ils s'y soumettent comme à une dure nécessité. Enfin , je montrerai qu'ils ont raison d'en agir ainsi , parce que la condition du méchant est infiniment plus avantageuse que celle du juste , à ce qu'on dit ; car pour moi , Socrate , je n'ai pas encore pris mon parti : mais j'ai les oreilles si souvent rebattues de discours semblables à celui de Thrasymaque , que je ne sçais à quoi m'en tenir. Je n'ai encore entendu personne qui me prouvât comme il faut que la justice est préférable à l'injustice. Je veux l'entendre louer en elle-même & pour elle-même : & c'est de vous principalement que j'attends cet éloge. C'est pourquoi je vais m'étendre un peu sur les avantages de la condition du méchant. Vous verrez par-là comment je souhaite que vous vous y preniez pour blâmer l'injustice & louer la justice. Voyez si ces conditions vous plaisent. *Socr.* Assurément ; & de quel autre sujet un homme

senfé pourroit-il s'entretenir plus souvent & plus volontiers ?

Glauc. C'est fort bien dit. Ecoutez donc quelle est , selon l'opinion commune , la nature & l'origine de la justice. C'est , dit-on , un bien en soi de faire injure , & un mal de la recevoir. Mais il y a plus de mal à la recevoir que de bien à la faire. C'est pourquoi , après que les hommes eurent essayé des deux , & se furent nuï long-tems les uns aux autres , les plus foibles ne pouvant éviter les attaques des plus forts , ni les attaquer à leur tour , jugerent qu'il étoit de l'intérêt commun d'empêcher qu'on ne fît & qu'on ne reçût aucun dommage. De-là prirent naissance les loix & les conventions. On appella juste & légitime ce qui étoit ordonné par la Loi. Telle est l'origine & l'essence de la justice : elle tient le milieu entre le plus grand bien , qui consiste à être injuste impunément , & le plus grand mal , qui consiste à ne pouvoir se venger de l'injure qu'on a soufferte. On s'est attaché à la justice , non qu'elle fût un bien en soi , mais parce que l'impuissance où l'on étoit de nuire aux autres , la faisoit regarder comme telle. Car celui qui a la force en main , & qui est vraiment homme

n'a garde de s'affujettir à une pareille convention ; ce feroit folie de fa part. Voilà, Socrate, quelle est la nature de la justice ; voilà la source d'où on prétend qu'elle a pris naissance. Et pour vous prouver encore mieux qu'on n'embrasse la justice que malgré soi, & parce qu'on est hors d'état de nuire aux autres ; faisons une supposition. Donnons à l'homme de bien & au méchant un égal pouvoir de faire tout ce qui leur plaira. Suivons-les ensuite, & voyons où la cupidité les conduira l'un & l'autre. Nous ne tarderons pas à surprendre l'homme de bien marchant sur la trace du méchant, entraîné comme lui par le désir d'avoir plus que les autres : désir dont la nature poursuit l'accomplissement, comme d'une chose bonne en soi ; mais que la loi réprime & réduit par force à l'égalité. Quant au pouvoir de tout faire que je leur accorde, qu'il aille aussi loin que celui de Gygès un des ancêtres de Lydus.

On raconte que lorsqu'il étoit berger du roi de Lydie, après un orage & de violentes secousses, la terre s'entr'ouvrit à l'endroit même où il païssoit ses troupeaux : que revenu de la surprise dont cet événement l'avoit d'abord frappé, il descendit

descendit par cette ouverture , & vit entre plusieurs autres choses surprenantes , un cheval d'airain , aux flancs duquel étoit une porte : qu'ayant passé la tête pour voir ce qu'il y avoit dans les flancs de ce cheval , il apperçut un cadavre d'une taille plus qu'humaine. Ce cadavre étoit nud , il avoit seulement au doigt un anneau d'or , que Gygès prit , & se retira : qu'ensuite les Bergers s'étant assemblés à leur ordinaire au bout du mois , pour rendre compte au Roi de l'état de leurs troupeaux , Gygès vint à cette assemblée portant au doigt son anneau , & s'assit parmi eux. Qu'ayant tourné par hazard le chaton de la bague en dedans de la main , il devint aussi-tôt invisible , de sorte qu'on parla de lui , comme s'il eût été absent : qu'étonné de ce prodige , il avoit remis le chaton en dehors , & étoit redevenu visible : qu'ayant remarqué cette vertu de l'anneau , il l'avoit vérifiée par plusieurs expériences , & qu'il avoit toujours éprouvé qu'il devenoit invisible , lorsqu'il en tournoit le chaton en dedans , & visible , lorsqu'il le tournoit en dehors : qu'en conséquence il s'étoit fait nommer par les Bergers , parmi ceux qui devoient aller rendre compte au Roi : qu'étant arrivé

au Palais, il corrompit la Reine, à l'aide de laquelle il se défit du Roi & s'empara du Trône (a).

Or, s'il y avoit deux anneaux de cette espèce, & qu'on en donnât un à l'homme de bien & l'autre au méchant, il paroît qu'il ne se trouveroit personne d'un caractère assez ferme pour persévérer dans la justice, & pour s'abstenir de toucher au bien d'autrui, quoiqu'il pût impunément emporter de la place publique tout ce qu'il voudroit, entrer dans les maisons, abuser de toutes sortes de personnes, tuer les uns, tirer les autres des fers, & faire tout ce qui lui plairoit avec un pouvoir égal à celui des Dieux. Au reste, il ne feroit que suivre en cela l'exemple du méchant; ils tendroient tous deux au même but, & rien ne prouveroit mieux qu'on n'est pas juste de plein gré, mais par nécessité; que ce n'est point en soi un bien de l'être, puisqu'on devient injuste dès le moment qu'on croit pouvoir l'être sans crainte. Car tout homme croit dans le fond de l'ame, & avec raison,

(a) Hérodote, au commencement de son histoire, raconte d'une autre manière la cause de l'élévation de Gygès sur le trône de Lydie.

disent les partisans de l'injustice, qu'elle est plus avantageuse que la justice; en sorte que si quelqu'un ayant reçu un tel pouvoir, ne vouloit faire tort à personne, ni toucher au bien d'autrui, on le regarderoit comme le plus malheureux & le plus insensé de tous les hommes. Cependant chacun feroit en public l'éloge de sa vertu, mais à dessein de tromper les autres, & dans la crainte de courir quelque risque pour sa fortune, s'il tenoit un langage différent.

Ceci posé, je ne vois qu'un moyen de prononcer sûrement sur la condition de ceux dont nous parlons : c'est de les considérer à part l'un & l'autre dans le plus haut degré de justice & d'injustice. Pour cela, n'ôtons au méchant aucune partie de l'injustice, ni aucune partie de la justice à l'homme de bien : mais supposons-les chacun parfait dans le genre de vie qu'il a embrassé. Que le méchant semblable à ces pilotes habiles, ou à ces grands médecins, qui voyent tout d'un coup jusqu'où leur art peut aller, qui prennent sur le champ leur parti, & qui, lorsqu'ils ont fait quelque fausse démarche, savent adroitement la redresser : que le méchant, dis-je, conduise ses entreprises

injustes avec tant d'adresse , qu'il ne soit pas découvert ; car s'il se laisse surprendre en faute , ce n'est plus un habile scélérat. Le chef-d'œuvre de l'injustice est de paroître homme de bien sans l'être. Donnons donc , ainsi que j'ai dit , au parfait scélérat toute la méchanceté qu'il peut avoir ; qu'en commettant les plus grands crimes , il sçache se faire la réputation d'honnête homme ; & s'il vient à broncher , qu'il puisse se relever aussi-tôt : qu'il soit assez éloquent pour persuader son innocence à ceux devant qui on l'accusera ; assez hardi & assez puissant , soit par lui-même , soit par ses amis , pour emporter par la force ce qu'il ne pourra obtenir autrement.

Mettons à présent vis-à-vis de lui l'homme de bien , dont le caractère soit la franchise & la simplicité , & qui , comme dit Eschyle , *soit plus jaloux d'être bon , que de le paroître*. Otons-lui même la réputation d'honnête homme ; car s'il passe pour tel , il fera en conséquence comblé d'honneurs & de biens ; & nous ne pourrons plus juger s'il aime la justice pour elle-même , ou pour les honneurs & les biens qu'elle lui procure. En un mot , dépouillons-le de tout , hormis de la justice ; &

pour mettre entre lui & l'autre une parfaite opposition , qu'il passe pour le plus scélérat des hommes , sans avoir jamais commis la moindre injustice ; de sorte que sa vertu soit mise aux plus rudes épreuves , & qu'elle ne soit ébranlée ni par l'infamie , ni par les mauvais traitemens : mais que jusqu'à la mort il marche d'un pas inébranlable dans les sentiers de la justice , passant toute sa vie pour un méchant , tout juste qu'il est. C'est à la vue de ces deux modèles , l'un de justice , l'autre d'injustice consommée , que je veux que vous prononciez sur le bonheur du juste & du méchant.

Socrate. Avec quelle précision & quelle rigueur , mon cher Glaucon , vous les dépouillez de tout ce qui est étranger au jugement que nous devons porter ! *Glauc.* J'y apporte le plus d'exactitude que je puis. Après les avoir supposés tels que je viens de dire , il n'est pas mal-aisé , ce me semble , de juger du sort qui les attend l'un & l'autre. Disons-le néanmoins , & si ce que je vais dire vous paroît trop fort , souvenez-vous , Socrate , que je ne parle pas de mon chef , mais au nom de ceux qui préfèrent l'injustice à la justice. Le juste , tel que nous l'avons dépeint ,

fera foïetté, tourmenté, mis aux fers, on lui brûlera les yeux; enfin, après lui avoir fait souffrir tous les maux, on le mettra en croix, & par-là on lui fera sentir qu'il ne faut pas s'embarrasser d'être juste; mais de le paroître. C'est bien plutôt au méchant qu'on doit appliquer les paroles d'Eschyle; parce que ne réglant pas sa conduite sur l'opinion des hommes, & s'attachant à quelque chose de réel & de solide, il ne veut point paroître méchant, mais l'être en effet: *Son habileté seconde conçoit & enfante heureusement les plus beaux projets.* Avec la réputation d'honnête homme, il a toute autorité dans sa Ville, il s'allie lui & ses enfans aux meilleures familles, il forme toutes les liaisons qu'il lui plaît. Outre cela, il tire avantage de tout, parce que le crime ne l'effraye point. A quelque chose qu'il prétende, soit en public, soit en particulier, il l'emporte sur tous ses concurrents: il s'enrichit, fait du bien à ses amis, du mal à ses ennemis, offre aux dieux des sacrifices & des présens magnifiques, & se concilie la bienveillance des dieux & des hommes bien plus aisément & plus sûrement que le juste: d'où l'on peut conclure avec vraisemblance qu'il est aussi

Æschil. f.

100. edit.

H. Steph.

plus chéri des dieux. C'est ainsi, Socrate, qu'ils prétendent que sa condition est plus heureuse que celle du juste, de quelque côté qu'on l'envisage, du côté des dieux ou des hommes.

Socrate. Lorsque Glaucon eût fini de parler, je me disposois à lui répondre : mais son frere Adimante prenant la parole me dit : Socrate, croyez-vous que l'objection soit suffisamment développée ? Et pourquoi non, lui dis-je ? *Adim.* Mon frere a oublié l'essentiel. *Socr.* Hé bien ! vous sçavez le proverbe, qui dit que le frere vienne au secours de son frere. Ainsi, suppléez à ce qu'il a omis. Il en a cependant dit assez pour me mettre hors de combat, & hors d'état de défendre la justice. *Adim.* Toutes vos défaites sont inutiles : il faut que vous m'écoutez à mon tour. Je vais vous exposer un discours tout contraire au sien : c'est celui de ceux qui prennent le parti de la justice contre l'injustice. Cette opposition vous rendra plus sensible ce que Glaucon me paroît avoir en vûe.

Les peres recommandent la justice à leurs enfans, & les maîtres à leurs élèves. Est-ce en vûe de la justice même ? Non, mais en vûe des avantages qui y sont atta-

chés ; afin que la réputation d'honnête homme leur procure des dignités , des alliances honorables , & tous les autres biens dont Glaucon a fait mention. Ils vont encore bien plus loin que lui. Ils leur parlent des faveurs que les dieux versent à pleines mains sur les justes ; & ils ne tarissent point sur ce sujet. Ils citent le bon Hésiode & Homere : Le premier , qui dit que *les dieux font couler le miel des chênes pour les justes , & que leurs agneaux succombent sous le poids de leur toison*. Et le second , qui dit que *lorsqu'un bon Roi , image des dieux , rend la justice à ses sujets , la terre ouvre pour lui son sein fertile , ses vergers abondent en fruits : la fécondité multiplie ses troupeaux , & la mer fournit à sa table les mets les plus exquis : Musée & son fils enchérissent sur eux , & promettent aux justes de la part des dieux des récompenses encore plus grandes. Ils les conduisent après la mort dans les champs Elysées , les font asseoir à table couronnés de fleurs , & passer leur vie dans les festins , comme si une yvresse éternelle étoit la plus belle récompense de la vertu. Selon d'autres , ces récompenses ne se bornent point à leurs personnes. L'homme saint & fidele à ses sermens revit dans sa posté-*

Hés. oper. & dies. v. 232.

Hom. Odyss. 19. v. 105.

rité, qui se perpétue d'âge en âge. C'est à quoi se réduisent les éloges qu'ils donnent à la justice. Pour les méchans & les impies, ils les plongent aux enfers dans la bouë, & les condamnent à porter de l'eau dans un crible. Ils ajoûtent que pendant leur vie, il n'est point d'affronts ni de supplices auxquels leurs crimes ne les exposent, & tout ce que Glaucon a dit des justes qui passent pour méchans, ils le disent des méchans même, & rien de plus. Voilà le précis de leurs discours en faveur du juste & contre l'injuste.

Ecoutez à présent, Socrate, un langage bien différent touchant la justice & l'injustice : langage que le peuple & les poëtes eux-mêmes ont sans cesse à la bouche. Ils disent tous de concert que rien n'est plus beau, ni en même tems plus difficile & plus pénible, que la tempérance & la justice : qu'il n'est au contraire rien de plus doux que l'injustice & le libertinage ; rien qui coûte moins à la nature, que ces choses ne sont honteuses que dans l'opinion des hommes, & parce que la loi l'a voulu ainsi. Mais qu'il n'en est pas de même dans la pratique ; que les actions injustes sont plus utiles que les justes ; que la plûpart des hommes sont

portés à honorer & à regarder comme heureux, le méchant qui a des richesses & du crédit; à mépriser & à fouler aux pieds le juste, s'il est foible & indigent; quoiqu'ils conviennent que le juste est meilleur que le méchant.

Mais de tous ces discours, les plus étranges sont ceux qu'ils tiennent au sujet des dieux & de la vertu. Les dieux, disent-ils, n'ont souvent pour les hommes vertueux que des maux & des disgraces, tandis qu'ils comblent les méchans de prospérités. De leur côté, les sacrificateurs & les devins obsédant les maisons des riches, leur persuadent, que s'ils ont commis quelque péché, eux ou leurs ancêtres, ce péché peut être expié par des sacrifices & des enchantemens, par des fêtes & des jeux, en vertu du pouvoir que les dieux ont donné aux ministres de la religion. Que si quelqu'un a un ennemi auquel il veut nuire, homme de bien ou méchant, peu importe, il peut à peu de frais lui faire du mal : qu'ils ont certains secrets pour lier le pouvoir des dieux, & en disposer à leur gré. Ils confirment tout cela par l'autorité des poètes. Pour prouver combien il est aisé d'être méchant, ils citent ces vers d'Hésiode, qu'on peut

*marcher en troupe dans le chemin du vice, que la voie est unie, & qu'elle est près de chacun de nous; qu'au contraire, les dieux ont placé devant la vertu les travaux & les sueurs; que le sentier qui y conduit est long & escarpé. Et pour montrer qu'il est facile d'appaier les dieux, ils allèguent ces vers d'Homere: Les dieux mêmes se laissent fléchir, & quand on a transgressé leur loi, on peut les appaier par des libations & des sacrifices. Quant aux rits des sacrifices, ils produisent une foule de livres, composés par Musée & par Orphée, qu'ils font descendre, celui-ci d'une Muse, celui-la de la Lune. Ils font accroire non-seulement à des particuliers, mais à des villes entières, qu'au moyen des victimes & des jeux on peut expier les péchés des vivans & des morts; ils appellent *Télètes* les sacrifices institués pour délivrer des maux de l'autre vie, & ils prétendent que ceux qui négligent de sacrifier, doivent s'attendre aux plus grands tourmens dans les enfers.*

Or, quelle impression, mon cher Socrate, doivent faire de pareils discours touchant la nature du vice & de la vertu, & l'idée qu'en ont les dieux & les hommes, sur l'ame d'un jeune homme, doué

d'un beau naturel , & d'un esprit capable de tirer des conséquences de tout ce qu'il entend par rapport à ce qu'il doit être , & au genre de vie qu'il doit embrasser pour être heureux ? N'est-il pas vraisemblable qu'il se dira à lui-même avec Pindare : *Monterai-je avec effort vers le palais qu'habite la justice ? Ou marcherai-je dans le sentier de la fraude oblique ? Quel guide prendrai-je pour assurer le bonheur de ma vie ?* Tout ce que j'entends me donne à connoître qu'il ne me servira de rien d'être juste , si je n'en ai la réputation ; que la vertu n'a que des travaux & des peines à m'offrir. On m'assure au contraire du fort le plus heureux , si je sçais allier l'injustice avec la réputation d'honnête homme. Je dois m'en rapporter aux sages ; & puisqu'ils disent que l'apparence de la vertu peut contribuer davantage à mon bonheur que la réalité , je vais me tourner tout entier de ce côté ; je me ferai une enveloppe , & comme une enceinte de l'ombre & des dehors de la vertu : je traînerai après moi le renard rusé & trompeur du sage Archiloque. Si l'on me dit qu'il est difficile au méchant de se cacher long-tems , je répondrai que toutes les grandes entreprises ont leur

difficulté, & que, quoi qu'il en puisse arriver, si je veux être heureux, je n'ai point d'autre route à suivre que celle qui m'est tracée par les discours que j'entends. Au reste, pour échapper aux poursuites des hommes, j'aurai des amis & des complices. Il est des maîtres qui m'apprendront l'art de séduire par des discours artificieux le peuple & les juges. J'emploierai donc l'éloquence, & quand elle me manquera, j'échapperai par la force au châtimement de mes crimes.

Mais la force & l'artifice ne peuvent rien contre les dieux. S'il n'y en a point, ou s'ils ne se mêlent point des choses d'ici-bas, peu m'importe qu'ils me connoissent ou non pour ce que je suis. S'il y en a, & s'ils prennent part aux affaires des hommes, je ne le sçais que par oïi-dire, & par le canal des poètes, qui en ont fait la généalogie. Or, ces mêmes poètes m'apprennent qu'on peut les fléchir & détourner leur colere par des sacrifices, des vœux & des offrandes. Il faut les croire en tout, ou ne les croire en rien. Et s'il faut les en croire, je ferai scélérat, & du fruit de mes crimes je ferai aux dieux des sacrifices. Il est vrai qu'étant juste, je n'aurois rien à craindre de leur part :

mais aussi je perdrois les avantages attachés à l'injustice ; au lieu que je gagne sûrement à être injuste , & que je n'ai d'ailleurs rien à craindre de la part des dieux , si je joins à mes crimes des vœux & des prières. Mais je serai puni aux enfers dans ma personne ou dans celle de mes descendans , pour le mal que j'aurai fait sur la terre. On répond à cela , qu'il est des dieux qu'on invoque pour les morts , & des sacrifices particuliers pour eux , qui sont d'une grande efficace , à ce que disent des villes entières , & les poètes enfans des dieux , & les prophètes inspirés par les dieux. Pour quelle raison m'attacherois-je donc encore à la justice , plutôt qu'à l'injustice , puisque selon le sentiment des sages , comme du peuple , tout me réussira auprès des dieux & des hommes pendant la vie & après la mort , pourvu que je couvre mes crimes des apparences de la vertu ?

Après tout ce que je viens de dire , comment se peut-il faire , Socrate , qu'un homme qui a de la naissance , des talens , de grands biens , à qui la fortune rit , embrasse le parti de la justice , & qu'il ne se moque pas plutôt des éloges qu'on lui donnera en sa présence ? Je dis plus :

quand quelqu'un feroit perfuadé que ce que j'ai dit est faux , & que la justice est le plus grand de tous les biens , loin de s'emporter contre ceux qu'il verroit engagés dans le parti contraire , il ne pourroit s'empêcher de les excuser ; parce qu'il fçait , qu'à l'exception de ceux à qui l'excellence de leur caractère inspire (b) une horreur naturelle pour le vice , ou qui s'en abstiennent parce qu'ils en connoissent (b) la laideur , personne n'aime la vertu pour elle-même ; & que si quelqu'un blâme l'injustice , c'est que la lâcheté , la vieillesse , ou quelque autre infirmité , le mettent dans l'impuissance de mal faire. En voici la preuve. C'est qu'entre les gens de ce caractère , le premier qui reçoit le pouvoir de faire mal , est le premier à en user , autant qu'il dépend de lui.

(b) Voilà deux des motifs qui portent les hommes à fuir le mal distinctement énoncés ; l'instinct , ou le sentiment moral , & la connoissance que donne la philosophie de la différence spécifique du bien & du mal. Si Platon n'a point parlé ici du troisième & du plus puissant motif , qui est la volonté de Dieu , on voit bien , après ce qu'il fait dire à Adimante touchant les dieux , que ce motif ne pouvoit être d'aucune force dans les principes de la théologie payenne. Mais la suite de cet ouvrage montrera clairement que Platon a reconnu l'influence de ce motif sur nos actions.

La cause de tous ces défordres est précifément celle qui nous a engagés Glaucôn & moi dans la difpute préfente : je veux dire , qu'à commencer par les anciens héros , dont les difcours fe font confervés jufqu'à nous dans la mémoire des hommes , tous ceux qui fe font portés , comme vous , pour les défenfeurs de la juftice , n'ont loüié la vertu qu'en vûe des honneurs & des récompensés qui y font attachées , & n'ont blâmé dans le vice que les châtimens qui le fuivent. Perfonne , en confidérant la juftice & l'injuftice telles qu'elles font en elles-mêmes , & dans l'ame du vertueux & du méchant , ignorées des dieux & des hommes , n'a encore prouvé , ni en vers ni en profe , que l'injuftice eft le plus grand mal de l'ame , & la juftice fon plus grand bien. Car fi vous vous étiez accordés dès le commencement à tenir ce langage , & que dès l'enfance on nous eût inculqué cette vérité , au lieu d'être en garde contre l'injuftice d'autrui , chacun de nous feroit en garde contre la fienne ; on craindroit de lui donner entrée dans fon ame , comme au plus grand des maux.

Thrafymaque , ou quelqu'autre , en auroit fans doute pû dire autant que moi

sur ce sujet , & même davantage , en altérant les idées de la justice & de l'injustice. Pour moi , je ne vous cacherai pas que ce qui m'a porté à vous faire un peu au long ces objections , c'est le désir d'entendre ce que vous y répondrez. Ne vous bornez donc pas à nous montrer que la justice est préférable à l'injustice. Expliquez-nous les effets qu'elles produisent l'une & l'autre par elles-mêmes dans l'ame , & qui font que l'une est un bien & l'autre un mal. N'ayez aucun égard aux opinions des hommes , comme Glaucon vous l'a recommandé. Car si vous n'allez jusqu'à écarter absolument toutes les fausses idées de vice & de vertu , pour ne vous attacher qu'aux seules vraies , nous dirons que vous ne loïiez point la justice , mais l'apparence de la justice ; que vous ne blâmez aussi dans le vice que les apparences ; que vous nous conseillez d'être méchans , pourvû que ce soit en cachette , & que vous convenez avec Thrasymaque que la justice , bien étranger à celui qui la possède , n'est utile qu'au plus fort ; qu'au contraire , l'injustice utile & avantageuse à elle-même , n'est nuisible qu'au plus foible.

Puis donc que vous êtes convenu que

la justice est un de ces biens excellens qu'on doit rechercher pour leurs avantages , & encore plus pour eux-mêmes , comme la santé , l'usage des sens & de la raison , & les autres biens féconds de leur nature , indépendamment de l'opinion des hommes ; loüiez la justice par ce qu'elle a en soi d'avantageux , & blâmez l'injustice par ce qu'elle a en soi de nuisible. Laissez à d'autres les éloges fondés sur les récompenses , & sur l'opinion du vulgaire. Je pourrois peut-être souffrir dans la bouche de tout autre cette manière de loüer la vertu & de blâmer le vice par leurs effets extérieurs ; mais , je ne pourrois vous la pardonner , à moins que vous ne me l'ordonniez , d'autant que la justice a été jusqu'à présent l'unique objet de vos réflexions. Qu'il ne vous fût donc pas de nous montrer qu'elle est meilleure que l'injustice. Faites-nous voir en vertu de quoi l'une est un bien , l'autre un mal en soi , soit que les hommes & les dieux en aient connoissance ou non (c).

(c) Platon a voulu montrer ici quelle différence il y a entre la manière de disputer d'un sophiste , & celle d'un honnête homme. Glaucon & Adimante sont plus mo-

Socrate. Je fus ravi des discours de Glaucôn & d'Adimante. Je n'admiraï jamais davantage la beauté de leur naturel qu'en cette rencontre, & je leur dis : Enfans d'un pere illustre, qui vous êtes signalés à la journée de Mégare, c'est avec raison que l'ami de Glaucôn a commencé ainsi l'élégie qu'il a composée pour vous : *Fils d'Ariston, issus d'une race divine.* Car il faut qu'il y ait en vous quelque chose de divin, si, après ce que vous venez de dire en faveur de l'injustice, vous n'êtes pas persuadés qu'elle vaut infiniment mieux que la justice. Or, vous n'en êtes pas persuadés : vos mœurs & votre conduite me le prouvent assez ; quoique je pusse en

destes, plus polis que Thrasymaque, en même tems que leurs objections sont bien plus fortes & plus pressantes. Elles semblent présenter d'abord l'apologie de l'injustice ; mais en effet elles renferment la plus solide réfutation de la théologie payenne ; puisque c'est en avoir démontré la fausseté, que de prouver, comme fait Adimante, qu'elle conduit directement à l'hypocrisie, c'est-à-dire à tous les crimes revêtus de l'apparence de la vertu. Je ne doute pas que ce n'ait été là le but de Platon, & qu'il n'ait déployé à ce dessein toute la force de son raisonnement, & toute la beauté de son éloquence. C'est encore pour cela qu'il réduit toute la dispute à montrer la différence essentielle du bien & du mal ; parce que ce point, une fois prouvé, emportoit la ruine du paganisme, qui faisoit les dieux auteurs & fauteurs des plus grands désordres, & qui borroit la religion au culte extérieur, à des offrandes & des sacrifices qui ne coûtoient rien à l'injustice opulente.

douter , si je m'arrêtois à ce que vous venez de dire : mais je n'en suis que plus embarrassé sur le parti que je dois prendre. D'un côté , je ne puis défendre les intérêts de la justice. Cela passe mes forces. Et ce qui me le fait croire , c'est que je pensois avoir suffisamment prouvé contre Thrasymaque qu'elle est préférable à l'injustice : cependant mes preuves ne vous ont pas satisfait. D'un autre côté , trahir la cause de la justice , & souffrir qu'on l'attaque devant moi , sans la défendre , tandis qu'il me restera un souffle de vie , & assez de force pour parler , c'est ce que je ne puis faire sans crime ; ainsi , je ne vois rien de mieux à faire que de la défendre comme je pourrai.

Aussi-tôt Glaucôn & les autres me conjurerent d'employer à sa défense tout ce que j'avois de force , de ne pas laisser cette dispute imparfaite , mais de rechercher avec eux la nature de la justice & de l'injustice , & ce qu'il y a de réel dans les avantages qu'on leur attribue. Je leur dis qu'il me sembloit que la recherche où ils vouloient m'engager , étoit très-épineuse & demandoit un esprit bien clairvoyant. Mais , ajoutai-je , puisque nous ne nous piquons ni vous ni moi d'avoir

assez de lumieres pour y réussir, voici de quelle maniere je pense qu'il nous faut procéder dans cette recherche. Si l'on ordonnoit à des personnes qui ont la vûe basse de lire de loin des lettres écrites en petit caractère, & qu'un d'eux eût remarqué que ces mêmes lettres se trouvent écrites ailleurs en gros caractère; il leur feroit sans doute avantageux d'aller lire d'abord les grandes lettres, & de les confronter ensuite avec les petites, pour voir si ce sont les mêmes. Cela est vrai, reprit Adimante. Mais quel rapport cela a-t-il avec la question présente? *Socr.* Je vais vous le dire. La justice ne se rencontre-t-elle pas dans un homme, & dans une société d'hommes? *Adim.* Oiii. *Socr.* Mais la société est plus grande que le particulier? *Adim.* Sans doute. *Socr.* Par conséquent la justice pourroit bien s'y trouver en caractères plus grands & plus aisés à discerner. Ainsi, nous chercherons d'abord, si vous le trouvez bon, quelle est la nature de la justice dans les sociétés: nous l'étudierons ensuite en chaque particulier, & comparant ces deux espèces de justice, nous verrons la ressemblance de la petite à la grande. *Adim.* C'est fort bien dit. *Socr.* Mais si

nous examinions par la pensée la manière dont se forme un état, peut-être découvririons-nous comment la justice & l'injustice y prennent naissance. *Adim.* Cela pourroit être. *Socr.* Nous aurions alors l'espérance de découvrir plus aisément ce que nous cherchons. *Adim.* Assurément. *Socr.* Hé bien, voulez-vous que nous commencions ? Ce n'est pas une petite entreprise que celle que nous formons. Délibérez. *Adim.* Notre parti est pris. Faites ce que vous venez de dire.

Socrate. Ce qui donne naissance à la société, n'est-ce pas l'impuissance où nous sommes de nous suffire à nous-mêmes, & le besoin que nous avons de beaucoup de choses ? Est-il une autre cause de son origine ? *Adim.* Point d'autre. *Socr.* Ainsi, le besoin d'une chose ayant engagé l'homme à se joindre à un autre homme, & un autre besoin à un autre homme encore, la multiplicité de ces besoins a réuni dans une même habitation plusieurs hommes, dans la vûe de s'entr'aider ; & ils ont donné à cette société le nom de *ville* (d) : n'est-ce pas ? *Adim.* Oüi. *Socr.*

(d) La manière dont Socrate explique l'origine des sociétés a pu avoir lieu à l'égard de quelques peuples qui

Mais on ne communique à un autre ce qu'on a, pour en recevoir ce qu'on n'a pas, que parce qu'on croit y trouver son avantage ? *Adim.* Sans doute. *Socr.* Bâtissons donc une ville par la pensée. Nos besoins la formeront. Le premier, & le plus grand de nos besoins, n'est-ce pas la nourriture, d'où dépend la conservation de notre être & de notre vie ? *Adim.* Oiii. *Socr.* Le second besoin est celui du logement ; le troisième celui du vêtement. *Adim.* Cela est vrai. *Socr.* Comment notre ville pourra-t-elle fournir à ces besoins ? Ne faudra-t-il pas pour cela que l'un soit laboureur, un autre architecte, un autre tisserand ? Ajoûterons-nous encore un cordonnier, ou quelque autre artisan semblable ? *Adim.* A la bonne heure. *Socr.* Toute ville est donc essentiellement composée de quatre ou cinq personnes. *Adim.* Il y a apparence. *Socr.* Mais quoi ? Faut-il que chacun d'eux travaille en commun

vivoient errans & dispersés, avant qu'on les réunit, qu'on les policât, & qu'on fixât leur demeure. Mais on auroit tort d'appliquer à l'origine de la société en général celle de quelques sociétés particulières. La société naturelle a commencé avec le genre humain. La société civile s'est formée à mesure que les familles se sont multipliées, & qu'étant devenues trop nombreuses pour subsister dans le lieu de leur origine, elles se sont séparées, & ont peuplé de proche en proche les différentes parties de la terre.

pour tous les autres ? Que le laboureur , par exemple , prépare à manger pour quatre , & qu'il y mette quatre fois plus de tems & de peine ? ou ne feroit-il pas mieux , que , fans s'embarraffer des autres , il employât la quatrième partie du tems à préparer sa nourriture , & les trois autres parties à se bâtir une maison , à se faire des habits & des souliers ? *Adim.* Il me semble , Socrate , que la premiere maniere feroit plus commode pour lui. *Socr.* Je n'en suis pas surpris : car au moment que vous parlez , je fais réflexion que nous ne naissons pas tous avec les mêmes talens , & que l'un a plus de disposition pour faire une chose , l'autre pour en faire une autre. Qu'en pensez-vous ? *Adim.* Je suis de votre avis. *Socr.* Les choses en iroient-elles mieux , si un seul faisoit plusieurs métiers , ou si chacun se bornoit au sien ? *Adim.* Si chacun se bornoit au sien. *Socr.* Il est encore évident , ce me semble , qu'une chose est manquée , lorsqu'elle n'est pas faite en son tems. *Adim.* Cela est évident. *Socr.* Car l'ouvrage n'attend pas la commodité de l'ouvrier ; mais il faut que l'ouvrier s'accommode à la nature de son ouvrage , & qu'il n'y donne pas ses momens de
loisir ,

loisir, comme à un hors-d'œuvre. *Adim.* Sans contredit. *Socr.* D'où il suit qu'il se fait plus de choses, qu'elles se font mieux & plus aisément, lorsque chacun fait celle pour laquelle il est propre, dans le tems marqué, & qu'il est dégagé de tout autre soin. *Adim.* Assurément.

Socrate. Ainsi, il nous faut plus de quatre citoyens pour les besoins dont nous venons de parler. Si nous voulons en effet que tout aille bien, le laboureur ne doit pas faire lui-même sa charrue, sa bêche, ni les autres outils du labourage. Il en est de même de l'architecte, auquel il en faut beaucoup; du cordonnier & du tisserand, n'est-ce pas? *Adim.* Oiii. *Socr.* Voilà donc les charpentiers, les forgerons, & les autres ouvriers de cette nature, qui vont entrer dans notre petite ville & l'aggrandir. *Adim.* Sans doute. *Socr.* Ce fera fort peu de chose d'y ajoûter des bergers & des pâtres de toute espèce, afin que le laboureur ait des bœufs pour le labourage, & des bêtes de somme: il en faut aussi à l'architecte pour le transport des matériaux: il faut au cordonnier & au tisserand des peaux & des laines. *Adim.* Une ville où se trouvent tant de gens ne sçauroit être petite.

Socrate. Ce n'est pas tout. Il est presque impossible à qui veut bâtir une ville, de lui trouver un lieu, d'où elle puisse tirer tout ce qui est nécessaire à sa subsistance.

Adim. Cela est impossible en effet. *Socr.* Elle aura donc encore besoin de personnes préposées pour aller chercher dans les villes voisines ce qui lui manque. *Adim.* Oiii.

Socr. Mais ces personnes reviendront sans avoir rien reçu, si elles ne portent en échange à ces villes ce dont elles ont besoin à leur tour. *Adim.* Selon toutes les apparences. *Socr.* Il ne suffira donc pas à chacun de travailler pour soi & ses concitoyens : il faudra encore qu'il travaille pour les étrangers. *Adim.* Cela est vrai.

Socr. Notre ville aura besoin par conséquent d'un plus grand nombre de laboureurs & d'autres ouvriers. *Adim.* Sans doute. *Socr.* Il nous faudra de plus des gens qui se chargent de l'importation & de l'exportation des marchandises. Ce sont ceux qu'on appelle commerçans. N'est-ce pas ? *Adim.* Oiii. *Socr.* Et si ce commerce se fait par mer, voilà encore un monde de personnes qu'il nous faut pour la navigation. *Adim.* Cela est certain. *Socr.* Mais dans la ville même, comment nos citoyens se feront-ils part les

uns aux autres de leur travail ? car c'est la première raison qui nous a porté à les faire vivre en société. *Adim.* Il est évident que ce sera par vente & par achat. *Socr.* Il nous faut donc encore un marché & une monnoie , symbole du contract. *Adim.* Sans doute.

Socr. Mais si le laboureur , ou quelque autre artisan , ayant porté au marché ce qu'il a à vendre , n'a pas pris justement le tems où les autres ont affaire de sa marchandise , son travail sera donc interrompu pendant ce tems-là , & il demeurera dans le marché en les attendant.

Adim. Point du tout. Il y a des gens qui se chargent d'eux-mêmes d'obvier à cet inconvénient ; & dans les villes bien policées , ce sont d'ordinaire les personnes foibles de corps , & peu propres à d'autres emplois. Leur état est de rester dans le marché , & d'acheter des uns ce qu'ils ont à vendre , pour les revendre ensuite aux autres. *Socr.* C'est-à-dire , qu'en conséquence notre ville ne peut se passer de marchands. N'est-ce pas le nom que vous donnez à ceux qui , demeurant sur la place , ne font d'autre métier que d'acheter & de vendre , réservant le nom de commerçans pour ceux qui passent d'une

ville à l'autre ? *Adim.* Oïii. *Socr.* Il y en a , ce me semble , encore d'autres qui ne rendent pas grand service à la société par leur esprit , mais dont le corps est robuste , & capable des plus grands travaux. Ils trafiquent donc des forces de leur corps , & appellent salaire l'argent qui leur revient de ce trafic ; d'où leur vient , je crois , le nom de mercénaires. N'est-ce pas ? *Adim.* Oïiii. *Socr.* Ils servent donc aussi à rendre une ville complotte. *Adim.* Sans doute.

Socr. Adimante , notre ville est-elle désormais assez grande , & peut-on la regarder comme parfaite ? *Adim.* Peut-être. *Socr.* Où pourrons-nous y trouver la justice & l'injustice ? Et où croyez-vous qu'elles aient pris naissance ? *Adim.* Je ne le vois point , Socrate , à moins que ce ne soit dans les rapports mutuels qui naissent du besoin des citoyens. *Socr.* Peut-être avez-vous rencontré juste : voyons , & ne nous rebutons pas. Commençons par jeter un coup d'œil sur la vie que meneront les habitans de cette ville. Leur premier soin sera de se procurer des viandes , du vin , des vêtemens , une chaussure & un logement : ils travailleront pendant l'été , la plupart nuds &

fans chauffure ; pendant l'hyver , bien vêtus & bien chauffés. Leur nourriture fera de farine , d'orge & de froment , dont ils feront de la bouillie , des pains & des gâteaux. On leur fervira ces mets dans des corbeilles de jonc , ou fur des feuilles bien nettes : ils mangeront , eux & leurs enfans , couchés fur des lits de verdure ; ils boiront du vin , couronnés de fleurs , chantant les louanges des dieux , & passeront leur vie agréablement enfemble : du refte , ils proportionneront à leurs biens le nombre de leurs enfans , pour éviter les incommodités de la pauvreté ou de la guerre.

Il me paroît , reprit Glaucon , que vous ne leur donnez rien à manger avec leur pain. Vous avez raifon , lui dis-je : j'avois oublié qu'ils auront outre cela du fel , des olives , du fromage , des oignons , & les autres légumes que produit la terre. Je ne veux pas même les priver de defert. Ils auront des figes , des pois , des féves , & des fruits fauvages qu'ils feront griller au feu , & qu'ils mangeront en bûvant modérément. Ils parviendront ainfi , pleins de joie & de fanté , jufqu'à l'extrême vieillesse , & laisseront leurs enfans héritiers de leur bonheur. *Glaucon.*

Si vous formiez une société de pour-
ceaux , les nourririez-vous d'une autre
maniere ? *Socr.* Que faut-il donc faire ,
mon cher Glaucon ? *Glauc.* Ce qu'on fait
d'ordinaire. Si vous voulez qu'ils soient
à leur aise , faites-les manger à table ,
couchés sur des lits , & servez-leur les
mets qui sont en usage aujourd'hui. *Socr.*
Fort bien ; je vous entends. Ce n'est pas
simplement l'origine d'une ville que nous
cherchons , mais d'une ville qui regorge
de délices : peut-être ne ferons-nous pas
mal de considérer aussi celle-ci : nous
pourrons bien y découvrir par où la jus-
tice & l'injustice s'introduisent dans la
société. Quoi qu'il en soit , la vraie ville ,
la ville saine , c'est celle que nous ve-
nons de décrire. Si vous voulez à présent
que nous jettions un coup d'œil sur la
ville malade & pleine d'humeurs , rien ne
nous en empêche.

Il y a apparence que plusieurs ne se-
ront pas contents du genre de vie simple
que nous leur avons prescrit. Ils y ajoû-
teront des lits , des tables , des meubles
de toute espèce , des ragoûts , des par-
fums , des odeurs , des filles de joie , des
friandises de toutes les sortes. Il ne faudra
plus mettre simplement au rang des choses

nécessaires celles dont nous parlions tout à l'heure , une demeure , des habits , une chaufferie : on va désormais mettre en œuvre la peinture , & tous les arts enfans du luxe. Il faut avoir de l'or , de l'yvoire , des matieres précieuses de toutes les sortes : n'est-ce pas ? *Glauc.* Sans doute. *Socr.* La ville saine dont j'ai parlé d'abord , va devenir trop petite. Il faudra l'aggrandir , & y faire entrer une multitude de gens que le luxe , & non le besoin , a introduits dans les états , comme les chasseurs de toute espèce , & ceux dont l'art consiste dans l'imitation , soit pour les figures , soit pour les couleurs , soit pour les sons ; de plus les poètes avec toute leur suite , les récitateurs , les acteurs , les danseurs , les entrepreneurs pour les théâtres , les ouvriers en tout genre , sur-tout ceux qui travaillent pour les femmes. Nous y introduirons encore des gouverneurs & des gouvernantes , des nourrices , des coëffeuses , des baigneurs , des traiteurs , des cuisiniers , & même des porchers. Nous n'avons que faire de tout cela dans notre première ville ; mais , dans celle-ci , comment s'en passer , non plus que de toutes les espèces d'animaux dont il prendra fantaisie

à chacun de manger ? *Glauc.* Comment s'en passer en effet ? *Socr.* Mais , en menant ce train de vie , les médecins dont nous avons à peine besoin auparavant , nous deviennent nécessaires. *Glauc.* J'en conviens. *Socr.* Et le pays qui suffisoit auparavant à l'entretien de ses habitans , ne fera-t-il pas désormais trop petit ? *Glauc.* Cela est vrai. *Socr.* Si nous voulons donc avoir assez de pâturages & de terres à labourer , il nous faudra empiéter sur nos voisins ; & nos voisins en feront autant par rapport à nous , si passant les bornes du nécessaire , ils se livrent , comme nous , au désir insatiable d'avoir. *Glauc.* La chose ne sçauroit être autrement , Socrate. *Socr.* Nous ferons donc la guerre après cela , Glaucon ? Car quel autre parti prendre ? *Glauc.* Nous ferons la guerre.

Socr. Ne parlons point encore des biens ni des maux que la guerre apporte avec elle. Disons seulement que nous avons découvert l'origine de ce fléau , si funeste aux états & aux particuliers. *Glauc.* Fort bien. *Socr.* Il faut à présent trouver place dans notre ville pour y loger une armée toute entière , & par conséquent l'aggrandir considérablement.

Cette armée sortira des murs de la ville , & la défendra , avec tout ce qu'elle possède , contre les invasions de l'ennemi.

Glauc. Quoi donc ! nos citoyens ne pourront-ils pas eux-mêmes attaquer & se défendre ?

Socr. Non , si les principes dont nous sommes convenus , lorsque nous dressions le plan d'un état , sont vrais. Or nous sommes convenus , s'il vous en souvient , qu'il étoit impossible qu'un seul homme fît plusieurs métiers à la fois.

Glauc. Vous dites vrai.

Socr. N'est-ce pas un métier , à votre avis , que la guerre ?

Glauc. Oïïi certes.

Socr. Croyez-vous que l'état ait plus besoin d'un bon cordonnier que d'un bon guerrier ?

Glauc. Non assurément.

Socr. Mais nous n'avons pas voulu que le cordonnier fût en même-tems laboureur , tisserand

ou architecte , mais seulement cordonnier , afin qu'il en fît mieux son métier.

Nous avons de même appliqué les autres chacun à ce qui lui est propre , sans

lui permettre de se mêler du métier d'autrui , ni d'avoir pendant toute sa vie

d'autre objet que la perfection du sien. Pensez-vous que le métier de la guerre ne soit pas de la plus grande importance ,

ou qu'il soit si aisé à apprendre qu'un

laboureur , un cordonnier , ou quelque autre artisan puisse en même-tems être guerrier ? Quoi ! on ne peut être excellent joueur de dés ou d'osselets , si on ne s'applique à ces jeux dès l'enfance , & si on n'y joue que par intervalles ; & ce fera assez de prendre un bouclier , ou quelqu'autre arme , pour devenir tout-à-coup un bon soldat ; tandis qu'en vain prendroit-on en main les instrumens de quelqu'autre art que ce soit , que jamais on ne deviendrait par là ni artisan , ni athlète , & que cela ne serviroit de rien , à moins qu'on n'eût une connoissance exacte des principes de chaque art , & qu'on ne s'y fût exercé long-tems ? *Glauc.* Si cela étoit , tout le mérite d'un artisan résideroit dans les instrumens de son art.

Socr. Ainsi , plus le métier de ces gardiens de l'état est important , plus ils doivent y apporter de soins , d'étude & de loisir. *Glauc.* Je le pense aussi. *Socr.* Ne faut-il pas encore des dispositions particulières pour s'acquitter de cet emploi ? *Glauc.* Sans doute. *Socr.* C'est donc à nous de choisir , si nous le pouvons , parmi les différens caractères , ceux qui sont les plus propres à la garde d'un état. *Glauc.* Ce choix nous regarde, *Socr.* Nous

nous sommes chargés d'une chose bien difficile : cependant ne perdons pas courage ; allons aussi loin que nos forces nous le permettront. *Glauc.* Il ne faut pas se rebuter. *Socr.* Ne trouvez-vous pas qu'il y a de la ressemblance entre les qualités d'un jeune guerrier, & celles d'un chien courageux ? *Glauc.* Que voulez-vous dire ? *Socr.* Je veux dire qu'ils doivent avoir l'un & l'autre le sentiment fin pour découvrir l'ennemi, de la vitesse pour le poursuivre, de la force pour le combattre, quand ils l'auront atteint. *Glauc.* Cela est vrai. *Socr.* Et du courage encore pour les combattre vaillamment. *Glauc.* Sans contredit. *Socr.* Mais un cheval, un chien, ou quelque autre animal que ce soit, peut-il être courageux, s'il n'est sujet à la colère ? N'avez-vous pas remarqué que la colère est quelque chose d'indomptable, & qu'elle rend l'âme intrépide, & incapable de céder au danger ? *Glauc.* Je l'ai remarqué. *Socr.* Telles sont donc les qualités tant du corps que de l'âme, que doit avoir un gardien de l'état. Mais, mon cher Glaucon, s'ils sont tels que nous venons de dire, ne seront-ils pas féroces entr'eux, & à l'égard des autres citoyens ? *Glauc.* Il est

bien difficile qu'ils ne le soient. *Socr.* Il faut cependant qu'ils soient doux envers leurs amis , & qu'ils gardent toute leur férocité pour les ennemis ; sans cela , il ne fera pas nécessaire qu'on vienne les attaquer. Ils ne tarderont pas à se détruire les uns les autres. *Glauc.* Cela est certain. *Socr.* Que faire donc ? Où trouverons-nous un caractère qui soit à la fois doux & sujet à la colere ? Il semble qu'une de ces deux qualités détruit l'autre ; cependant il ne sçauroit y avoir de bon gardien , si l'une des deux lui manque : les avoir toutes deux , c'est chose impossible ; d'où on peut conclure qu'un bon gardien ne se trouve nulle part. *Glauc.* Je le crois de même.

Après avoir douté quelque tems , & réfléchi sur ce que nous avons dit plus haut : mon cher ami , dis-je à Glaucon , si nous sommes dans l'embarras , nous le méritons bien , pour nous être écartés de l'exemple que nous nous étions proposés. *Glauc.* Comment dites - vous ? *Socr.* Nous n'avons pas fait réflexion qu'il se trouve en effet de ces caractères que nous avons jugé chimériques , & qui réunissent ces deux qualités opposées. *Glauc.* Où sont-ils ? *Socr.* On les peut remar-

quer en différens animaux , & sur-tout dans celui que nous avons pris pour exemple. Vous sçavez que le caractère des chiens de bonne race est d'être doux envers ceux qu'ils connoissent , & méchans à l'égard de ceux qu'ils ne connoissent pas. *Glauc.* Je le sçais. *Socr.* La chose est donc possible ; & quand nous voulons un gardien de ce caractère , nous ne demandons rien qui soit contre nature. *Glauc.* Non. *Socr.* Ne vous semble-t-il pas qu'il manque encore quelque chose à notre gardien , & qu'outre le courage , il faut qu'il soit naturellement philosophe ? *Glauc.* Comment cela ? je ne vous entends pas. *Socr.* Il est aisé de remarquer cet instinct dans le chien , & il est bien digne de notre admiration. *Glauc.* Quel instinct ? *Socr.* D'aboyer contre ceux qu'il ne connoît pas , quoiqu'il n'en ait reçu aucun mal , & de flatter ceux qu'il connoît , quoiqu'ils ne lui aient fait aucun bien : n'avez-vous pas admiré cet instinct dans le chien ? *Glauc.* Je n'y ai pas fait beaucoup d'attention jusqu'ici ; mais la chose est comme vous dites. *Socr.* Cependant il y a quelque chose en cela de singulier & de vraiment philosophique. *Glauc.* En quoi , s'il vous

plaît ? *Socr.* En ce qu'il ne distingue l'ami de l'ennemi , que parce qu'il connoît l'un , & ne connoît pas l'autre. Comment pourroit-il n'être pas avide d'apprendre , puisque la règle par où il distingue l'ami de l'étranger , est qu'il connoît l'un , & ne connoît pas l'autre ? *Glauc.* La chose n'est pas possible autrement. *Socr.* Le naturel avide d'apprendre n'est-il pas le même que le naturel philosophique ? *Glauc.* Oiii. *Socr.* Disons donc avec confiance de l'homme , que pour être doux envers ceux qu'il connoît , & qui sont ses amis , il faut qu'il soit d'un caractère philosophe & avide de connoissances , & qu'un excellent gardien de l'état doit avec le courage , la force & la vitesse , avoir encore la philosophie en partage. *Glauc.* J'y consens.

Socr. Tel sera donc le caractère de nos guerriers. Mais de quelle manière leur formerons-nous l'esprit & le corps ? Examinons auparavant si cette recherche peut nous conduire au but de cet entretien , qui est de connoître comment la justice & l'injustice prennent naissance dans la société ; afin de ne la point négliger , si elle peut y servir , ou de l'omettre si elle

est inutile. Je pense , reprit le frere de Glaucon , que cette recherche contribuera beaucoup à la découverte de ce que nous cherchons. *Socr.* Entrons donc dans cet examen , mon cher Adimante , quelque long qu'il puisse être. Formons nos guerriers à notre aise , & par maniere de conversation. *Adim.* Je le veux bien. *Socr.* Quelle éducation convient-il de leur donner ? Il est difficile , je crois , d'en trouver une meilleure , que celle qui depuis long-tems est en usage chez nous , & qui consiste à former le corps par la gymnastique , & l'ame par la musique (e). *Adim.* Cela est difficile en effet. *Socr.* Ne commencerons-nous pas leur éducation par la musique plutôt que par la gymnastique ? *Adim.* Sans doute. *Socr.* Les discours sont apparemment une partie de la musique ? *Adim.* Oüi. *Socr.* Il y en a de deux sortes , les uns vrais , les autres faux. Ils entreront également dans notre plan d'éducation , en commençant par les discours faux. *Adim.* Je ne comprends pas votre pensée. *Socr.* Quoi !

(e) Il faut entendre par ce terme l'assemblage de toutes les sciences qui servent à former l'esprit. Platon l'emploie très-souvent en ce sens dans le cours de cet ouvrage.

vous ne sçavez pas que la premiere chose qu'on fait à l'égard des enfans , c'est de leur conter des fables (f) ? or , quoiqu'il se trouve quelquefois du vrai dans ces fables , ce n'est pour l'ordinaire qu'un tissu de mensonges. On en amuse les enfans jusqu'au tems où on les envoie au gymnase. *Adim.* Cela est vrai. *Socr.* C'est pour cela que j'ai dit , qu'il falloit commencer leur éducation par la musique. *Adim.* Vous avez eu raison. *Socr.* Vous n'ignorez pas non-plus que tout dépend des commencemens , sur-tout à l'égard des enfans ; parce qu'à cet âge leur ame encore tendre reçoit aisément toutes les impressions qu'on veut lui donner. *Adim.* Rien de plus vrai. *Socr.* Souffrirons-nous que les premiers venus content indifféremment toutes sortes de fables aux enfans , & que leur ame en reçoive des impressions la plupart contraires aux idées que nous voulons qu'ils aient dans un âge plus avancé ? *Adim.* Il ne faut pas souffrir cela.

Socr. Commençons donc d'abord par

(f) Le mot *fable* , en grec *μῦθος* , n'est point ici restreint à signifier l'*apologue*. Il signifie en général tout ce qui est compris sous le nom d'histoire poétique , ou de mythologie.

veiller sur les faiseurs de fables. Choisissons celles qui seront convenables, & rejettons les autres. Nous engagerons ensuite les nourrices & les meres à en amuser les enfans, & à former par-là leurs ames avec plus de soin, qu'elles n'en mettent à former leurs corps. Quant aux fables qu'on leur conte aujourd'hui, il faut les rejeter pour la plûpart. *Adim.* Quelles fables? *Socr.* Nous jugerons des petites par les grandes, puisqu'elles doivent être faites toutes sur le même modele, & aller au même but. N'est-il pas vrai? *Adim.* Oiii; mais je ne vois pas quelles sont ces grandes fables dont vous parlez.

Socr. Ce sont celles qu'Hésiode, Homere & les autres poètes nous ont débitées; car les poètes, tant ceux d'aprèsent que ceux du tems passé, ne font d'autre métier que d'amuser le genre humain par des fables. *Adim.* Quelles fables encore? & qu'y blâmez-vous? *Socr.* J'y blâme ce qui mérite en effet & par-dessus tout d'être blâmé dans ces sortes de mensonges, sur-tout lorsqu'ils péchent contre la vraisemblance. *Adim.* Que veut dire cela? *Socr.* C'est-à-dire lorsqu'on nous représente les dieux & les héros

autrement qu'ils ne font : comme lorsqu'un peintre fait des portraits qui ne font pas ressemblans. *Adim.* Je conviens que cela est digne de blâme : mais en quoi ce reproche convient-il aux poètes ? *Socr.* N'est-ce pas d'abord un mensonge des plus énormes & de la plus grande conséquence, que celui d'Hésiode dans les actions qu'il rapporte d'Uranus , & la vengeance que Saturne en tira , dans les mauvais traitemens que celui-ci fit à Jupiter , & qu'il en reçut à son tour ? Quand tout cela seroit vrai , ce ne font pas des choses à dire devant des enfans dépourvus de raison ; il faut les ensevelir sous le silence , & s'il est nécessaire d'en parler , ce ne doit être qu'en secret , & devant un très-petit nombre d'enfans , après leur avoir fait immoler , non un porc , mais une victime (g) plus précieuse & plus rare , dont très-peu de personnes aient entendu parler. *Adim.* Sans doute ; car de pareils discours sont dangereux. *Socr.* On

Voyez la
Théogonie
d'Hésiode.

(g) Socrate fait allusion ici aux mystères d'Eleusis. Il falloit immoler un porc , avant que d'y être initié. Par cette victime extraordinaire , Socrate donne à entendre qu'on doit admettre les enfans à la connoissance des fables en question , avec moins de facilité qu'on ne les admettoit aux mystères.

ne doit jamais les entendre dans notre ville. Je ne veux pas non plus qu'on dise en présence d'un enfant , qu'en commettant les plus grands crimes , même en se vengeant cruellement sur son pere des injures qu'il en auroit reçues , il ne feroit rien d'extraordinaire , & dont les premiers & les plus grands des dieux ne lui eussent donné l'exemple. *Adim.* Il ne me paroît pas non plus que de pareilles choses soient bonnes à dire. *Socr.* Et si nous voulons que les défenseurs de notre république ayent en horreur les dissensions & les discordes , nous ne leur parlerons pas des combats des dieux , ni des pièges qu'ils se dressaient les uns aux autres ; car cela n'est pas vrai. Encore moins leur raconterons-nous avec tous les ornemens de la poésie les guerres des géans , & tant de sortes de querelles qu'ont eu les dieux & les héros avec leurs proches & leurs amis. Si notre dessein est de leur persuader que jamais la discorde n'a régné entre les citoyens d'une même république , & qu'elle ne peut y régner sans crime, contrainsons les poètes de ne rien composer , & les vieillards de l'un & de l'autre sexe de ne rien raconter aux enfans qui ne tende à cette

fin. Qu'on n'entende jamais dire parmi nous, que Junon a été mise aux fers par son fils, & Vulcain précipité du ciel par son pere, pour avoir voulu secourir sa mere, dans le tems qu'il la frappoit; ni raconter tous ces combats des dieux; inventés par Homere, soit qu'il y ait, ou non, des allégories cachées sous ces récits; car un enfant n'est pas en état de discerner ce qui est allégorique de ce qui ne l'est pas; & tout ce qui s'imprime dans l'esprit à cet âge, y laisse des traces que le tems ne peut effacer: c'est pour cela qu'il est de la dernière conséquence que les premiers discours qu'ils entendent soient propres à les porter à la vertu.

Adim. Ce que vous dites est très-sensé; mais si quelqu'un nous demandoit quelles sont ces fables qu'il est à propos de leur raconter, que répondrions-nous? *Socr.* Adimante, nous ne sommes pas poètes ici ni vous ni moi; nous fondons une république, & en cette qualité il nous appartient de connoître sur quel modèle les poètes doivent composer leurs fables, & d'y joindre une défense de jamais s'en écarter; mais ce n'est point à nous d'en composer. *Adim.* Vous avez raison: mais

encore , que doivent nous apprendre ces fables touchant la divinité. *Socr.* Il faut que les poètes nous représentent partout Dieu tel qu'il est, soit dans l'épopée , soit dans l'ode , soit dans la tragédie. *Adim.* Sans doute. *Socr.* Mais Dieu est essentiellement bon , & on ne doit jamais en parler d'autre sorte. *Adim.* Qui en doute ? *Socr.* Rien de ce qui est bon n'est porté à nuire. *Adim.* Non. *Socr.* Ce qui n'est pas porté à nuire ne sçauroit nuire en effet , ni faire du mal , ni être la cause d'aucun mal. *Adim.* Non. *Socr.* Ce qui est bon n'est-il pas bienfaisant ? *Adim.* Oïii. *Socr.* Il est donc cause de ce qui se fait de bien. *Adim.* Oïii. *Socr.* Ce qui est bon n'est donc pas cause de toutes choses. Il est cause du bien qui arrive ; mais il n'est pas cause du mal. *Adim.* Cela est certain. *Socr.* Ainsi , Dieu étant essentiellement bon , n'est pas cause de toutes choses , comme on le dit communément. Et parce que les biens & les maux sont tellement partagés entre les hommes , que le mal y domine , Dieu n'est cause que d'une petite partie de ce qui arrive aux hommes , & il ne l'est point de tout le reste. On doit n'attribuer les biens qu'à lui : quant aux maux , il en

faut chercher une autre cause (h) que Dieu. *Adim.* Rien de plus vrai que ce que vous dites.

Socr. Il ne faut donc pas ajouter foi à Homere , ni à aucun autre poëte assez insensé pour blasphémer contre les dieux ,
Iliad 24. v. 527. & pour dire que dans le palais de Jupiter il y a deux tonneaux pleins , l'un de destinées heureuses , l'autre de destinées malheureuses. Que quand il les verse ensemble sur un mortel , sa vie est mêlée de bons & de mauvais événemens ; mais que lorsqu'il ne verse sur quelqu'un que le second , le malheur le poursuit par-tout. Il ne faut pas croire non plus que Jupiter soit le

(h) On seroit tenté de croire que Platon reconnoît ici les deux principes des Manichéens. Ces hérétiques s'appuyoient autrefois de son autorité pour établir leur système ; mais Platon ne pense pas comme eux. Il fait assez connoître qu'il ne regarde pas le mal physique comme un mal véritable , & qui rende malheureux ceux qui l'éprouvent : il le regarde au contraire comme un bien que Dieu envoie aux méchans pour les rendre meilleurs en les châtiât. C'est donc dans le mal moral qu'il fait consister le malheur de l'homme ; mais autant qu'il est éloigné de dire que Dieu soit l'auteur du crime , puisqu'il condamne Homere & Eschyle pour l'avoir dit , autant est-il éloigné de penser que le mal moral vienne d'un mauvais principe , lui qui pose pour fondement de sa morale que l'homme est libre , qui lui impute ses mauvaises actions , & qui s'est exprimé sur l'unité de Dieu d'une manière plus claire & plus précise qu'aucun autre philosophe.

distributeur des biens & des maux. Si quelqu'un dit aussi que ce fut à l'instigation de Jupiter & de Minerve, que Pandare viola les sermens & rompit la trêve, nous nous garderons bien de l'approuver. Il en sera de même de la querelle des dieux apaisée par Thémis & par Jupiter, & de ces vers d'Eschyle que nous ne souffrirons pas qu'on dise devant notre jeunesse, que Dieu, lorsqu'il veut détruire une famille de fond en comble, fait naître l'occasion de la punir. Mais si quelqu'un fait une tragédie sur les malheurs de Niobé, des descendans de Pelops, ou sur ceux de Troie, nous le contraindrons de dire que ces malheurs ne sont pas l'ouvrage de Dieu, ou que, s'il en est l'auteur, il n'a rien fait en cela que de juste & de bon, & que ce châtiment a tourné à l'avantage de ceux qui l'ont reçu. Ce qu'il ne faut pas laisser dire à aucun poète, c'est que ceux que Dieu punit sont malheureux : qu'ils disent à la bonne heure que les méchans sont à plaindre, en ce qu'ils ont besoin de châtiment, & que les peines que Dieu leur envoie sont un bien pour eux. Mais lorsqu'on soutiendra devant nous que Dieu, qui est bon, a causé du mal à

Iliad. 4.

quelqu'un, nous nous y opposerons de toutes nos forces, si nous voulons que notre république soit bien réglée; & nous ne permettrons, ni aux vieux ni aux jeunes, de dire ou d'entendre de pareils discours, soit en vers, soit en prose, parce qu'ils sont injurieux à Dieu, nuisibles à l'état, & qu'ils se détruisent d'eux-mêmes. *Adim.* Cette loi me plaît beaucoup, & je souscris volontiers à son établissement. *Socr.* Ainsi notre première loi touchant les dieux (i) fera d'obliger nos citoyens à dire, soit de vive voix, soit dans leurs écrits, que Dieu n'est pas l'auteur de toutes choses, mais seulement des bonnes. *Adim.* Cela suffit.

Socr. Que dites-vous de cette autre loi? Doit-on regarder Dieu comme un enchanteur qui se plaît à prendre mille formes différentes, & qui tantôt paroît sous une figure étrangère, tantôt nous fait illusion, en affectant nos sens, comme s'il étoit réellement présent? N'est-ce pas plutôt un être simple, & de tous les êtres le moins capable de changer de

(i) On a pu remarquer que Platon dit tantôt *Dieu*, tantôt *les Dieux*. On voit ce qu'il pense; mais il n'ose s'exprimer clairement. L'exemple de Socrate étoit récent, il craignoit de boire la ciguë.

figure ? *Adim.* Je ne sçais que vous répondre pour le présent. *Socr.* Vous répondrez du moins à ceci. Lorsque quelqu'un quitte sa forme naturelle , n'est-ce pas une nécessité que ce changement vienne de lui-même ou d'un autre ?

Adim. Oïii. *Socr.* Mais les choses les mieux constituées sont aussi les moins sujettes au changement de la part des causes étrangères. Par exemple , les corps les plus sains & les plus robustes sont les moins affectés par la nourriture & le travail. Il en est ainsi des plantes par rapport aux vents , à la brûlure , & aux autres outrages des saisons. *Adim.* Cela est certain. *Socr.* L'ame n'est-elle pas aussi d'autant moins troublée & altérée par les accidens extérieurs , qu'elle est plus courageuse & plus sage. *Adim.* Oïii. *Socr.* Par la même raison , les ouvrages de main d'homme , les édifices , les vêtemens résistent au tems , & à tout ce qui peut les détruire , à proportion qu'ils sont bien faits & bien travaillés. *Adim.* Sans doute. *Socr.* En général , tout ce qui est parfait , soit qu'il tienne sa perfection de la nature ou de l'art , ou de l'un & de l'autre , est très-peu sujet au changement de la part d'une cause étrangere. *Adim.*

Cela doit être. *Socr.* Mais Dieu, & tout ce qui appartient à sa nature, est parfait. *Adim.* Oïii. *Socr.* Ainsi, à le considérer de ce côté, il n'est nullement susceptible de changement. *Adim.* Non. *Socr.* Se changeroit-il donc lui-même ? *Adim.* Il est évident que s'il se faisoit quelque changement en Dieu, il ne pourroit venir d'ailleurs. *Socr.* Ce changement se feroit-il en mieux ou en pire ? *Adim.* Ce seroit une nécessité qu'il se fit en pire ; car nous n'avons garde de dire de Dieu, qu'il lui manque aucun degré de beauté ou de vertu. *Socr.* Vous dites bien. Cela posé, croyez-vous, Adimante, que, qui que ce soit, homme ou dieu, prenne de lui-même une forme moins belle que la sienne ? *Adim.* Cela est impossible. *Socr.* Il est donc impossible que Dieu veuille se changer. Mais chacun des dieux, très-beau & très-bon de sa nature, conserve toujours la forme qui lui est propre. *Adim.* Il me semble que la chose ne sçauroit être autrement.

Socr. Qu'aucun poète ne s'avise donc
Odysf. 17. de nous dire, que *les dieux vont de ville*
7. 485. *en ville, déguifés sous des formes étrangères;*
 ni de nous débiter des mensonges au
 sujet des métamorphoses de Protée &

de Thétis. Que dans la tragédie , ou dans tout autre poëme , on ne nous représente pas Junon sous la figure d'une prêtresse recevant des présens pour les enfans du fleuve Inachus , & qu'on ne nous dise aucune fausseté de cette nature. Que les meres , remplies de ces fictions poétiques , n'épouvantent pas leurs enfans , en leur faisant accroire mal-à-propos , que les dieux vont de tous côtés pendant la nuit , déguisés en voyageurs & en passagers ; car c'est blasphémer contre les dieux , & rendre les enfans lâches & timides. *Adim.* Qu'elles se gardent bien de rien faire de semblable.

Socr. Mais peut-être que les dieux , ne pouvant changer de figure , peuvent du moins en imposer à nos sens par des prestiges & des enchantemens ? *Adim.* Cela pourroit être. *Socr.* Dieu peut-il se résoudre à mentir de parole ou d'action , en nous présentant un phantôme au lieu de lui-même ? *Adim.* Je n'en sçais rien. *Socr.* Quoi ! vous ne sçavez pas que le vrai mensonge , si je puis parler ainsi , est également détesté des hommes & des dieux ? *Adim.* Qu'entendez-vous par-là ? *Socr.* J'entends que personne ne veut loger le mensonge dans la partie la plus

noble de lui-même , par rapport aux choses de la plus grande importance ; qu'au contraire, il n'est rien que l'on craigne davantage. *Adim.* Je ne vous comprends pas encore. *Socr.* Vous croyez que je dis quelque chose de bien relevé. Je dis que personne ne veut tromper , ni être trompé dans son ame touchant la nature des choses , & qu'il n'est rien que nous craignons & que nous détestions davantage , que de loger le mensonge en nous-mêmes à cet égard. *Adim.* Je vous crois. *Socr.* Le mensonge est donc , à proprement parler , l'ignorance dans l'ame de celui qui est trompé ; car le mensonge dans les paroles n'est qu'une expression du sentiment que l'ame éprouve : ce n'est point un mensonge pur , mais un phantôme né à la suite de l'erreur. N'est-il pas vrai ? *Adim.* Oiii. *Socr.* Le véritable mensonge est donc également détesté des hommes & des dieux. *Adim.* Je le pense.

Socrate. Mais quoi ! n'est-il pas des circonstances où le mensonge dans les paroles perd ce qu'il a d'odieux , parce qu'il devient utile ? N'a-t-il pas son utilité , lorsqu'on s'en sert , par exemple , pour tromper un ennemi , ou même un

ami , que la fureur ou la démence porte à quelque action mauvaife en foi : le menfonge devenant alors un remède qu'on emploie pour le détourner de fon deffein ? Et encore dans la mythologie , l'ignorance où nous fommes au fujet de l'hiftoire ancienne , ne nous autorifet-elle pas à recourir au menfonge , que nous rendons utile en lui donnant les couleurs les plus approchantes de la vérité ? *Adim.* Cela eft vrai. *Socr.* Mais pour laquelle de ces raifons le menfonge feroit-il utile à Dieu ? L'ignorance de ce qui s'eft paffé en des tems reculés , le réduiroit-elle à déguifer le menfonge fous les couleurs de la vraifemblance ? *Adim.* Il feroit ridicule de le dire. *Socr.* Dieu n'eft donc pas un poëte menteur. *Adim.* Non. *Socr.* Mentiroit-il par la crainte de fes ennemis ? *Adim.* Qu'en a-t-il à craindre ? *Socr.* Ou à caufe de fes amis furieux ou infenfés ? *Adim.* Mais les furieux & les infenfés ne font pas aimés des dieux. *Socr.* Aucune raifon n'oblige donc Dieu à mentir. *Adim.* Non. *Socr.* Dieu eft donc ennemi du menfonge. Effentiellement droit & vrai dans fes paroles & dans fes actions , il ne change point fa forme naturelle ; il ne peut trom-

per les autres , ni par des phantômes ni par des discours , ni en leur envoyant des signes , soit pendant le jour , soit pendant la nuit. *Adim.* Il me paroît que vous avez raison. *Socr.* Vous approuvez donc notre seconde loi , qui défend qu'on parle ou qu'on écrive touchant les dieux , de maniere à nous les faire regarder comme des enchanteurs qui prennent différentes formes , & qui cherchent à nous séduire par leurs discours ou par leurs actions ?

Adim. Je l'approuve. *Socr.* Ainsi , quoiqu'il y ait bien des choses à louer dans

*Iliad. 2.
inizio.*

Homère , nous n'approuverons pas l'endroit où il dit que Jupiter envoya un songe à Agamemnon ; ni l'endroit d'Eschyle , où il fait ainsi parler Thétis : *Apollon assistant à mes nœces, avoit chanté pendant le festin que je serois une mere fortunée & chérie des dieux , que mes enfans exempts de maladies parviendroient à une heureuse vieillesse. Ces prédictions me combloient de joie : je ne croyois pas que le mensonge pût sortir de cette bouche divine , d'où sortent tant d'oracles. Cependant ce Dieu qui a chanté mon bonheur , ce Dieu qui témoin de mon hymenée , m'a annoncé un sort si digne d'envie , ce même Dieu est le meurtrier de mon fils.* Quand quelqu'un

parlera ainsi des dieux , nous lui ferons sentir notre indignation ; nous le chasserons de notre république ; nous ne souffrirons point de semblables discours dans la bouche des maîtres chargés de l'éducation d'une jeunesse que nous voulons pénétrer de respect pour les dieux , & rendre même semblable aux dieux , autant que la foiblesse humaine le peut permettre. *Adim.* Je trouve ces réglemens fort sages , & je consens qu'on en fasse autant de loix.



L I V R E T R O I S I E M E.

SO C R A T E. Tels sont , touchant la nature des dieux , les discours qu'il convient , ou qu'il ne convient pas de tenir devant des enfans , dont le principal objet doit être d'honorer les dieux & leurs parens , & de regarder la concorde entre les citoyens comme un des plus grands biens de la société. *Adim.* Ce que nous avons réglé sur ce point me paroît très-raisonnable. *Socr.* A présent , si nous voulons qu'ils soient courageux, ne faut-il

pas que ce qu'on leur dira tende à leur faire mépriser la mort ? Pensez-vous qu'on puisse craindre la mort & avoir du courage ? *Adim.* Je ne le pense pas. *Socr.* Mais comment un homme persuadé de l'existence des enfers (a), & de l'horreur qui régné dans ces lieux, pourroit-il ne pas craindre la mort ? Comment pourroit-il la préférer dans les combats à une défaite & à l'esclavage ? *Adim.* Cela est impossible. *Socr.* Notre devoir est donc encore de prendre garde aux discours qu'on tiendra à ce sujet, & de recommander aux poètes de changer en éloges, tout le mal qu'ils disent d'ordinaire des enfers ; d'autant plus que ce qu'ils en racontent n'est ni vrai, ni propre à inspirer de la confiance à des guerriers. *Adim.* Sans doute. *Socr.* Rayons donc des ouvrages d'Homère tous les vers qui suivent, à commencer par ceux-ci : *Je préférerois à l'empire des morts la condition d'esclave chez un homme pauvre & vivant du travail de ses mains : Et, Pluton craignit que ce se-*

Odyss. 11.
v. 488.

Iliad. 20.
v. 64.

(a) Il ne s'agit ici que des enfers tels que les poètes les ont imaginés ; car Socrate croyoit une autre vie & le dogme des récompenses & des peines après la mort. Voyez le *Phédon*, le *Gorgias*, & le dixième livre de la *République*.

jour de ténèbres & d'horreur , redouté des
 dieux même , ne se découvrit aux regards
 des mortels & des immortels : Et , hélas ! *Iliad. 23.*
 il ne reste donc plus de nous après la mort , *v. 103.*
 qu'une ombre , une vaine image , privée de
 sentiment & de raison ? Et encore , le *Odysf. 10.*
 seul Tirésias pense ; les autres ne sont que *v. 495.*
 des ombres errantes à l'aventure. Et ceux- *Iliad. 22.*
 ci : son ame s'envolant de son corps , s'enfuit *v. 362.*
 dans les enfers , déplorant sa destinée , re-
 grettant sa force & sa jeunesse..... son ame , *Iliad. 23.*
 telle qu'une vapeur légère , s'enfuit sous terre *v. 100.*
 en gémissant..... ces ames alloient de com-
 pagnie , poussant des gémissemens entrecou-
 pés , telles que ces oiseaux lugubres , qui *Odysf. 24.*
 venant à se détacher du creux d'un rocher *v. 6.*
 où ils se tiennent tous ensemble , s'envolent
 en remplissant l'air de leurs cris funestes.

Nous conjurerons Homère & les autres
 poètes de ne pas trouver mauvais que
 nous effacions de leurs écrits ces en-
 droits , & les autres de cette nature. Ce
 n'est pas qu'ils ne soient très-poétiques ,
 & qu'ils ne flatent agréablement l'oreille
 du peuple : mais , plus ils sont beaux , plus
 il est dangereux qu'ils soient entendus , à
 quelque âge que ce soit , de ceux qui
 doivent être libres de toute crainte , &

préférer la mort à la servitude. *Adim.* Vous avez raison.

Socrate. Effaçons encore ces noms odieux & formidables de *Cocyste*, de *Styx*, de *Mânes*, d'*Enfers*, & autres semblables qui font frissonner ceux qui les entendent prononcer. Peut-être ont-ils leur utilité (b) pour une autre fin : mais nous craignons que la frayeur qu'ils inspirent, ne refroidisse & n'amollisse le courage de nos guerriers. *Adim.* Cette crainte est bien fondée. *Socr.* Il faut donc les retrancher. *Adim.* Oïii. *Socr.* Et nous servir, soit en parlant, soit en écrivant, d'expressions toutes contraires. *Adim.* Sans contredit. *Socr.* Retranchons aussi ces lamentations & ces regrets qu'on met quelquefois dans la bouche des grands

(b) Tout cet appareil terrible des enfers avoit été inventé par les anciens poètes, qui furent en même-tems législateurs, pour contenir dans le devoir le peuple, sur lequel tout autre motif n'auroit pas agi avec assez de force. Voyez les *Dissertations sur l'union de la religion, de la morale & de la politique*, tirées d'un ouvrage de M. Warburton, tom. 1. dissert. 3, 4 & 5, où le plan de la politique des anciens à cet égard est parfaitement bien développé. Au reste, ce que l'imagination des poètes a ajouté du sien, n'intéresse en rien le fond de la chose. La politique s'est servie habilement de la croyance commune ; mais elle n'en est pas la première cause. Cette croyance, répandue chez toutes les nations, vient nécessairement de plus haut.

hommes. *Adim.* C'est une suite nécessaire de ce que nous venons de dire. *Socr.* Voyons auparavant si la raison autorise ou non ce retranchement. N'est-il pas vrai que le sage ne regardera pas la mort comme un mal à l'égard d'un autre sage son ami ? *Adim.* Cela est vrai. *Socr.* Il ne pleurera donc pas sur lui, comme s'il lui étoit arrivé quelque chose de fâcheux ? *Adim.* Non. *Socr.* Nous disons aussi que s'il est un homme qui puisse se suffire à lui-même & se passer des autres hommes pour être heureux, c'est sur-tout le sage. (c) *Adim.* Rien n'est plus certain. *Socr.* Ce ne fera donc pas un malheur pour lui de perdre un fils, un frère, des richesses ou quelque autre bien de cette nature. *Adim.* Non. *Socr.* Ainsi, lorsqu'un pareil accident lui arrivera ; il ne s'en affligera pas, & le supportera avec toute la patience possible. *Adim.* Sans doute. *Socr.* Nous avons donc raison d'ôter aux hommes illustres les pleurs & les gémissemens, de

(c) Ce principe fondamental de la philosophie Stoïcienne est vrai jusqu'à un certain point ; mais à le prendre à la rigueur, comme faisoient les Stoïciens, il est faux, ennemi de la société, propre à inspirer l'orgueil, contraire à la raison, à l'expérience, & aux maximes de la vraie religion, sur laquelle toute morale philosophique doit porter.

les renvoyer aux femmes, & encore aux plus foibles d'entr'elles, aussi-bien qu'aux hommes d'un caractère efféminé. Nous voulons que ceux que nous destinons à la garde de notre ville, rougissent de pareilles foibleffes. *Adim.* Nous faisons bien.

Socrate. Conjurons donc encore une fois Homère & les autres poètes, de ne pas nous représenter Achille le fils d'une déesse, tantôt couché sur le côté, ou la face contre terre, ou le visage tourné vers le ciel; tantôt errant sur le rivage de la mer, en proie à la douleur: ni prenant la poussière à deux mains & s'en couvrant la tête; ni pleurant & sanglottant, comme on le voit dans Homère. Ni Priam ce Roi respectable presque à l'égal des dieux, se roulant sur la terre, s'abaissant aux plus humbles prières, & conjurant chacun par son nom de prendre part à son malheur. Encore plus les conjurerons-nous de ne pas représenter les dieux en pleurs, s'écriant: *Hélas, que mon sort est à plaindre! que je suis une mere malheureuse!* Et si c'est une chose mésestante à l'égard des autres dieux, à plus forte raison est-ce une témérité impardonnable à Homère d'avoir fait dire au plus grand des

Iliad. 24.
v. 10.

Iliad. 22.
v. 414.

Iliad. 18. v.
54. *Thétis.*

dieux : *Hélas ! je vois à regret Hector, ce mortel qui m'est si cher, fuyant autour des murailles de Troye ; mon cœur est allarmé du danger qui le menace : & dans un autre endroit ; malheureux que je suis ! les destins ont donc arrêté que Sarpédon, le mortel que je chéris le plus, périroit de la main de Patrocle.* Vous voyez en effet, mon cher Adimante, que si nos jeunes gens écoutent sérieusement ces fortes de récits, & s'ils ne se moquent de toutes ces foiblesses, comme étant indignes des dieux, il leur sera difficile de les croire indignes d'eux-mêmes, puisqu'après tout ils ne sont que des hommes ; & de se faire des reproches de lâcheté, lorsqu'ils se surprendront faisant ou disant de pareilles choses : mais qu'aux moindres disgraces, ils perdront cœur & s'abandonneront sans honte aux gémissemens & aux larmes. *Adim.* Rien n'est plus vrai que ce que vous dites. *Socr.* Or, nous venons de voir que cela feroit tout-à-fait indécemment, & nous en croirons nos raisons, jusqu'à ce qu'on ne nous en oppose de meilleures. *Adim.* Sans doute.

Socrate. Mais est-il plus convenable qu'ils soient portés à rire ? Un rire excessif n'est-il pas la marque d'une grande

*Iliad. 22.
v. 168.*

*Iliad. 16.
v. 433.*

altération dans l'ame? *Adim.* Je le crois ainsi. *Socr.* Nous ne devons donc pas souffrir qu'on nous représente des hommes graves, encore moins des dieux dominés par un rire qu'ils ne peuvent modérer. *Adim.* Non assurément. *Socr.* Et nous reprendrons Homère d'avoir dit, qu'un rire inextinguible (d) éclata parmi les dieux, lorsqu'ils virent Vulcain se traîner en boitant dans la salle du festin. *Adim.* Nous aurons raison de le reprendre, selon ce que vous dites. *Socr.* Ce n'est pas seulement selon ce que je dis, mais selon l'exakte vérité qui doit passer avant tout. Car si nous ne nous sommes pas trompés, lorsque nous avons dit que le mensonge n'est jamais utile aux dieux, mais qu'il l'est quelquefois aux hommes, quand on s'en sert comme d'un remède; il est évident que c'est aux médecins qu'il en faut confier l'usage, & non-pas à tout le monde indifféremment. *Adim.* Cela est évident. *Socr.* C'est donc aux magistrats, exclusivement à tout autre, qu'il appartient de mentir, en trompant l'ennemi

(d) Je me suis servi de cette expression après la Fontaine, qui l'emploie dans une de ses fables, en traduisant le vers même dont il s'agit ici : *un rire inextinguible en l'Olympe éclata.*

ou le citoyen pour le bien de la république. Le mensonge ne doit jamais être permis à d'autres : & nous dirons qu'un particulier qui trompe les magistrats est plus coupable qu'un malade qui trompe son médecin, qu'un élève qui cache à celui qui le forme les dispositions de son corps, qu'un matelot qui dissimule au pilote l'état du vaisseau & de l'équipage. *Adim.* Cela est très-vrai. *Socr.* Par conséquent, si le magistrat surprend en mensonge quelque citoyen que ce soit de condition privée, soit devin, soit médecin, soit charpentier, il le punira sévèrement, comme introduisant dans l'état, ainsi que dans un vaisseau, un mal capable de le renverser & de le perdre. *Adim.* Ce mal perdrait l'état sans doute, si les actions répondoient aux paroles.

Socrate. Ne faut-il pas aussi élever nos jeunes guerriers dans la tempérance ? *Adim.* Assurément. *Socr.* Les principaux effets de la tempérance ne sont-ils pas de nous rendre soumis à ceux qui gouvernent, & maîtres de nous-mêmes en tout ce qui concerne le boire, le manger & les plaisirs des sens ? *Adim.* Oiii, ce me semble. *Socr.* Ainsi, nous approuverons l'endroit d'Homère, où Diomède dit à

Iliad. 4. Sthénélius: *Ami, écoute en silence, & suis mes conseils; & cet autre: Les Grecs march*
v. 412. *choient pleins d'ardeur & de courage, écou-*

Ibid. v. 431. *tant avec respect les ordres de leurs chefs (e),*
 & tous les endroits de cette nature.

Adim. Nous les approuverons. *Socr.* Diron-nous la même chose de ces paroles: *Iliad.* 1. *Yvrogne (f) aux yeux de chien, au cœur de*
v. 225. *cerf, & ce qui fuit; aussi-bien que de toutes les injures que les poètes & les autres écrivains font dire à des sujets en face de leurs maîtres? Adim.* Non, sans doute. *Socr.* De pareils discours ne sont guères propres à inspirer de la modération à nos jeunes gens. Au reste, si ces endroits font d'ailleurs quelque plaisir, il n'en faut pas être surpris. Qu'en pensez-vous? *Adim.* Je pense comme vous. *Socr.* Hé quoi! lorsqu'Homère fait dire au sage Ulysse que rien ne lui paroît plus dé-

(e) De Serres traduit: *hæc norant trepidâ formidine Graii.*

(f) Ce sont les injures qu'Achille dit à Agamemnon au commencement de l'Iliade. On pourroit les rendre en François plus noblement que je n'ai fait; mais en les adoucissant, & en ôtant ce qu'elles ont de grossier, je diminuerois l'horreur que Platon en veut inspirer. Je sçais que de telles paroles ne sont pas en usage chez nous, surtout dans les querelles que les grands ont entr'eux. Mais telles étoient les mœurs anciennes; au lieu de s'égorger poliment & de sang froid dans un duel, on déchargeoit sa colère par des flots d'injures.

lectable , que de voir des tables couvertes *Odyss. 9.*
 de mets délicieux , & un échançon verser à *initio.*
 la ronde le vin dans les coupes ; & ailleurs , *Odyss. 12.*
 que le genre de mort le plus triste est de périr *v. 432.*
 par la faim : ou lorsqu'il nous représente
 Jupiter que l'amour tient éveillé , tandis
 que les autres dieux & les hommes goû-
 tent les douceurs du sommeil , oubliant *Iliad. 14.*
 par l'excès de la passion tous les desseins
 qu'il avoit formés , & tellement trans-
 porté à la vûe de Junon , qu'il ne veut
 pas se retirer dans un lieu secret pour
 contenter ses désirs ; mais qu'il couche
 avec elle sur le mont Ida même , en lui
 protestant qu'il ne s'est jamais senti tant
 d'amour pour elle , non pas même lorf-
 qu'ils se virent pour la première fois à
 l'insçû de leurs parens : ou lorsqu'il ra-
 conte l'aventure de Mars & de Vénus ,
 surpris dans les filets de Vulcain ; croyez-
 vous que tout cela soit bien propre à *Odyss. 8.*
 porter nos jeunes gens à la tempérance ?
Adim. Il s'en faut de beaucoup. *Socr.* Mais
 lorsqu'il nous peint ses héros dans l'ad-
 versité , parlant & agissant avec beau-
 coup de grandeur d'ame , c'est alors qu'il
 faut l'admirer & l'écouter. Comme quand
 il dit , qu'*Ulysse se frappa la poitrine , &* *Odyss. 20.*
ranima son courage en ces mots : Mon ame, *v. 17.*

tiens encore ferme contre ce malheur ; tu en as déjà effuyé de plus grands. Adim. Oiii certes.

Socrate. Il ne faut pas souffrir non plus que nos jeunes gens soient avides d'argent, ni qu'ils se laissent corrompre par des présens. Adim. Non, sans doute. Socr. Qu'on ne chante donc pas devant eux que
Iliad. 9. les présens gagnent les Rois & les dieux.
γ. 600. Qu'on n'approuve pas comme sage & modéré le conseil que Phénix gouverneur d'Achille lui donne, de secourir les Grecs, si on lui fait des présens, & de garder son ressentiment, si on ne lui en fait point. Nous refuserons aussi de croire & d'avouer qu'Achille ait été avare au point de recevoir des présens d'Agamemnon, & de ne rendre le corps d'Hector à son pere, qu'après qu'il en eût payé la rançon. Adim. Ces traits ne sont ni beaux ni dignes de louange. Socr. Ce n'est qu'avec peine que je me détermine à dire, qu'Homère a eu tort de mettre de pareilles actions sur le compte d'Achille, ou d'ajouter foi en cela à ce que d'autres avant lui en avoient publié. J'en dis autant des menaces que ce héros
Iliad. 22. fait à Apollon : Tu m'as trompé, dieu
γ. 15. cruel ; je t'en punirois, si j'en avois le pou-

voir ; & de sa résistance au dieu Scamandre , contre lequel il étoit prêt à se battre , & de ce qu'il dit au sujet de sa chevelure , qui étoit consacrée au fleuve Sperchius , qu'il l'offrira sur le tombeau de son cher *Patrocle*. Il n'est pas croyable qu'il ait *Il. ad. 23. v. 151.* jamais dit ou fait rien de semblable , ni qu'il ait traîné le cadavre d'Hector autour du bucher de *Patrocle* , ni qu'il ait immolé *Il. ad. 22. v. 409.* sur ce même bucher des captifs Troyens qu'il réservait pour ce cruel supplice. Nous soutiendrons que tout cela n'est pas vrai , & nous ne souffrirons pas qu'on fasse croire à nos guerriers qu'Achille le fils de Thétis & du sage Pelée , l'arrière-petit-fils de Jupiter , l'élève du Centaure Chiron , ait eu l'âme assez mal réglée pour se laisser dominer par deux passions aussi contraires que le sont une basse avarice & un orgueil qui insultoit aux hommes & aux dieux. *Adim.* Vous avez raison.

Socrate. Gardons-nous bien aussi de croire , & de laisser dire , que Thésée fils de Neptune , & Pirithois fils de Jupiter , aient formé le dessein du rapt qu'on leur attribue , ni qu'aucun autre enfant des dieux , aucun héros se soit rendu coupable des cruautés & des impiétés dont les

poètes les accusent faussement. Contrai-
gnons les poètes de reconnoître que les
héros n'ont jamais commis de pareilles
actions, ou s'ils les ont commises, qu'ils
ne sont pas issus du sang des dieux. Mais
ne leur permettons jamais de dire qu'ils
sont tout ensemble enfans des dieux, &
coupables de semblables crimes; ni d'en-
treprendre de persuader à nos jeunes
gens que les dieux ont produit quelque
chose de mauvais, & que les héros ne
valent pas mieux que de simples hom-
mes. Car, comme nous disions plus haut,
ces sortes de discours ne sont ni vrais ni
religieux; & nous avons montré qu'il
répugne que les dieux soient auteurs
d'aucun mal. *Adim.* Cela est certain. *Socr.*
Ajoûtons que de tels discours sont très-
dangereux pour ceux qui les entendent.
En effet, quel homme ne justifiera pas à
ses yeux sa méchanceté, lorsqu'il sera per-
suadé qu'il ne fait que ce que faisoient les
enfans des dieux & du grand Jupiter,
*dont l'autel s'élève dans les airs sur le som-
met du mont Ida, & dont le sang coule
encore dans leurs veines?* Par toutes ces
raisons bannissons de notre ville ces sortes
de fictions, de peur qu'elles n'engendrent
dans notre jeunesse une malheureuse fa-

cilité à commettre les plus grands crimes.

Adim. Bannissons-les.

Socrate. Puisque nous avons commencé de déterminer quels discours on doit tenir ou ne pas tenir devant nos jeunes gens, en est-il encore quelque espèce dont nous ayions à parler? Nous avons déjà traité de ce qu'il falloit dire au sujet des dieux, des génies, des héros, & des enfers. *Adim.* Oïi. *Socr.* Ce seroit à présent le lieu de régler la matiere des discours qui regardent les hommes. *Adim.* Sans doute. *Socr.* Mais, mon cher ami, cela nous est impossible pour le moment.

Adim. Pourquoi? *Socr.* Parce que nous dirions, je pense, que les poètes & les conteurs de fables se trompent au sujet des hommes dans des choses de la plus grande importance, lorsqu'ils disent que les méchans sont heureux, pour la plupart, & les gens de bien, malheureux: que l'injustice est utile, tant qu'elle demeure cachée; qu'au contraire la justice est avantageuse aux autres, & nuisible à celui qui la pratique. Nous leur interdirions de pareils discours, & nous leur prescririons à l'avenir de dire le contraire, soit en vers, soit en prose: n'est-il pas vrai? *Adim.* J'en suis persuadé. *Socr.*

Mais si vous avouez que j'ai raison en cela, j'en conclurai que vous convenez de ce qui est en question depuis le commencement de cet entretien. *Adim.* Votre réflexion est juste. *Socr.* Ainsi, remettons à prouver que ce sont-là les discours qu'il faut tenir touchant les hommes, lorsque nous aurons découvert ce que c'est que la justice, & s'il est avantageux en soi d'être juste, soit qu'on passe ou non pour tel. *Adim.* Nous ferons bien.

Socr. C'en est assez touchant le discours; passons à ce qui regarde la *diction*, & nous aurons traité à fond de ce qui doit être la matière du discours, & de la forme qu'il convient de lui donner. *Adim.* Je ne vous entends pas. *Socr.* C'est contre mon intention. Voyons si vous m'entendrez mieux d'une autre façon. Tout ce que disent les poètes & les mythologistes est-il autre chose qu'un récit des choses passées, présentes ou à venir? *Adim.* Non. *Socr.* Pour cela n'employent-ils pas, ou le récit simple, ou le récit imitatif, ou le récit composé? *Adim.* Je vous prie de m'expliquer encore ceci plus clairement. *Socr.* Je suis un plaisant maître, à ce qu'il paroît; je ne sçaurois me faire entendre. Je vais donc tâcher, à

l'exemple de ceux qui n'ont pas la facilité de s'expliquer, de vous faire comprendre ma pensée en la proposant partie par partie. Répondez-moi. Vous sçavez les premiers vers de l'Iliade, où Homere raconte que Chrysès vint trouver Agamemnon pour le prier de lui rendre sa fille : qu'Agamemnon l'ayant refusé durement, il se retira & conjura Apollon de le venger de ce refus sur l'armée Grecque ? *Adim.* Je sçais cela. *Socr.* Vous sçauvez encore que jusqu'à ces vers, il conjura tous les Grecs, & sur-tout les deux fils d'Atrée, chefs de l'armée ; le poète parle en son nom, & ne cherche point à nous faire croire que c'est un autre que lui qui parle. Au lieu qu'après ces vers, il parle en la personne de Chrysès, & il emploie tout son art pour nous persuader que ce n'est plus Homere qui parle, mais ce vieillard prêtre d'Apollon. La plupart des récits de l'Iliade & de l'Odyssée sont de ce genre. *Adim.* Il est vrai. *Socr.* N'est-ce pas toujours un récit, soit qu'il parle lui-même, soit qu'il fasse parler les autres ? *Adim.* Sans doute. *Socr.* Mais lorsqu'il met quelque discours dans la bouche d'un autre, ne tâche-t-il pas de se conformer le plus qu'il lui est possible au caractère de

celui qu'il fait parler ? *Adim.* Oïï. *Socr.* Se conformer à quelqu'un , soit pour le geste , soit pour la voix , n'est-ce pas l'imiter ? *Adim.* Sans contredit. *Socr.* Ainsi , en ces occasions , les récits , tant d'Homère que des autres poètes , sont des récits imitatifs. *Adim.* Fort bien.

Socrate. Au contraire , si le poète ne se déguisoit jamais sous la personne d'un autre , tout son poème & sa narration feroient simples & sans imitation ; & afin que vous ne disiez pas que vous ne compreniez point comment cela se peut faire , je vais vous l'expliquer. Si Homère , après avoir dit que Chrysès vint au camp avec la rançon de sa fille , & fit sa prière aux Grecs , sur-tout aux deux Rois , avoit continué son récit en son nom , & non pas au nom de Chrysès , ce ne feroit plus alors une imitation , mais un récit simple. Voici , par exemple , comment il s'y feroit pris ; je me servirai de la prose ; car je ne suis pas poète. *Le prêtre d'Apollon étant venu au camp , pria les dieux de rendre les Grecs maîtres de Troie , & de leur accorder un retour heureux dans leur pays. En même tems , il conjura les Grecs au nom d'Apollon , de lui remettre sa fille & d'accepter sa rançon. Tous les autres Grecs touchés de respect*
pour

pour ce vieillard, consentirent à sa demande. Mais Agamemnon s'emporta contre lui, lui ordonna de se retirer, & de ne plus paroître en sa présence, ajoutant que s'il revenoit, le sceptre & les bandelettes du Dieu ne le garantiroient pas de sa colere. Qu'avant que sa fille lui fût rendue, elle vieilliroit avec lui à Argos. Qu'il s'en allât, & qu'il ne l'aigrît pas davantage, s'il vouloit retourner sain & sauf chez lui. Le vieillard, à ces mots, se retira tremblant & sans rien dire. Dès qu'il fut éloigné du camp, il fit sa priere à Apollon, l'invoquant par tous ses noms, lui rappelant le souvenir de tout ce qu'il avoit fait pour lui plaire, soit en lui bâtissant un temple, soit en lui immolant des victimes choisies; en récompense de sa piété, il le pria de lancer ses traits sur les Grecs, & de venger ainsi les pleurs qu'ils lui faisoient répandre. Voilà ce que j'appelle un récit simple & sans imitation. *Adim.* J'entends. *Socr.* Comprenez aussi qu'il est une espece de récit opposé à celui-ci. C'est lorsque le poëte supprimant tout ce qu'il entremêle en son nom aux discours de ceux qu'il fait parler, ne laisse que le dialogue. *Adim.* Je comprends. Ce récit est propre de la tragédie. *Socr.* Justement. J'espere,

à présent qu'il me fera aisé de vous faire entendre ce que je ne pouvois vous expliquer d'abord, sçavoir, que dans la poésie & dans la mythologie, il y a des récits de trois sortes. Le premier est tout-à-fait imitatif, &, comme vous venez de dire, il appartient à la tragédie & à la comédie. Le second se fait au nom du poète. Vous le trouverez employé d'ordinaire dans les dithyrambes. Le troisième est mêlé de l'un & de l'autre. On s'en sert dans l'Epopée, & en d'autres occasions. Vous m'entendez? *Adim.* Oüi, j'entends ce que vous vouliez dire alors. *Socr.* Rappelez-vous encore ce que nous disions plus haut, qu'après avoir réglé ce qui concernoit le fond du discours, il nous restoit à en examiner la forme. *Adim.* Je me le rappelle.

Socrate. Je voulois donc vous dire qu'il nous falloit discuter ensemble, si nous laisserions aux poètes la liberté d'user de récits imitatifs en entier ou en partie seulement; & quelles règles nous leur prescrivirions pour ces sortes de récits, ou si nous leur interdirions toute imitation. *Adim.* Je soupçonne quel est votre dessein. Vous voulez voir si nous recevrons la tragédie & la comédie dans notre ville,

ou non. *Socr.* Peut-être, & quelque chose encore de plus : car je n'en sçais rien pour le présent. Mais j'irai où le souffle de la raison me poussera. *Adim.* C'est bien dit.

Socr. Examinez maintenant, mon cher Adimante, s'il est à propos que nos guerriers soient imitateurs, ou non. Ne fuit-il pas de ce que nous avons dit plus haut, que chacun ne peut bien faire qu'une seule chose, & que s'il s'applique à plusieurs, il ne réussira dans aucune, de manière à se rendre célèbre ? *Adim.* Cela doit être.

Socr. C'est la même chose par rapport à l'imitation. Le même homme ne peut pas imiter aussi-bien plusieurs choses, qu'une seule. *Adim.* Non. *Socr.* Encore moins pourra-t-il s'appliquer à quelque art sérieux, important, & en même tems imiter plusieurs choses, & être imitateur de profession ; d'autant plus que le même homme ne peut bien réussir dans deux imitations qui paroissent tenir beaucoup l'une de l'autre, comme la tragédie & la comédie. Ne les appelliez-vous pas tout à l'heure des imitations ? *Adim.* Oïi, & vous avez raison de dire qu'on ne peut exceller à la fois dans ces deux genres.

Socr. On ne trouve même personne qui

soit tout ensemble bon récitateur (g) & bon acteur. *Adim.* Cela est vrai. *Socr.* Les mêmes acteurs ne sont pas non plus également bons pour le tragique & pour le comique. Or, tout cela qu'est-ce autre chose que des imitations ? *Adim.* Rien autre chose. *Socr.* Il me semble que les talens de l'homme sont partagés en des portions encore plus petites ; de sorte qu'il est impossible de bien imiter plusieurs choses, ou de faire sérieusement les mêmes choses que l'on imite. *Adim.* Rien de plus vrai.

Socrate. Si donc nous nous en tenons au premier règlement, par lequel nos guerriers libres de toute autre occupation, doivent s'appliquer uniquement à conserver & à défendre la liberté de l'Etat, par tous les moyens propres à cet effet ; il ne leur convient pas de faire ni d'imiter quelque autre chose que ce soit : & s'ils imitent quelque chose, qu'ils imitent de bonne heure ce qui peut les conduire à leur fin, c'est-à-dire, le courage,

(g) Il y a dans le Grec *ῥαψῳδός*. Les Rhapsodes étoient ceux qui récitoient par cœur les vers héroïques, soit d'Homère, ou de quelque autre poète. Ils en faisoient métier. Voyez l'*Ion*, de Platon.

la tempérance , la sainteté , la grandeur d'ame & les autres vertus : qu'ils ne fassent rien de bas & de honteux ; qu'ils n'ayent pas même le talent d'imiter des choses de cette nature , de peur qu'ils ne deviennent tels que ceux qu'ils imitent. N'avez-vous pas remarqué que l'imitation , lorsqu'on en contracte l'habitude dès la jeunesse , passe dans les mœurs , qu'elle se change en nature , & qu'on prend peu à peu le ton , les gestes & le caractère de ceux que l'on contrefait ? *Adim.* Rien n'est plus ordinaire. *Socr.* Ne souffrons donc pas que ceux dont nous prenons soin , à qui nous faisons un devoir de la vertu , s'amusent à contrefaire une femme (*h*) , soit jeune , soit vieille , querellant son mari , ou pleine d'orgueil , & s'égalant aux dieux , ou s'abandonnant dans ses malheurs aux plaintes & aux lamentations. Encore moins la contreferaient-ils malade , amoureuse , ou en mal d'enfant. *Adim.* Sans doute. *Socr.* Qu'ils n'imitent pas non plus les esclaves de l'un & de l'autre sexe , dans les actions propres de leur condition. *Adim.* Non. *Socr.*

(*h*) On sçait que les femmes ne montoient pas sur le théâtre chez les Grecs , non plus que chez les Romains.

Ni les hommes méchans & lâches, qui se querellent, s'insultent & se disent des grossièretés les uns aux autres, soit dans l'ivresse ou de sang froid; ni les autres discours & les autres actions où ces sortes de personnes manquent à ce qu'ils se doivent à eux-mêmes & aux autres. Je ne crois pas non plus qu'ils doivent s'accoutumer à contrefaire ce que disent & font ceux qui sont en fureur. Il faut connoître les furieux & les méchans, mais il ne faut ni leur ressembler, ni les imiter. *Adim.* Cela est certain. *Socr.* Doivent-ils contrefaire les forgerons, ou quelque ouvrier que ce soit, les rameurs & les patrons de galere, ou enfin rien de semblable? *Adim.* Comment le devroient-ils, puisqu'il ne leur est pas même permis de faire attention à aucune de ces choses? *Socr.* Et le hennissement (i) des chevaux, le mugissement des taureaux, le bruit des fleuves, de la mer, du tonnerre, & ainsi du reste: leur convient-il de contrefaire tout cela? *Adim.* Non, puisque nous ne voulons pas qu'ils soient insensés, ni qu'ils imitent ceux qui le sont.

(i) Ceux qui ont lu Aristophane ont pu voir que cela, & bien d'autres choses semblables, entroient dans l'ancienne comédie.

Socr. Si je comprends bien votre pensée, il est une manière de parler & de raconter, dont l'honnête homme se sert, lorsqu'il a quelque chose à dire; & il en est une autre toute différente, dont se servent ceux qui sont mal nés ou mal élevés. *Adim.* Quelles sont-elles? *Socr.* L'honnête homme, lorsque son discours le conduira au récit de ce qu'a dit ou fait un homme de bien, s'efforcera de le représenter dans sa personne, & il ne rougira pas d'une pareille imitation, surtout lorsqu'elle aura pour objet de le peindre dans une situation où il montre de la sagesse & de la fermeté; ce qu'il fera moins souvent, & avec moins d'application, lorsqu'il aura à le représenter abattu par la maladie, vaincu par l'amour, dans l'ivresse, ou dans quelque autre fâcheuse conjoncture; mais quand l'occasion s'offrira de contrefaire quelque personne méprisable & indigne de lui, jamais il ne s'abaissera jusqu'à imiter sérieusement un plus méchant que soi, si ce n'est en passant, & lorsqu'il aura fait quelque bonne action; au contraire, il en aura honte, parce qu'il n'est point exercé à imiter ces sortes de personnes, & qu'il se voudroit du mal, s'il se mou-

loit & se formoit sur le modèle des méchans : comme il les méprise , il ne les imitera jamais , à moins que ce ne soit pour rire un moment. *Adim.* Cela doit être. *Socr.* Son récit fera donc tel que celui d'Homere dont nous parlions tout-à-l'heure , en partie simple , en partie imitatif , de maniere cependant que l'imitation revienne rarement dans toute la suite du discours : ai-je raison ? *Adim.* Oûi ; c'est ainsi que doit parler un homme de ce caractère. *Socr.* Pour celui qui est d'un caractère opposé , plus il sera malhonnête homme , plus il sera porté à tout imiter : il ne croira rien au-dessous de lui ; ainsi il se fera une étude de contrefaire en public toutes les choses dont nous avons fait l'énumération , le bruit du tonnerre , des vents , de la grêle , des effleux , des roues ; le son des trompettes , des flûtes , des chalumeaux , & de tous les instrumens ; le cri des chiens , des moutons , des oiseaux. Tout son discours se passera à imiter le ton & les expressions d'autrui ; à peine y entrera-t-il quelque chose du récit simple. *Adim.* Cela ne sçauroit être autrement.

Socr. Telles sont les deux sortes de récits dont je voulois parler. *Adim.* Fort

bien. *Socr.* La première , comme vous voyez , n'admet que très-peu de passages ; & dès qu'on a trouvé l'harmonie & le nombre (k) qui lui conviennent , il n'est presque plus besoin d'en employer d'autres , parce que le même ton & le même nombre suffisent pour l'ordinaire. *Adim.* Cela est comme vous dites. *Socr.* La seconde au contraire n'a-t-elle pas besoin de toutes les harmonies & de tous les nombres , pour bien exprimer ce qu'elle veut dire , parce qu'elle embrasse tous les passages (l) imaginables ? *Adim.* Cela est vrai. *Socr.* Mais tous les poètes , & en général ceux qui racontent quelque chose , emploient l'un ou l'autre de ces récits, ou les mêlent ensemble. *Adim.* Il le faut bien. *Socr.* Que ferons-nous donc ? les recevrons-nous tous dans notre république , ou nous en tiendrons-nous à quelque genre

(k) Il y a , dit Quintilien , liv. 9 , c. 4. plus d'une différence entre le nombre [Rythmus] & la mesure , [metrum]. Le nombre consiste dans l'espace des tems ; la mesure veut de plus un certain arrangement... Ainsi un dactyle , un anapeste , font le même rythme ; ils ne font pas la même mesure. Le rythme est pour la prose ce que la mesure est pour les vers.

(l) Le changement , μεταβολή , dit encore Quintilien à l'endroit cité , est le passage d'un genre de rythme à un autre genre. Je me sers du mot *passage* , qui en nautique a une signification analogue à celle dont il s'agit ici.

en particulier ? *Adim.* Si j'en suis cru, nous nous arrêterons au récit simple fait pour représenter l'homme de bien. *Socr.* Ciii ; mais , mon cher Adimante , le récit mêlé a bien de la grace ; & le récit opposé à celui que vous choisirez , plaît infiniment aux enfans , à ceux même qui gouvernent la jeunesse , & sur-tout au peuple. *Adim.* J'en conviens. *Socr.* Peut-être alléguerez-vous pour raison qu'il ne s'accorde pas avec notre plan de gouvernement , parce qu'il n'y a point chez nous d'homme qui réunisse en soi les talens de deux ou de plusieurs hommes , & que chacun n'y fait qu'une chose. *Adim.* C'est justement ma raison.

Socr. Aussi est-ce pour cela que dans notre ville seule le cordonnier est simplement cordonnier , & non pas pilote avec cela ; le laboureur , laboureur , & non pas juge ; le guerrier , guerrier , & non pas commerçant outre cela , & ainsi des autres. *Adim.* Cela est vrai. *Socr.* Si donc un de ces hommes habiles dans l'art de tout imiter , & de prendre mille formes différentes , venoit chez nous pour y faire admirer sa personne & ses ouvrages , nous lui rendrions hommage comme à un homme divin , ravissant & mer-

veilleux ; mais nous lui dirions que notre ville n'est pas faite pour posséder un homme d'un si rare mérite , & qu'il ne nous est pas permis d'en avoir de semblables. Nous le conduirions poliment dans une autre ville , après lui avoir versé des parfums sur la tête , & l'avoir orné de bandelettes ; & nous nous contenterions du poëte & du conteur , plus austère & moins agréable , mais aussi plus utile , qui imiteroit le ton du discours qui convient à l'honnête homme , & suivroit scrupuleusement les formules que nous venons de prescrire , en donnant le plan de l'éducation de nos guerriers. *Adim.* Nous préférierions le dernier sans balancer , si on nous en laissoit le choix.

Socr. Il me paroît , mon cher ami , que nous avons traité à fond cette partie de la musique qui concerne les discours & les fables ; car nous avons parlé de la matiere & de la forme du discours.

Adim. Je suis de votre avis. *Socr.* Il nous reste à parler de cette autre partie de la musique qui regarde le chant & la mélodie. *Adim.* Oïii. *Socr.* Il n'est personne qui ne voye tout d'abord ce que nous avons à dire à ce sujet , & quelles regles nous prescrirons en suivant nos princi-

pes. Pour moi, reprit Claucon en soûriant, je ne suis pas de ce nombre. Je ne pourrois dire au juste à quoi nous devons nous en tenir sur ce point ; mais je m'en doute à-peu-près. *Socr.* Vous êtes du moins en état de nous dire que la mélodie est composée de trois choses, des paroles, de l'harmonie & du nombre. *Glauc.* Oh ! pour cela oïii. *Socr.* Quant aux paroles, soit qu'elles soient mises en musique, ou non, ne doivent-elles pas toujours être composées selon les loix que nous avons déjà prescrites ? *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Il faut aussi que l'harmonie & le nombre répondent aux paroles. *Glauc.* Oïii. *Socr.* Nous avons déjà dit qu'il falloit bannir du discours les plaintes & les lamentations. *Glauc.* Cela est vrai. *Socr.* Quelles sont donc les harmonies plaintives ? dites-moi ; car vous êtes musicien. *Glauc.* C'est la Lydienne mixte & l'aigue, & quelques autres semblables. *Socr.* Il faut par conséquent les retrancher comme étant inutiles, non-seulement aux hommes, mais à celles d'entre les femmes qui se piquent d'être sages & modérées. *Glauc.* Oïii. *Socr.* Rien n'est plus indécent à des guerriers que la crapule, la mollesse & l'indolence.

Glauc. Sans contredit. *Socr.* Quelles sont donc les harmonies molles & usitées dans les festins ? *Glauc.* L'Ionienne & la Lydienne , qu'on nomme *lâches* (*m*). *Socr.* Ces harmonies peuvent-elles être de quelque usage à des gens de guerre ? *Glauc.* D'aucun usage ; ainsi il ne vous reste plus que la Dorienne & la Phrygienne.

Socr. Je ne connois pas toutes les espèces d'harmonies : mettez-en seulement deux de côté , l'une forte , & qui rende le ton & les expressions d'un homme de cœur , soit dans la mêlée , ou dans quelque autre action violente , comme lorsqu'il vole au-devant des blessures & de la mort , ou qu'il est tombé dans quelque disgrâce , & que dans toutes ces occasions il reçoit en bon ordre , & sans plier , les assauts de la fortune : l'autre plus tranquille , propre des actions paisibles & volontaires , & qui convienne à l'état d'un homme qui invoque les dieux , qui prie , qui instruit , qui conseille les autres , ou qui se rend à leurs prières , qui écoute leurs leçons & leurs

(*m*) Χαλαραί de Χαλᾶν , lâcher , détendre. Cela répond à notre bénoit.

avis , qui en conséquence réussit selon ses desirs dans tout ce qu'il entreprend ; qui loin de s'enorgueillir de ses succès , se comporte avec sagesse & modération , & paroît toujours content de ce qui lui arrive. Réservez-nous les deux harmonies , qui exprimeront plus au naturel le caractère d'un homme sage & courageux dans les actions volontaires ou involontaires , dans la bonne ou la mauvaise fortune. *Glauc.* Celles que vous demandez sont précisément les deux dernières que j'ai nommées. *Socr.* Nous n'aurons donc que faire dans nos chants , & dans notre mélodie , de toutes les harmonies , ni de tant d'instrumens à cordes qui sont trop composés , & nous ne permettrons à aucun ouvrier d'en faire. *Glauc.* Non sans doute. *Socr.* Recevrez-vous dans notre république les faiseurs & les joueurs de flûte ? Cet instrument n'équivaut-il pas aux instrumens qui ont un plus grand grand nombre de cordes ; & ceux qui rendent tous les tons , que font-ils autre chose que des imitations de la flûte ? *Glauc.* Rien autre chose. *Socr.* Ainsi il nous reste la lyre & le luth pour la ville , & le pipeau pour les champs , à l'usage des bergers. *Glauc.* Cela est évi-

dent par ce que nous venons de dire. *Socr.* Au reste , mon cher ami , nous n'avons pas tort de préférer Apollon à Marfyas , & les instrumens dont ce Dieu est l'inventeur , à ceux du satyre. *Glauc.* Non certes.

Socr. Par le chien (*n*) , nous avons bien réformé , sans nous en appercevoir , cette ville que nous disions , il y a quelque tems , regorger de délices. *Glauc.* Nous avons fait sagement (*o*). *Socr.* Achevons de la purger entièrement ; & disons du nombre la même chose que de l'harmonie , qu'il en faut bannir la variété & la multiplicité des cadences , rechercher quels nombres expriment le caractère de l'homme sage & courageux ; & après les avoir trouvés , assujettir le nombre & l'harmonie aux paroles , & non les paroles au nombre & à l'harmonie : c'est à vous de nous dire quels sont ces nombres , comme vous avez fait pour

(*n*) Serment ordinaire à Socrate. Les uns prétendent que c'est un serment Egyptien , & qu'il entendoit par-là le Dieu Anubis : d'autres , qu'il n'entendoit qu'un chien ordinaire , & que c'étoit en dérision du serment *par Jupiter* , & des autres sermens si familiers aux Grecs.

(*o*) De Serres traduit ainsi : *Id verò agimus , quoniam ex hoc temperantia sermone temperanter agimus.* Tout cela pour rendre ces deux mots Grecs , σωφροσύνης γε ἡμεῖς.

les harmonies. *Glauc.* Il ne m'est pas aisé de vous satisfaire. Je vous dirai bien que toutes les cadences sont formées de trois tems, comme toutes les harmonies résultent de quatre tons principaux ; mais je ne sçaurois vous dire quelles cadences conviennent aux différens caractères qu'on veut exprimer. *Socr.* Nous examinerons dans la suite avec Damon (p) quelles cadences expriment la bassesse, l'insolence, la fureur & les autres vices, ainsi que celles qui conviennent aux vertus opposées. Je crois lui avoir entendu parler assez confusément de certains pieds qu'il appelloit *enople* (q), *dactyle*, *héroïque*, & qu'il arrangeoit, je ne sçais comment ; d'un autre pied qui commençoit & finissoit par la même mesure ; d'un autre qui étoit composé d'une breve & d'une longue, & qu'il appelloit *iambe*, à ce que je crois, & de je ne sçais quel autre qu'il nommoit *trochée*, & qu'il composoit d'une longue & d'une breve.

(p) Fameux musicien, dont Socrate apporta la musique.

(q) L'Enople étoit, selon quelques uns, la même chose que le *crétique*, c'est-à-dire un pied composé d'une breve entre deux longues, comme *viderant* ; selon d'autres, c'étoit un nombre ou rythme composé de deux dactyles & d'un spondée.

J'ai remarqué aussi qu'en quelques occasions il approuvoit ou condamnoit autant les inflexions de chaque pied, que les nombres mêmes, ou je ne sçais quoi qui résulte de l'un & de l'autre (*r*) ; car je ne puis bien vous dire ce que c'est ; mais remettons, comme j'ai dit, à conférer là-dessus avec Damon. Il me paroît que cette discussion demande beaucoup de tems : qu'en pensez-vous ? *Glauc.* Je le crois aussi.

Socr. Au moins vous pourrez me dire que la décence se trouve par-tout où est la beauté du nombre, & l'indécence par-tout où elle n'est pas. *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Mais la beauté du nombre, ainsi que de l'harmonie, fuit d'ordinaire la beauté des paroles ; parce que, comme nous disions tout-à-l'heure, le nombre & l'harmonie sont faits pour les paroles, & non les paroles pour le nombre & l'harmonie. *Glauc.* Il est certain que l'un & l'autre doivent se conformer au discours. *Socr.* Mais le genre de la

(*r*) Tout cet endroit est obscur & embarrassé, parce que Socrate ne parle qu'à demi-mot, comme un homme qui affecte de n'être pas instruit sur la matière dont il parle. On voit seulement qu'il s'agit de différentes combinaisons de longues & de breves, pour former les pieds, les rythmes & les cadences.

diction , & le discours lui-même, ne fuit-il pas le caractère de l'ame ? *Glauc.* Oiii. *Socr.* Et tout le reste accompagne le discours ? *Glauc.* Oiii. *Socr.* Ainsi la beauté, l'harmonie, la grace, & le nombre du discours, sont des suites de la *bonté des mœurs*. Je n'entends pas par ce mot la stupidité, qu'on appelle, par une espèce d'adoucissement, *bonté de mœurs*. J'entends le caractère d'une ame, dont les mœurs sont vraiment belles & bonnes. *Glauc.* Cela est vrai. *Socr.* Nos jeunes guerriers ne doivent-ils pas s'appliquer en toutes rencontres à exprimer toutes ces qualités dans leur extérieur, s'ils veulent remplir leurs devoirs ? *Glauc.* Sans contredit. *Socr.* C'est aussi le but de tous les arts, de la peinture, de la sculpture, de la broderie, de l'architecture, & de la nature elle-même dans la production des plantes & des corps. La grace, ou le défaut de grace qui se rencontre dans leurs ouvrages, en augmente ou en diminue le prix ; & comme le défaut de grace, de nombre, d'harmonie, est la marque ordinaire d'un mauvais esprit & d'un mauvais cœur, ainsi les qualités opposées sont l'image & l'expression d'un esprit & d'un cœur bien faits. *Glauc.* La chose est telle que vous dites.

Socr. Sera-ce donc assez pour nous de veiller sur les poètes, & de les contraindre à nous offrir dans leurs vers un modèle de bonnes mœurs, ou à n'en point faire du tout ? Ne faudra-t-il pas encore avoir l'œil sur tous les autres artistes, & les empêcher de nous donner, soit en peinture, soit en architecture, soit en quelque autre genre, des ouvrages qui n'aient ni grace, ni correction, ni noblesse, ni proportions ? Quant à ceux qui ne pourront faire autrement, ne leur défendrons-nous pas de travailler chez nous, dans la crainte que les gardiens de notre république, élevés au milieu de ces images vicieuses, comme dans de mauvais pâturages, & se nourrissant, pour ainsi dire, chaque jour de cette vûe, n'en contraignent à la fin quelque grand vice dans l'ame sans s'en appercevoir ? Il nous faut au contraire chercher des ouvriers habiles, capables de suivre à la trace la nature du beau & du décent, afin que nos jeunes gens élevés parmi leurs ouvrages, comme dans un air pur & sain, reçoivent de salutaires impressions de tous les objets qui viendront frapper leurs sens, & que dès l'enfance tout les porte insensiblement à imiter,

à aimer la droite raison , & à établir entre elle & eux un parfait accord. *Glauc.* Rien ne feroit préférable à une pareille éducation. *Socr.* N'est-ce pas aussi pour cette raison , mon cher Glaucon , que la musique (s) est la partie principale de l'éducation , parce que le nombre & l'harmonie s'insinuant de bonne heure dans l'ame , s'en emparent , & y font entrer à leur suite la grace & la décence , lorsqu'on donne cette partie de l'éducation comme il convient de la donner , au lieu que le contraire arrive lorsqu'on la néglige ? Et encore parce qu'un jeune homme , élevé comme il faut dans la musique , saisira avec la dernière justesse ce qu'il y a d'imparfait & de défectueux dans les ouvrages de la nature & de l'art , & que par un sentiment , dont il n'est pas le maître , il louera avec transport ce qu'il y remarquera de beau , lui donnera entrée dans son ame , en fera sa nourriture , & se formera par-là à la vertu ; tandis que d'un autre côté il aura un mépris & une aversion naturelle pour

(s) Qu'on se souvienne qu'il faut prendre ici la musique dans la signification que Platon lui a déjà donnée au livre second , c'est-à-dire pour l'assemblage des sciences qui forment & polissent l'esprit.

ce qu'il y trouvera de vicieux , & cela dès l'âge le plus tendre , avant que d'être éclairé des lumieres de la raison , qui ne fera pas plutôt venue , qu'il s'attachera à elle par le rapport secret que la musique aura mis par avance entre la raison & lui ? *Glauc.* Voilà , à mon avis , les avantages qu'on se propose en élevant les enfans dans la musique.

Socr. De même donc que nous ne sommes suffisamment instruits en ce qui concerne la grammaire , qu'autant qu'aucun élément ne nous échappe dans cette foule de mots où ils se rencontrent , & qu'en quelque caractère , soit grand , soit petit , qu'ils se trouvent écrits , non-seulement nous ne croyons pas pouvoir sans conséquence négliger d'y faire attention , mais nous nous appliquons à les reconnoître par-tout ; parce qu'à moins d'être dans cette disposition , jamais nous ne deviendrons bons grammairiens : *Glauc.* Cela est vrai. *Socr.* De même encore que si nous ne connoissons les lettres en elles-mêmes , jamais nous n'en reconnoissons l'image représentée dans les eaux ou dans les miroirs , l'un & l'autre étant l'objet de la même science & de la même étude : *Glauc.* Sans contredit. *Socr.*

N'en est-il pas de même , au nom des dieux immortels , à l'égard de ce que je vais dire ; c'est-à-dire que nous ne ferons jamais excellens musiciens (1), ni nous , ni les guerriers que nous nous proposons de former , si nous ne nous familiarisons avec les idées de la tempérance , de la force , de la générosité , de la grandeur d'ame , & des autres vertus sœurs de celles-ci , idées qui s'offrent à nous en mille objets différens ; si nous ne les distinguons du premier coup d'œil , elles & leurs images , par-tout où elles se trouvent , soit en grand , soit en petit , sans jamais en mépriser la connoissance , & persuadés , sous quelque forme qu'elles se présentent , qu'elles sont l'objet de la même science & de la même étude ?

Glauc. La chose ne peut être autrement.

Socr. Par conséquent , le plus beau des spectacles pour quiconque est capable de le goûter , seroit celui d'une ame en qui se trouveroient toutes les vertus dans un parfait accord entr'elles, & formées sur le même modèle. *Glauc.* Oiii certes. *Socr.* Mais

(1) Le musicien n'est autre chose dans le langage de Socrate , que le véritable philosophe , qui connoit & qui aime le beau & l'honnête par tout où il est.

ce qui est très-beau est aussi très-aimable.

Glauc. Sans doute. *Socr.* Celui qui est vraiment musicien ne sçauroit donc s'empêcher d'aimer ceux en qui il rencontreroit ce bel accord ; mais il n'aimera pas ceux en qui il ne l'apercevra pas. *Glauc.*

Si ce défaut d'accord étoit dans l'ame, j'en conviens ; mais s'il ne se trouvoit que dans le corps , il ne dédaigneroit pas de les aimer. *Socr.* Je vois que vous avez aimé , ou que vous aimez à présent quelque personne de ce caractère ; mais dites-moi : la tempérance & le plaisir excessif peuvent-ils se rencontrer ensemble ?

Glauc. Comment cela pourroit-il être , puisque l'excès du plaisir ne trouble pas moins l'ame que l'excès de la douleur ?

Socr. Se rencontre-t-il du moins avec les autres vertus ? *Glauc.* Pas davantage.

Socr. Ne s'accorde-t-il pas plutôt avec l'emportement & la débauche ? *Glauc.*

Où. *Socr.* Connoissez-vous un plaisir plus grand & plus vif que celui de l'amour sensuel ? *Glauc.*

Non : je n'en connois pas même de plus forcené. *Socr.*

Au contraire , l'amour qui est selon la raison , est un amour sage & réglé du beau & de l'honnête. *Glauc.*

Cela est vrai. *Socr.* Il ne faut donc ajouter à cet amour raison-

nable rien de forcené , rien de dissolu. *Glauc.* Non. *Socr.* La volupté sensuelle ne doit donc point y être admise ; & les personnes , qui s'aiment d'un amour raisonnable , doivent la bannir absolument de leur commerce. *Glauc.* Oiii , Socrate , elles doivent l'exclure entièrement. *Socr.* Ainsi , dans l'état dont nous formons ici le plan , vous ordonnerez par une loi expresse , que les marques de bienveillance que l'amant donnera à l'objet aimé , soient de même nature que celles d'un pere à son fils , & pour une fin honnête ; de sorte que dans le commerce qu'il aura avec celui pour qui il s'intéresse , il ne donne jamais lieu de soupçonner qu'il aspire à quelque chose de plus ; autrement , il sera noté de grossièreté & de stupidité. *Glauc.* J'y consens. *Socr.* Vous paroît-il qu'il nous reste encore quelque chose à dire touchant la musique ? Notre discours a du moins fini par où il devoit finir ; car tout entretien sur la musique doit se terminer à l'amour du beau : n'est-ce pas ? *Glauc.* Oiii.

Socr. Après la musique , nous élèverons nos jeunes gens dans la gymnastique. *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Il faut qu'ils s'y appliquent sérieusement de bonne heure ,

&

& pour toute la vie : voici ma pensée à ce sujet ; voyez si c'est aussi la vôtre. Ce n'est pas , à mon avis , le corps , quelque bien constitué qu'il soit , qui par sa vertu rend l'ame bonne ; c'est au contraire l'ame qui , lorsqu'elle est bonne , donne au corps par sa vertu propre toute la perfection dont il est capable : que vous en semble ? *Glauc.* Je suis de votre sentiment. *Socr.* Si donc , après avoir cultivé l'ame avec le plus grand soin , nous lui laissons celui de former le corps , nous contentant de lui en indiquer la maniere , pour ne pas trop nous étendre ; ne ferions-nous pas bien ? *Glauc.* Oïii. *Socr.* Nous avons déjà interdit l'ivresse à nos guerriers , parce qu'il ne convient à nul autre moins qu'à un gardien , de s'enivrer , & de ne pas sçavoir où il est. *Glauc.* Il seroit ridicule en effet qu'un gardien eût lui-même besoin d'être gardé. *Socr.* Quant à la nourriture , nos guerriers ne sont-ils pas des athlètes destinés au plus grand combat ? *Glauc.* Oïii. *Socr.* Le régime des athlètes ordinaires leur conviendrait-il ? *Glauc.* Peut-être. *Socr.* Ce régime accorde trop au sommeil , & fait dépendre la santé des moindres accidens. Ne voyez-vous pas que nos athlètes passent

la vie à dormir , & que , pour peu qu'ils s'écartent du régime qu'on leur a prescrit, ils tombent dans de grandes & dangereuses maladies ? *Glauc.* Cela se voit tous les jours. *Socr.* Il nous faut un régime moins scrupuleux pour des athlètes guerriers , qui doivent être , comme les chiens , toujours alertes , tout voir & tout entendre , changer souvent à l'armée de nourriture & de boisson , souffrir le froid & le chaud , & par conséquent avoir un corps à l'épreuve de toutes les fatigues. *Glauc.* Je pense comme vous. *Socr.* La meilleure gymnastique n'est-elle pas sœur de cette musique simple dont nous parlions , il n'y a qu'un moment. *Glauc.* Comment dites-vous ? *Socr.* J'entends une gymnastique simple , modérée , telle qu'elle doit être , sur-tout pour des guerriers. *Glauc.* En quoi consiste-t-elle ? *Socr.* On peut l'apprendre d'Homere. Vous sçavez qu'à la table de ses héros devant Troye , il ne sert point de poisson , quoiqu'ils fussent campés près de l'Helléspont , ni de viandes bouillies , mais seulement rôties ; apprêt commode pour des gens de guerre , à qui il est bien plus aisé de faire cuire immédiatement leurs viandes au feu , que de traî-

ner après eux une batterie de cuisine. *Glauc.* J'en conviens. *Socr.* Je ne crois pas non plus qu'Homere fasse mention de ragoûts : les athlètes eux-mêmes ne sçavent-ils pas qu'il faut s'en abstenir , quand on veut se bien porter ? *Glauc.* Ils le sçavent, & s'en abstiennent.

Socr. Si ce genre de vie vous plaît , vous n'approuvez donc pas les festins de Syracuse , ni cette variété de ragoûts si fort de mode en Sicile. *Glauc.* Non.

Socr. Vous ne croyez pas non plus que la gourmandise (u) Corinthienne doive plaire à des gens qui veulent jouïr d'une santé robuste ? *Glauc.* Non. *Socr.* Vous

méprisez aussi les friandises si recherchées de l'Attique ? *Glauc.* Oïii. *Socr.* On peut

dire avec raison que cette multiplicité & cette délicatesse de mets est à l'égard de la gymnastique ce qu'est pour la musique une mélodie où entrent tous les tons &

tous les nombres. *Glauc.* Cette comparaison est juste. *Socr.* Ici la variété produit le désordre ; là elle engendre la maladie. Dans la musique , la simplicité rend l'ame sage ; dans la gymnastique ,

(u) Il y a un jeu de mots dans le Grec , où *νεῖς* signifie aussi une jeune fille.

elle rend le corps sain. *Glauc.* Cela est très-vrai. *Socr.* Mais dans une ville où régnerent le désordre & les maladies, les juges & les médecins tarderont-ils à devenir nécessaires? La jurisprudence & la médecine ne feront-elles pas bien-tôt en honneur, lorsqu'un grand nombre de citoyens s'empresseront autour d'elles? *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Est-il dans une ville une marque plus sûre d'une mauvaise éducation, que le besoin de médecins & de juges habiles, non-seulement pour les artisans & le bas peuple, mais encore pour ceux qui se piquent d'avoir été élevés en personnes libres? N'est-ce pas une chose honteuse, & une preuve infigne d'ignorance, d'être forcé d'avoir recours à une justice d'emprunt, faute d'être juste soi-même, & d'établir les autres maîtres & juges de son droit? *Glauc.* Rien n'est plus honteux. *Socr.* N'est-il pas encore plus honteux, non-seulement de passer toute sa vie devant les tribunaux à poursuivre & à soutenir des procès, mais même de se connoître assez peu en vrai mérite, pour s'en faire un de son talent pour la chicanne, comme si c'étoit quelque chose de bien estimable d'en sçavoir tous les détours &

toutes les ruses , & d'avoir recours à toutes sortes de subterfuges pour échapper à des poursuites légitimes , en des occasions où il ne s'agit souvent que du plus vil intérêt , & cela parce qu'on ne voit pas qu'il est infiniment plus beau & plus avantageux de se comporter de manière qu'on n'ait pas besoin qu'un juge veille exprès pour nous. *Glauc.* C'est là , comme vous dites , le comble de la honte.

Socr. Est-il moins honteux de recourir sans cesse au médecin , hors du cas des blessures & de quelque maladie passagère , de se remplir le corps d'humeurs & de vents par cette vie molle & fainéante que nous avons décrite , & d'avoir obligé les disciples d'Esculape d'inventer pour ces maladies les mots nouveaux de *bouffissures* & de *catharres* ? *Glauc.* Il est vrai que ces mots sont nouveaux & extraordinaires. *Socr.* Et inconnus , autant que je puis croire , du tems d'Esculape. Ce qui me fait juger ainsi , c'est que ses deux fils qui se trouverent au siège de Troye , & qui étoient présens lorsqu'on donna à Eurypyle blessé une potion faite de vin de Pramne , de farine & de fromage , toutes choses propres à engendrer la pituite , ne gronderent point celle qui la présenta ,

*Iliad. l. 15.
v. 638.*

ni Patrocle qui mit l'appareil à sa plaie. *Glauc.* C'étoit cependant une étrange position pour un homme en cet état. *Socr.* Vous en jugerez autrement, si vous faites réflexion qu'avant Hérodicus, les disciples d'Esculape ne se servoient point de cette manière, si fort à la mode aujourd'hui, de conduire comme par la main les maladies. Hérodicus avoit été maître de gymnase : devenu valétudinaire, il fit un mélange de la médecine & de la gymnastique, dont il se servit d'abord pour se tourmenter, & ensuite pour en tourmenter beaucoup d'autres. *Glauc.* Comment cela ? *Socr.* En se procurant une mort lente ; car, comme sa maladie étoit mortelle, & qu'il ne pouvoit la guérir entièrement, il s'obstina à la suivre pas à pas, négligeant tout le reste pour y donner tous ses soins, & toujours dévoré d'inquiétudes, pour peu qu'il s'écartât de son régime ; de sorte qu'à force d'industrie & d'attentions, il parvint jusqu'à la vieillesse, traînant une vie mourante. *Glauc.* Son art lui rendit là un beau service.

Socr. Il le méritoit bien, pour n'avoir pas scû que ce ne fut ni par ignorance, ni par défaut d'expérience, qu'Esculape ne transmet pas à ses descendans cette méthode de traiter les maladies, mais

parce qu'il ſçavoit que dans tout état bien policé chacun a ſon emploi , dont il faut qu'il ſ'acquitte , & que perſonne n'a le tems de paſſer ſa vie dans les remèdes. Nous ſentons nous-mêmes le ridicule de cet abus dans les gens de métier ; mais dans les riches & les prétendus heureux , nous ne nous en appercevons pas. *Glauc.* Comment , s'il vous plaît ? *Socr.* Qu'un charpentier ſoit malade , il demandera au médecin un vomitif ; il ſe tirera d'affaire en ſe purgeant par en-bas , ou , s'il le faut , en employant le fer & le feu. Mais , ſi on lui preſcrivoit un long régime , & qu'on lui mît autour de la tête des cataplaſmes , & tout ce qui ſ'enſuit , il diroit bien-tôt qu'il n'a pas le tems d'être malade , & qu'il lui eſt plus avantageux de mourir que de renoncer à ſon travail , pour ne s'occuper que de ſon mal : après cela , il congédieroit le médecin ; & reprenant ſon train de vie ordinaire , ou bien il recouvreroit la ſanté , & vaqueroit à ſon métier ; ou , ſi ſon corps ne pouvoit réſiſter à l'effort de la maladie , la mort viendroît à ſon ſecours , & le tireroit d'embarras. *Glauc.* Cette façon de traiter les maladies paroît convenir à ces fortes de gens. *Socr.* Pour-

quoi cela ? n'est-ce pas parce qu'ils ont un métier, sans l'exercice duquel ils ne peuvent vivre ? *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Au lieu que le riche n'a pas, dit-on, d'emploi, auquel il ne puisse renoncer sans renoncer à la vie. *Glauc.* On le dit ainsi. *Socr.* Hé quoi ! N'entendez-vous pas ce que dit Phocylide, qu'il faut cultiver la vertu pendant tout le tems de la vie ? *Glauc.* Je crois l'avoir déjà entendu. *Socr.* Ne contestons pas à Phocylide la vérité de cette maxime ; mais voyons par nous-mêmes si, supposé que le riche doive s'appliquer à la vertu, & que celui qui néglige cette étude ne soit pas digne de vivre ; voyons, dis-je, si cette affection (x) de nourrir chez soi la maladie, qui empêche le charpentier & les autres artisans de vaquer à leur métier, n'em-

(x) Le texte Grec est sûrement corrompu en cet endroit. La force du sens que je crois avoir rencontré dans la traduction, me porte à lire ainsi : ἀλλ' ἡμᾶς αὐτοὺς διδάσκωμεν πότερον (ἢ μελειντέον τὸ τοῦ πλουσίου, & ἀβιωτέον τῆ μὴ μελετᾶντι,) ἢ νοστροφία τεχνικῇ μὲν & ταῖς ἄλλαις τέχναις ἐμποδίων τῇ προσέξει τῷ τῷ τὸ δὲ Φωκυλίδου παρακείμενα ἔδδ' ἐμποδίζει. *Sed nosmetipsos doceamus, utrum (si illud [virtutem] exercere dives debeat, nec sit vivendum ei qui in hanc rem non incumbit) hæc morborum alendorum ratio, impediat, ne animus adhibeatur materiariæ fabricæ, cæterisque artibus, non obstat autem quominus Phocylidis præceptum impleatur.*

pêche pas aussi d'accomplir le précepte de Phocylide. *Glauc.* Rien n'y apporte plus d'obstacle que ce soin immodéré de son corps, qui va au-delà des règles de la gymnastique. *Socr.* Ce soin est en effet très-gênant, soit dans l'administration des affaires domestiques, soit dans celle des affaires publiques, tant en guerre qu'en paix ; mais ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est qu'il est incompatible avec l'étude de quelque science que ce soit, avec la méditation & la réflexion. On s'imagine sans cesse avoir des maux de tête & des éblouissemens, dont on ne manque pas d'attribuer la cause à la philosophie ; de sorte que par-tout où ce soin se trouve, il empêche de s'exercer à la vertu, & d'en faire son étude, parce qu'il fait qu'on croit toujours être malade, & qu'on ne cesse de se plaindre de sa mauvaise santé. *Glauc.* Cela doit être.

Socr. Disons donc que ce sont ces raisons qui ont déterminé Esculape à n'exercer la médecine que sur ceux qui étant d'une bonne complexion, & menant une vie frugale, sont surpris de quelque maladie passagère ; à chasser les causes du mal par des potions, ou à les retrancher par des incisions, sans rien

changer à leur train de vie ordinaire, afin que la république n'en souffrît aucun dommage : qu'à l'égard des corps intérieurement mal affectés, il n'a pas jugé à propos d'entreprendre de prolonger leur vie & leurs souffrances, par un régime suivi, par des injections & des éjections ménagées à propos, ni de les mettre dans le cas de donner à l'état des sujets qui leur ressemblassent ; qu'il a cru enfin qu'il ne falloit pas traiter ceux qui par leur mauvaise constitution ne peuvent atteindre au terme ordinaire de la vie marqué par la nature, parce que cela n'étoit avantageux ni pour eux ni pour l'état. *Glauc.* Vous faites d'Esculape un grand politique. *Socr.* Il est évident qu'il l'étoit, & ses enfans en font la preuve. Ne voyez-vous pas avec quelle bravoure ils se sont comportés au siège de Troye, & comment dans l'exercice de leur art ils ont suivi les règles que je viens de dire ? Ne vous rappelez-vous pas que, lorsque Ménélas fut blessé d'une flèche par Pandare, ils se contenterent de

succer la plaie, & d'y mettre un appareil,
sans lui prescrire, non plus qu'à Eury-
pyle, ce qu'il falloit boire ou manger. Ils
sçavoient que des remèdes simples suffi-

soient pour guérir des guerriers , qui avant leurs blessures étoient sobres & d'un bon tempérament , quand bien même ils auroient bû & mangé à leur ordinaire : quant à ceux qui sont sujets aux maladies & à l'intempérance , ils n'ont pas cru qu'il fût de leur intérêt , ni de l'intérêt public qu'on leur prolongeât la vie , ni que la médecine fût faite pour eux , ni qu'ils dussent en prendre soin , fussent-ils plus riches que n'étoit Midas. *Glauc.* Vous dites là des choses merveilleuses des fils d'Esculape.

Socr. Je n'en dis rien qui n'ait dû être ; cependant les poètes tragiques & Pindare ne sont pas de notre avis. Ils disent d'Esculape qu'il étoit fils d'Apollon , & en même-tems qu'il se laissa engager par argent à guérir un homme riche attaqué d'une maladie mortelle ; que c'est pour cette raison qu'il fut frappé de la foudre : pour nous , suivant ce que nous avons dit plus haut , nous n'ajouterons point foi aux deux parties de ce récit. Si Esculape étoit fils d'un Dieu , dirons-nous , il n'étoit point avide d'un gain fordide ; ou bien , s'il en étoit avide , il n'est pas fils d'un Dieu. *Glauc.* Vous avez raison , Socrate ; mais répondez-moi : ne faut-il

pas que notre ville soit pourvûe de bons médecins , & peuvent-ils devenir tels , autrement qu'en travaillant sur toutes sortes de tempéramens bons & mauvais ? de même , peut-on être bon juge , si on n'a eu affaire à toutes sortes de caractères ? *Socr.* Sans doute , je veux que nous ayions de bons médecins & de bons juges ; mais sçavez-vous qui j'entends par-là ? *Glauc.* Non , si vous ne le dites. *Socr.* C'est ce que je vais faire : vous avez compris dans la même question deux choses bien différentes. *Glauc.* Comment ? *Socr.* Celui-là deviendrait habile médecin , qui après avoir appris à fond les principes de son art , se feroit exercé dès sa jeunesse sur un grand nombre de corps très-mal affectés , qui feroit lui-même d'une complexion mal saine , & auroit été sujet à toutes sortes de maladies ; car ce n'est point par le corps (*y*) que les médecins guérissent le corps , autrement il ne feroit jamais malade ; mais par l'ame , qui ne peut guérir comme il faut quelque mal.

(*y*) Si le corps d'autrui pouvoit guérir le mien , le mien pourroit se guérir lui-même : s'il pouvoit se guérir lui-même , à plus forte raison pourroit-il prévenir ses maladies ; ainsi il ne seroit jamais malade.

que ce soit , si elle est malade (7) elle-même. *Glauc.* Cela est juste.

Socrate. Au lieu que le juge ayant à gouverner l'ame d'autrui par la sienne , il ne faut pas qu'il ait fréquenté de bonne heure des hommes corrompus & pervers , ni qu'il ait lui-même commis toutes sortes de crimes , afin de pouvoir connoître tout d'un coup l'injustice des autres , par la sienne propre , comme le médecin jugeroit par ses maladies de celles d'autrui. Il faut au contraire que son ame soit pure , exempte de vice , afin que sa bonté lui fasse discerner plus sûrement ce qui est juste. C'est pour cela que les gens de bien dans la jeunesse sont simples , & sujets à être séduits par les artifices des méchans , parce qu'ils n'éprouvent dans eux-mêmes rien de ce qui se passe dans le cœur des méchans. *Glauc.* Il est vrai qu'il leur arrive souvent d'être trompés. *Socr.* Aussi un jeune homme ne sçauroit-il être bon juge. Il faut que l'âge l'ait mûri , qu'il ait appris tard ce que c'est que l'injustice , qu'il l'ait étudiée long-tems non dans lui-

(7) Socrate veut dire que c'est l'ame du médecin qui guérit le malade. Si donc cette ame est elle-même malade , c'est-à-dire ignorante , & peu versée dans son art , elle ne pourra jamais guérir personne.

même , mais dans les autres , & qu'il distingue le mal du bien plutôt par la connoissance & la réflexion , que par sa propre expérience. *Glauc.* Un juge de ce caractère seroit bien habile. *Socr.* Sans doute : & de plus , ce seroit un *bon* juge ; ce que vous me demandiez. Car celui qui a l'ame bonne , est bon. Pour ces gens rusés & soupçonneux , consommés dans l'injustice , & qui se croient habiles & prudents , ils ne paroissent tels , que lorsqu'ils sont avec leurs semblables , parce que leur propre conscience les avertit d'être en garde contre eux. Mais quand ils se trouvent avec des gens de bien déjà avancés en âge , alors leur mauvais caractère paroît dans leurs défiances & leurs soupçons hors de saison ; on voit qu'ils ignorent ce que c'est que la droiture & la franchise , faute d'avoir en eux-mêmes un modèle de ces vertus , & que s'ils passent plutôt pour habiles que pour ignorans , à leurs yeux & à ceux du vulgaire , c'est qu'ils ont plus de commerce avec les méchans qu'avec les gens de bien. *Glauc.* Cela est exactement vrai.

Socrate. Ce n'est donc pas un juge de ce caractère qu'il nous faut ; mais un juge tel que je l'ai dépeint d'abord. Car la mé-

chanceté ne peut se connoître à fond elle-même , ni connoître la vertu ; mais la vertu aidée de la réflexion & d'un long usage des hommes , se connoîtra elle-même & connoîtra le vice. Ainsi , la vraie prudence est le partage de l'homme vertueux , & non du méchant. *Glauc.* Je le pense comme vous. *Socr.* Vous établirez par conséquent dans notre république une médecine & une jurisprudence telles que nous venons de dire , qui se borneront au soin de ceux qui ont reçu de la nature un corps sain & une belle ame. Quant à ceux dont le corps est mal constitué , on les laissera mourir ; & on punira de mort les méchants incorrigibles. *Glauc.* C'est ce qu'on peut faire de plus avantageux pour ces personnes & pour l'état. *Socr.* Il est évident que nos jeunes gens élevés dans les principes de cette musique simple qui fait naître dans l'ame la tempérance , feront enforte de n'avoir aucun besoin de la jurisprudence. *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Et que s'ils suivent les mêmes règles pour la gymnastique , ils pourront se passer de médecins , hors le cas de la nécessité. *Glauc.* Je le pense. *Socr.* Dans les exercices du corps qu'ils prendront , ils se proposeront sur-tout d'augmenter

& de réveiller leur courage , plutôt que d'accroître leurs forces , à l'exemple des autres athlètes qui ne visent qu'à cela , & n'observent de régime que pour devenir plus robustes. *Glauc.* Fort bien.

Socr. Croyez-vous , mon cher Glaucon , comme bien d'autres se l'imaginent , que la musique & la gymnastique aient été établies , l'une pour former l'ame , l'autre pour former le corps ? *Glauc.* Pourquoi me faites-vous cette question ?

Socr. C'est qu'il me semble que l'une & l'autre ont été établies principalement pour l'ame. *Glauc.* Comment cela ? *Socr.*

Avez-vous pris garde à la disposition du caractère de ceux qui se sont appliqués toute leur vie seulement à la gymnastique , ou à la musique ? Combien les uns sont durs & féroces , les autres mous & efféminés ? *Glauc.* J'ai remarqué que ceux qui s'adonnent purement à la gymnastique , en contractent pour l'ordinaire beaucoup de férocité ; & que ceux qui n'ont cultivé que la musique , sont d'une mollesse qui ne leur fait point honneur. *Socr.* Cependant cette férocité ne peut venir que d'un naturel ardent & plein de feu , qui produiroit le courage & la grandeur d'ame , s'il étoit bien cultivé , mais qui ,

lorsqu'on le roidit trop , dégénere en dureté & en brutalité. *Glauc.* Je le pense. *Socr.* Et cette douceur n'est-elle pas la marque d'un caractère philosophe ? Si vous la relâchez trop , elle se change en mollesse ; mais si on la cultive comme il faut , elle devient politesse & modestie. *Glauc.* Cela est vrai. *Socr.* Or , nous voulons que nos guerriers réunissent en eux ces deux caractères. *Glauc.* Oïii. *Socr.* Il faut donc trouver le moyen de les accorder ensemble. *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Leur accord rend l'ame tout à la fois courageuse & modérée. *Glauc.* Oïii. *Socr.* Leur méintelligence la rend lâche ou farouche. *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Lors donc qu'un homme se livrant tout entier à la musique , sur-tout à ces harmonies douces , molles & lugubres , la laisse s'insinuer & couler doucement dans son ame par le canal de l'oïiie , & qu'il passe toute sa vie chatouillé pour ainsi dire , & charmé par la beauté du chant : n'est-il pas vrai que le premier effet de la musique , est d'adoucir son courage , à peu près comme on amollit le fer , & de fléchir cette roideur qui le rendoit auparavant inutile , ou d'un commerce difficile ? Mais s'il continue de s'y livrer avec transport ,

ce même courage se dissout & se fond peu à peu , son ame s'énervé , ce n'est plus qu'un guerrier lâche & sans cœur. *Glauc.* Vous avez raison. *Socr.* Cet effet ne tardera point à arriver , s'il a reçu de la nature une ame foible & molle. S'il est naturellement courageux , bientôt son courage venant à s'affoiblir , il devient emporté , le moindre sujet l'irrite & l'appaise ; au lieu d'être courageux il est bourru , fantasque & colére. *Glauc.* Cela est vrai.

Socrate. Que le même homme s'applique à la gymnastique , qu'il s'exerce , qu'il mange beaucoup , & qu'il néglige entièrement la musique & la philosophie ; son corps n'en prendra-t-il pas d'abord des forces ? Ne deviendra-t-il pas plus hardi , plus courageux & plus intrépide qu'auparavant ? *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Mais s'il ne fait rien autre chose , & s'il n'a aucun commerce avec les muses , son ame , qui sentoit peut-être au-dedans d'elle-même un désir d'apprendre , n'étant cultivée par aucune science , par aucune recherche , par aucune conversation , ni par aucune autre partie de la musique , ne deviendra-t-elle pas insensiblement foible , sourde & aveugle , à

cause du peu de soin qu'elle prend de réveiller , d'entretenir & de purifier les organes de ses connoissances ? *Glauc.* La chose doit être ainsi. *Socr.* Le voilà donc devenu ennemi des Lettres & des Muses. Il ne se sert plus de la voie de la persuasion pour venir à ses fins ; mais, tel qu'une bête féroce , il emploie en toute occasion la force & la violence. Il vit dans l'ignorance & la grossièreté, sans grace & sans politesse. *Glauc.* Cela est comme vous dites. *Socr.* Ainsi, ce n'est pas pour cultiver l'ame & le corps (car si ce dernier en tire quelque avantage , ce n'est que par occasion) ; mais pour cultiver l'ame seule , & perfectionner en elle le courage & l'esprit philosophique , que les dieux ont fait présent aux hommes de la musique & de la gymnastique : c'est pour les accorder ensemble, en les tendant & les relâchant à propos, & dans un juste degré. *Glauc.* Il y a apparence que telle a été l'intention des dieux. *Socr.* Celui donc qui a trouvé le juste tempérament de ces deux arts , & qui les applique , comme il convient , à son ame , mérite bien plus le nom de musicien , & possède mieux la science des accords , que celui dont l'art se borne à monter un instrument. *Glauc.* Sans doute , cher Socrate.

Socrate. Notre république, mon cher Glaucon, pourra-t-elle subsister, si elle n'a à sa tête un homme de ce caractère pour la gouverner? *Glauc.* Non; il en faut absolument un. *Socr.* Voilà à peu près l'éducation de notre jeunesse achevée; car il seroit inutile de nous étendre ici sur ce qui regarde la danse, la chasse, les combats gymniques & les combats à cheval. Il est évident qu'en tout cela il faut suivre les principes que nous avons établis, & qu'il ne sera pas difficile d'en prescrire les règles. *Glauc.* Je ne crois pas que cela soit mal aisé. *Socr.* Qu'avons-nous à régler à présent? N'est-ce pas le choix de ceux qui doivent commander ou obéir? *Glauc.* Oïii. *Socr.* Il est clair que les vieux doivent commander, & les jeunes obéir. *Glauc.* Sans contredit. *Socr.* Et que parmi les vieillards, il faut choisir les meilleurs. *Glauc.* Oïii. *Socr.* Quels sont les meilleurs laboureurs? Ceux sans doute qui entendent le mieux l'agriculture. *Glauc.* Oïii. *Socr.* Les meilleurs gardiens de l'état seront donc aussi les plus exacts & les plus vigilans? *Glauc.* Oïii. *Socr.* Il faut pour cela qu'avec la prudence & l'autorité nécessaire, ils aient beaucoup de zèle pour le bien public.

Glauc. Sans doute. *Socr.* Mais on s'intéresse d'ordinaire pour ce qu'on aime.

Glauc. Oiii. *Socr.* Et on aime les choses dont les intérêts sont inféparables des nôtres, du bonheur ou du malheur desquelles on est persuadé que dépend notre bonheur ou notre malheur. *Glauc.* Cela

est vrai. *Socr.* Choisissons donc entre tous les gardiens, ceux qui après un mûr examen, nous auront paru toute leur vie empressés à faire ce qu'ils ont cru être du bien public, & que rien n'a jamais pu engager à agir contre les intérêts de l'état. *Glauc.* Voilà ceux qui nous con-

viennent. *Socr.* Je crois qu'il sera à propos de les suivre dans les différens âges, d'observer s'ils sont constamment fideles à cette maxime, & si la séduction ou la contrainte ne leur a jamais fait perdre de vûe l'obligation de travailler pour le bien public. *Glauc.* Comment la perdroient-ils de vûe ?

Socrate. Je vais vous l'expliquer. Les opinions nous sortent de l'esprit en deux manieres, de plein gré ou malgré nous. Nous renonçons de plein gré aux opinions fausses, lorsqu'on nous détrompe. Nous abandonnons à regret celles qui sont vraies. *Glauc.* Je conçois aisément

la premiere maniere : mais je ne comprends pas la seconde. *Socr.* Quoi ! vous ne concevez pas que les hommes renoncent au bien avec peine , & au mal avec plaisir ? N'est-ce pas un mal de s'écarter de la vérité , & un bien de la rencontrer ? Or , n'est-ce pas la rencontrer que d'avoir une opinion juste de chaque chose ? *Glauc.* Vous avez raison. Je conçois que les hommes renoncent à regret aux opinions vraies. *Socr.* Ce malheur ne peut donc leur arriver que par la surprise , l'enchantement ou la violence. *Glauc.* Je ne vous entends pas. *Socr.* Je me fers apparemment d'expressions extraordinaires. Par *la surprise* j'entends la dissuasion , & l'oubli. Celui-ci est l'ouvrage du tems , celle-là des raisons d'autrui qui prennent la place des nôtres. Vous m'entendez à présent ? *Glauc.* Oïii. *Socr.* Par *la violence* j'entends le chagrin & la douleur qui en obligent quelques-uns à changer de sentiment. *Glauc.* Je conçois cela , & vous avez raison. *Socr.* Vous voyez , je crois , sans peine que *l'enchantement* agit sur ceux qui changent d'opinion , séduits par l'attrait du plaisir , ou par la crainte de quelque mal. *Glauc.* Sans doute , & l'on peut regarder comme un enchantement tout ce qui nous fait illusion.

Socrate. C'est donc à nous d'observer, comme je disois tout à l'heure, ceux qui se montreront les plus fideles à la maxime, qu'on doit faire tout ce qu'on juge être du bien public : de les éprouver dès l'enfance, en les mettant dans les circonstances où ils pourroient plus aisément oublier cette maxime & se laisser tromper ; de choisir celui qui la conservera plus fidelement dans sa mémoire, qu'il sera plus difficile de séduire ; & de rejeter les autres. N'est-ce pas ? *Glauc.* Oiii. *Socr.* De les mettre ensuite à l'épreuve des travaux & de la douleur, & de voir comment ils la soutiendront. *Glauc.* Fort bien. *Socr.* Enfin, d'essayer le prestige & la séduction : de faire à leur égard, ce qu'on fait à l'égard des jeunes chevaux, qu'on expose au bruit & au tumulte, pour voir s'ils sont craintifs : de les transporter, lorsqu'ils sont encore jeunes, au milieu des objets terribles ou séduisans, & d'éprouver avec plus de soin, qu'on n'éprouve l'or par le feu, si dans toutes ces rencontres le charme ne peut rien sur eux ; si, toujours attentifs à veiller sur eux-mêmes & à retenir les leçons de musique qu'ils ont reçues, ils sont voir dans toute leur conduite que leur ame est réglée selon les

loix du nombre & de l'harmonie , qu'ils font tels , en un mot , qu'on doit être pour servir utilement sa patrie , & pour être utile à soi-même. Nous établirons chef & gardien de la république celui qui dans l'enfance , dans la jeunesse , dans l'âge viril aura passé par toutes ces épreuves & en sera sorti pur ; nous le comblerons d'honneurs pendant sa vie , & nous lui érigerons après sa mort un magnifique tombeau , avec tous les autres monumens qui peuvent illustrer sa mémoire. Pour ceux qui ne feront pas de ce caractère , nous les réprouverons. Voilà , ce me semble , mon cher Glaucôn , en gros (a) & confusément , de quelle manière nous devons nous comporter dans le choix de nos chefs & de nos gardiens. *Glauc.* Je suis de votre avis. *Socr.* Ne sont-ce pas-là ceux qu'on doit regarder comme les vrais & les premiers gardiens de l'état , tant à l'égard des ennemis que des citoyens , pour ôter à ceux-ci la volonté , à ceux-là le pouvoir de lui nuire ; les jeunes gens , à qui nous donnions le titre de gardiens , n'étant que les ministres & les

(a) Il parlera plus au long de l'éducation des magistrats aux livres sixième & septième , *Tome II.* Il ne fait ici que l'ébaucher.

exécuteurs des volontés des magistrats ?

Glauc. Je le pense.

Socrate. De quelle manière nous y prendrons-nous à présent pour faire accroire aux magistrats , ou du moins aux autres citoyens , un de ces menfonges , que nous avons dit être d'une grande utilité , lorsqu'on sçait les employer à propos ? *Glauc.* Quel est ce menfonge , s'il vous plaît ? *Socr.* Il n'est pas nouveau , il a pris naissance en Phénicie ; & , à ce que disent les poètes , qui en paroissent persuadés , c'est un fait réel déjà arrivé en plusieurs endroits. Mais il n'est point arrivé de nos jours : je ne sçais même s'il arrivera désormais. Ce n'est pas une petite affaire , que d'entreprendre de persuader quelqu'un de sa réalité.

Glauc. Que vous avez de peine à nous dire ce que c'est. *Socr.* Quand vous l'aurez entendu , vous verrez que ce n'est pas sans raison. *Glauc.* Dites & ne craignez rien. *Socr.* Je vais le dire : mais en vérité je ne sçais où prendre la hardiesse & les expressions dont j'ai besoin. Je tâcherai d'abord de persuader aux magistrats & aux guerriers , ensuite au reste des citoyens , qu'ils n'ont reçu qu'en

songe l'éducation que nous leur avons donnée ; qu'en effet , ils ont été élevés & formés dans le sein de la terre , eux , leurs armes & tout ce qui leur appartient ; qu'après les avoir formés , la terre leur mere les a mis au jour ; qu'ainsi ils doivent regarder la terre qu'ils habitent comme leur mere & leur nourrice , la défendre contre quiconque oseroit l'attaquer , & traiter les autres citoyens comme leurs freres , sortis , comme eux , de la terre. *Glauc.* Ce n'étoit pas sans sujet que vous hésitez d'abord à nous conter cette fable.

Socrate. J'en conviens. Mais puisque j'ai commencé , écoutez le reste. Vous êtes tous freres , leur dirois-je : mais le Dieu qui vous a formés a fait entrer l'or dans la composition de ceux d'entre vous qui sont propres à gouverner les autres. Aussi sont-ils les plus précieux. Il a mêlé l'argent dans la formation des guerriers ; le fer & l'airain dans celle des laboureurs & des autres artisans. Puis donc que vous avez tous une origine commune , vous aurez pour l'ordinaire des enfans qui vous ressembleront. Mais il pourra se faire qu'un citoyen de la race d'or , ait un fils

de la race d'argent, qu'un autre de la race d'argent mette au monde un fils de la race d'or, & que la même chose arrive à l'égard des autres races. Or, ce Dieu ordonne principalement aux magistrats de prendre garde sur toute chose, au métal dont l'ame de chaque enfant est composée. Et si leurs propres enfans ont quelque mélange de fer ou d'airain, il ne veut pas qu'ils leur fassent grace, mais qu'ils les relèguent dans l'état qui leur convient, soit d'artisan, soit de laboureur. Il veut aussi que si ces derniers ont des enfans qui tiennent de l'or ou de l'argent, on les élève, ceux-ci à la condition de guerriers, ceux-là à la dignité de magistrats : parce qu'il y a un oracle qui dit, que la république périra, lorsqu'elle sera gouvernée par le fer ou par l'airain. Sçavez-vous quelque moyen de leur insinuer que cette fable est une vérité ? *Glauc.* Je ne vois aucun moyen d'en convaincre ceux dont nous parlons : mais je crois qu'on peut le persuader à leurs enfans & à ceux qui naîtront dans la suite. *Socr.* Je comprends ce que vous voulez dire, & cela nous suffira pour leur inspirer l'amour de la patrie & de leurs concitoyens. Cette invention aura le suc-

cès qu'il plaira à la Renommée de lui donner (*b*).

Armons à présent ces fils de la terre, & faisons les avancer sous la conduite de leurs chefs. Qu'ils s'approchent & qu'ils choisissent dans notre état un lieu pour camper, d'où ils soient plus à portée de réprimer les fédérations du dedans & de repousser les attaques du dehors, si l'ennemi vient, comme un loup, fondre sur le troupeau. Qu'après avoir placé leur camp, & fait des sacrifices à qui il convient d'en faire, ils dressent pour eux des tentes. N'est-ce pas ? *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Telles qu'elles puissent les garantir du froid & du chaud. *Glauc.* Sans contredit ; car vous parlez apparemment de maisons. *Socr.* Oiii, de maisons de guerriers & non de banquiers. *Glauc.* Quelle différence y mettez-vous ? *Socr.* Je vais vous l'expliquer. Rien ne seroit plus triste & plus honteux pour des bergers, que de nourrir pour la garde de leurs troupeaux des chiens, que l'intempérance, la faim, ou quelque autre appétit défordonné, por-

(*b*) C'est-à-dire, que se répandant de bouche en bouche, elle devra son succès au soin que les magistrats prendront de la divulguer.

teroit à nuire aux troupeaux qu'on leur auroit confiés , & à devenir loups , de chiens qu'ils devroient être. *Glauc.* Cela seroit triste en effet. *Socr.* Prenons donc garde en toute maniere que nos guerriers ne fassent de même à l'égard des autres citoyens , d'autant plus qu'ils ont la force en main ; & qu'au lieu d'être leurs défenseurs & leurs protecteurs , ils ne deviennent leurs maîtres & leurs tyrans. *Glauc.* Il faut prévenir ce désordre. *Socr.* Mais la plus sûre maniere de le prévenir , n'est-ce pas de leur donner une excellente éducation ? *Glauc.* Ils l'ont déjà reçue. *Socr.* Je ne voudrois pas encore l'affirmer , mon cher Glaucon. Ce qu'il y a de certain , c'est , comme nous disions tout à l'heure , qu'une bonne éducation , quelle qu'elle soit , leur est nécessaire pour le point le plus important , qui est d'avoir de la douceur , soit entr'eux , soit envers ceux qu'ils sont chargés de défendre. *Glauc.* Cela est vrai. *Socr.* Outre cette éducation , tout homme sensé conviendra que leurs maisons & les possessions qu'on leur assignera , doivent être telles , que rien de tout cela n'empêche qu'ils ne soient d'excellens gardiens , & ne les

porte à nuire à leurs concitoyens. *Glauc.*
Il aura raison d'en convenir.

Socrate. Voyez si le genre de vie & l'espece de logement que je leur propose, est propre à cette fin ; je veux premierement qu'aucun d'eux n'ait rien qui soit à lui seul , à moins que cela ne soit absolument nécessaire. Qu'ils n'ayent ensuite ni maison , ni magasin , où tout le monde ne puisse entrer. Quant à la nourriture convenable à des guerriers sobres & courageux , les autres citoyens seront chargés de la leur fournir , comme la juste récompense de leurs services ; de sorte cependant qu'ils n'en ayent ni trop , ni trop peu pour l'année. Qu'ils se rendent au tems des repas dans des salles à manger (c) communes , & qu'ils vivent ensemble comme doivent vivre des guerriers au camp. Qu'on leur fasse entendre que les dieux ont mis dans leur ame de l'or & de l'argent divin , qu'ils n'ont par conséquent aucun besoin de l'or & de l'argent des hommes , qu'il ne leur est pas permis de fouiller la possession

(c) On voit , sans que je le dise , que ceci est tiré des loix de Lycurgue.

de cet or immortel par l'alliage de l'or terrestre ; que l'or qu'ils ont est pur , au lieu que celui des hommes a été en tout tems la source de bien des crimes : qu'ainsi ils sont les seuls entre les citoyens , à qui il soit défendu de manier , de toucher même ni or ni argent , d'habiter sous le même toit avec ces métaux , d'en mettre sur leurs vêtemens , de boire dans des coupes d'or ou d'argent. Que c'est l'unique moyen de se conserver eux & l'état. Mais que, dès qu'ils auront en propre des terres , des maisons , de l'argent , de gardiens qu'ils sont , ils deviendront économes & laboureurs ; de défenseurs de l'état , ses ennemis & ses tyrans : ils passeront la vie à se haïr mutuellement , à se dresser des embûches les uns aux autres , & auront plus à craindre des ennemis du dedans que de ceux du dehors. Qu'alors eux & la république courront à grands pas vers leur ruine. Voilà les raisons qui m'ont engagé à faire ce règlement touchant le logement , & les possessions de nos guerriers. En ferons-nous une loi ou non ? *Glauc.* J'y consens.





LIVRE QUATRIEME.

MAIS, reprit Adimante, que répondriez-vous, Socrate, si on vous objectoit que vous ne songez guères à pourvoir au bonheur de vos guerriers, & que vous les privez de tous les avantages de la société, dont ils sont les vrais & les seuls appuis : puisque vous ne voulez pas qu'ils aient comme les autres des terres, des maisons grandes, belles & bien meublées, qu'ils puissent sacrifier aux Dieux dans leur domestique, loger chez eux leurs hôtes, posséder ni or ni argent, ni rien de ce qui sert à rendre la vie commode & agréable ? En vérité, vous les traitez, dira-t-on, comme des étrangers à la solde de la République, qui n'ont d'autre subsistance que celle qu'ils tirent de leur emploi. *Socr.* Ajoutez que leur solde ne consiste que dans la nourriture, & qu'ils n'ont pas outre cela une paye comme les troupes ordinaires : qu'il n'est permis à aucun d'eux de sortir des limites de l'état sous prétexte de voyage, de donner

rien , de disposer de rien à son gré , comme font les riches & les prétendus heureux. Pourquoi passez-vous sous silence ces chefs d'accusation & beaucoup d'autres semblables ? *Adim.* Ajoutez-les , si vous voulez , à ce que j'ai dit. *Socr.* Vous me demandez ce que j'ai à répondre à cela. *Adim.* Oui. *Socr.* Sans nous écarter de la route que nous avons suivie jusqu'ici , nous trouverons , je pense , dans notre plan même , de quoi nous justifier. Nous dirons qu'il ne seroit pas surprenant que la condition de nos guerriers fût très-heureuse , malgré tous ces inconvéniens. Qu'au reste , en formant une République , nous ne nous sommes pas proposé pour but la félicité d'un certain ordre de citoyens , mais celle de la République entière ; parce que nous avons cru pouvoir trouver la justice dans une République ainsi gouvernée , & l'injustice dans une République très-mal administrée , & nous mettre par cette découverte à portée de décider la question qui fait la matiere de notre entretien : qu'à présent nous sommes occupés à imaginer un gouvernement heureux , du moins à ce qu'il nous paroît , & où le bonheur ne soit point

partagé entre un petit nombre de particuliers , mais commun à toute la société. Nous examinerons bientôt la forme du gouvernement opposé à celui-ci.

Si donc nous faisons un tableau , & que quelqu'un vînt nous objecter que nous n'employons pas les plus belles couleurs pour peindre les plus belles parties du corps ; que nous peignons les yeux , par exemple , non avec du vermillon , mais avec du noir : nous croirions avoir bien répondu à ce censeur , en lui disant : Ne vous imaginez pas que nous devons peindre les yeux si beaux , que ce ne soient plus des yeux ; ce que je dis de cette partie du corps doit s'entendre des autres. Examinez plutôt si nous donnons à chaque partie la couleur qui lui convient , de sorte qu'il en résulte un tout parfait. Adimante , je vous en dis autant. Ne nous forcez pas d'attacher à la condition de nos guerriers , un bonheur qui les fera cesser d'être ce qu'ils sont. Nous pourrions , si nous voulions , revêtir nos laboureurs de robes traînantes , charger d'or leur parure , & leur enjoindre de ne travailler à la terre que pour le plaisir. Nous pourrions coucher le potier à côté de son fourneau ,

le faire boire & manger à son aise , & mettre auprès de lui sa rouë , lui laissant la liberté de travailler quand il lui plairoit. Nous pourrions rendre heureuses de la même maniere toutes les autres conditions , afin que tout l'état jouît d'une félicité parfaite ; mais ne nous donnez point de pareil conseil : car si nous le suivions , le laboureur cesseroit d'être laboureur , le potier d'être potier , chacun sortiroit de sa condition ; il n'y auroit plus de société. Au reste , que les autres se tiennent ou non dans leur état , cela n'est pas d'une si grande conséquence. Que le cordonnier fasse mal son métier , qu'il se laisse corrompre , ou que quelqu'un se donne pour cordonnier sans l'être , le public n'en souffrira pas un grand dommage. Mais si ceux qui sont préposés à la garde des loix & de la république , n'en sont les gardiens que de nom : s'ils sont les seuls qui ayent la facilité de se bien loger , de se procurer une vie douce , vous voyez que ce désordre entraîne après lui la ruine de l'état. Si donc la condition que nous assignons aux guerriers les empêche de nuire en rien au bien public ; celui qui est d'un autre avis, & qui voudroit en faire des labou-

reurs , ou des gens oisifs , uniquement occupés de leurs festins & de leurs plaisirs , n'a pas même l'idée d'une république. Ainsi , voyons si notre dessein , en établissant des guerriers , est de rassembler sur eux tout le bonheur public , ou si ce n'est pas plutôt de porter notre vûe sur toute la société , de pourvoir à sa félicité , de contraindre & les gardiens & les défenseurs de la patrie , & tous les autres citoyens de travailler chacun à sa manière & de tout son pouvoir au bonheur commun : de sorte que , quand l'état aura pris son accroissement & qu'il sera bien administré , alors chacun d'eux participe à la félicité publique, l'un plus, l'autre moins , suivant la nature de son emploi. *Adim.* Ce que vous dites me paroît fort sensé.

Socr. Je ne sçais si ce que je vais dire , & qui a un rapport immédiat à ce qui précède , vous le paroîtra moins. *Adim.* De quoi s'agit-il ? *Socr.* Examinez si ce n'est pas-là ce qui perd & ce qui corrompt d'ordinaire les autres artisans. *Adim.* Qu'est-ce qui les perd ? *Socr.* L'opulence & la pauvreté. *Adim.* Comment cela ? *Socr.* Le voici : Le potier devenu riche s'embarrassera-t-il beaucoup de

son métier ? *Adim.* Non. *Socr.* Il deviendra donc de jour en jour plus fainéant & plus négligent ? *Adim.* Sans doute. *Socr.* & par conséquent plus mauvais potier ? *Adim.* Oui. *Socr.* D'un autre côté , si la pauvreté lui ôte le moyen de se fournir d'outils & de tout ce qui est nécessaire à son art , son travail en souffrira ; ses enfans & les autres ouvriers qu'il forme en seront moins habiles. *Adim.* Cela est vrai. *Socr.* Ainsi , les richesses & la pauvreté nuisent également aux arts & à ceux qui les exercent. *Adim.* Il y a apparence. *Socr.* Voilà donc encore deux choses auxquelles nos magistrats prendront bien garde de donner entrée dans notre ville. *Adim.* Quelles sont - elles ? *Socr.* L'opulence & la pauvreté ; parce que l'une engendre la mollesse & la fainéantise ; l'autre la bassesse & l'envie de mal faire , & que toutes deux acheminent l'état vers une révolution. *Adim.* J'en conviens ; mais , Socrate , faites , je vous prie , réflexion à une chose.

Comment notre république pourrat-elle soutenir la guerre , si elle n'a pas de fonds ? sur-tout si elle est obligée de tenir tête à une République riche & puissante. *Socr.* Il est vrai qu'elle aura de

la peine à se défendre contre une seule : mais elle se défendra plus aisément contre deux. *Adim.* Que dites-vous là ?

Socr. D'abord, s'il en faut venir aux mains, nos gens exercés à la guerre n'auront-ils pas en tête des ennemis riches ?

Adim. Oui. *Socr.* Mais, Adimante, un bon lutteur ne viendra-t-il pas aisément à bout de deux adversaires riches, chargés d'embonpoint & peu exercés à la lutte ? *Adim.* non, s'il avoit affaire aux

deux à la fois *Socr.* Quoi ! s'il avoit la liberté de fuir, & de frapper en se retournant celui qui le suivroit de plus près, & s'il employoit souvent cette ruse au soleil & dans la plus grande chaleur, lui feroit-il difficile d'en battre plusieurs l'un après l'autre ? *Adim.* Vraiment, il n'y au-

roit en cela rien de surprenant. *Socr.* Croyez-vous que les riches dont nous parlons ne soient pas plus habiles & plus exercés à la lutte qu'à la guerre ? *Adim.*

Je n'en doute pas. *Socr.* Ainsi, selon les apparences, nos athlètes se battront sans peine contre une armée de riches deux ou trois fois plus nombreuse. *Adim.* D'ac-

cord : car vous me paroissez avoir raison. *Socr.* Et s'ils envoyoient demander du secours aux habitans d'un état voisin,

en leur difant , ce qui après tout feroit vrai : Nous n'avons befoin ni d'or ni d'argent : il nous eft même défendu d'en avoir : cela vous eft permis : venez donc à notre aide , & nous vous abandonnons les dépouilles de nos ennemis : Croyez-vous que ceux à qui on feroit de telles offres , aimaffent mieux faire la guerre à des chiens maigres & robuftes , que de fe joindre à eux contre un troupeau gras & délicat ? *Adim.* Je ne le penfe pas. Mais fi quelque ville voifine rasfemble ainfi chez elle toutes les richesses des autres , prenez garde que la nôtre , pauvre comme elle eft , ne coure un grand rifque. *Socr.* Que vous êtes bon de penfer qu'aucune autre ville que la nôtre mérite de porter ce nom ! *Adim.* Pourquoi non ? *Socr.* Il faut donner aux autres villes un nom d'une fignification plus étendue ; car chacune d'elles n'eft pas une ville , ce font plufieurs villes , comme difent les enfans en jouant. Il y en a toujours pour le moins deux qui fe font la guerre entr'elles , l'une de riches , l'autre de pauvres : chacune d'elles fe fubdivife encore en plufieurs autres. Si vous les attaquez toutes , comme ne faifant qu'une feule ville , vous ne réuffirez pas.

Mais si vous regardez chacune de ces villes comme étant composée de plusieurs , & que vous abandonniez aux uns les richesses , le pouvoir & la vie des autres , vous aurez toujours beaucoup d'alliés & peu d'ennemis. Toute ville gouvernée par de sages loix , telle que les nôtres , sera très-grande (je ne dis pas cela pour la vanter , je parle selon l'exacte vérité.) quand elle ne pourroit mettre sur pied que mille combattans. Vous n'en trouverez que très-difficilement une aussi grande chez les Grecs & les Barbares , quoiqu'il y en ait beaucoup qui paroissent plus puissantes : pensez-vous le contraire ?

Adim. Non assurément.

Socr. Voici donc les plus justes bornes que nos magistrats puissent donner à l'accroissement de leur ville & de leur territoire , après lesquelles ils ne doivent plus chercher à s'étendre davantage.

Adim. Quelles sont ces bornes ? *Socr.* C'est , à ce que je crois , de la laisser s'aggrandir autant qu'elle le pourra , sans cesser d'être une , & nullement au-delà.

Adim. Fort bien. *Socr.* Ainsi , nous prescrivons encore à nos magistrats de faire en sorte que leur ville ne paroisse ni grande ni petite , mais qu'elle tienne un

juste milieu , & qu'elle soit toujours une.
Adim. Ceci n'est pas de grande importance. *Socr.* Ce que nous leur avons recommandé plus haut, l'est encore moins , lorsque nous leur disions qu'il falloit faire passer aux conditions plus basses les enfans des guerriers qui paroîtroient dégénérer , & élever au rang des guerriers les enfans des autres qu'ils en jugeront dignes ; nous voulions leur faire entendre par-là , que chaque citoyen ne doit être appliqué qu'à une seule chose , à celle pour laquelle il est né ; afin que chaque particulier , s'acquittant de l'emploi qui lui convient , soit un ; que par-là l'état entier soit un aussi , & qu'il n'y ait ni plusieurs citoyens dans un seul citoyen , ni plusieurs états dans un seul état.

Adim. Il est vrai que ce point est moins important que le précédent. *Socr.* Tout ce que nous leur prescrivons ici , mon cher Adimante , n'est ni aussi grand , ni aussi important qu'on pourroit se l'imaginer : le reste n'est rien ; il ne s'agit que d'observer un point , le seul grand , ou plutôt le seul suffisant. *Adim.* Quel est ce point ? *Socr.* L'éducation de la jeunesse & de l'enfance : si nos citoyens sont bien élevés , & qu'ils deviennent gens de bien , ils ver-

ront aisément par eux-mêmes l'importance de tous ces points & de bien d'autres que nous omettons ici, comme de ce qui regarde les femmes, le mariage & la procréation des enfans : ils verront, dis-je, que, selon le proverbe, toutes ces choses doivent être communes entre les amis (a). *Adim.* Cela fera parfaitement bien.

Socr. Dans une république, tout dépend du commencement. Si elle a bien commencé, elle va toujours en s'aggrandissant, comme le cercle. Une bonne éducation forme d'heureux naturels : les enfans, marchant d'abord sur les traces de leurs peres, deviennent bien-tôt meilleurs que ceux qui les ont précédés ; & entr'autres avantages, ils ont celui de mettre au jour des enfans, qui les surpassent eux-mêmes en mérite. La même chose arrive à l'égard des autres animaux. *Adim.* Cela doit être. *Socr.* Ainsi, pour tout dire en deux mots, ceux qui sont à la tête de notre république veilleront spécialement à ce que l'éducation se

(a) Platon jette ici à dessein un mot sur les mariages & sur la communauté des femmes, dont il parlera plus au long au Livre suivant, *Tome II*,

maintienne dans toute sa pureté; ils ne souffriront pas qu'on innove rien touchant la gymnastique & la musique; & lorsque quelqu'un dira, *que les chants les plus nouveaux sont ceux qui plaisent davantage*, ils craindront qu'on ne s'imagine que le poète parle, non de chansons nouvelles, mais d'une nouvelle méthode de chanter, & qu'il approuve de pareilles innovations. Il ne faut ni les approuver, ni croire que ce soit là le sentiment d'Homere. On prendra garde de rien adopter de nouveau en fait de musique, parce que c'est risquer à tout perdre. Car, comme dit Damon, & je suis en cela de son avis, on ne peut toucher aux règles de la musique, sans ébranler les loix fondamentales du gouvernement. *Adim.* Comptez-moi aussi parmi ceux qui pensent de même.

Socr. Nos magistrats feront donc de la musique la citadelle & la sauve-garde de l'état. *Adim.* Oïi; mais (b) le désordre s'y glisse facilement sans qu'on s'en apperçoive. *Socr.* Cela est vrai. Il semble d'a-

(b) De terres a bouleversé encore le dialogue en cet endroit. Il fait parler Socrate au lieu d'Adimante, & Adimante au lieu de Socrate; quoique les mots *ἐπεὶ*, *ἐπεὶ*, fussent l'empêcher de s'y méprendre.

bord que ce n'est qu'un jeu , & qu'il n'y a aucun mal à craindre. *Adim.* Le désordre ne fait non plus d'autre mal au commencement , que de s'insinuer peu à peu , & se couler doucement dans les mœurs & dans les usages. Il va ensuite toujours en s'augmentant , & se glisse dans les rapports qu'ont entr'eux les membres de la société : de-là il s'avance jusqu'aux loix & aux principes du gouvernement , qu'il attaque , mon cher Socrate , avec la dernière insolence ; il finit par la ruine de l'état & des particuliers. *Socr.* Cela est donc ainsi ? *Adim.* Du moins il me le semble. *Socr.* Ce sera par conséquent une raison de plus pour nous d'assujettir de bonne heure nos enfans à la plus exacte & la plus rigide discipline ; parce que , pour peu qu'elle vienne à se relâcher , & que nos enfans s'en écartent , il est impossible que dans l'âge mûr ils soient vertueux & soumis aux loix. *Adim.* Comment le feroient-ils ? *Socr.* Au lieu que si l'éducation des enfans , qui semble d'abord n'être qu'un jeu , commence bien ; si l'amour de l'ordre entre dans leur cœur avec la musique , il arrivera par un effet contraire que tout ira de mieux en mieux ; en sorte que si la discipline

étoit tombée en quelque point, eux-mêmes la redresseront un jour. *Adim.* Cela est vrai. *Socr.* Ils rétabliront ces observances qui passent pour des minuties, & que leurs prédécesseurs avoient entièrement négligées. *Adim.* Quelles sont ces observances ? *Socr.* Par exemple, celle de se taire devant les vieillards, de se lever lorsqu'ils paroissent, de leur céder par-tout la place d'honneur ; celles qui concernent le respect dû aux parens, la maniere de s'habiller, de se couper les cheveux, de se chauffer, tout ce qui regarde le soin du corps, & mille autres choses semblables. Ne trouveront-ils pas d'eux-mêmes tout cela ? *Adim.* Oiii. *Socr.* Ce seroit donc une folie de faire à ce sujet des loix, qui, pour être écrites, n'en seroient pas mieux observées : d'ailleurs, aucun législateur n'est encore descendu dans ces détails. *Adim.* Il est vrai. *Socr.* Il paroît, mon cher Adimante, que toutes ces pratiques sont une suite naturelle de l'éducation ; en effet, le semblable n'attire-t-il pas toujours à lui son semblable ? *Adim.* Sans doute. *Socr.* Par conséquent, notre conduite à cet égard finit par être très-bonne ou très-mauvaise, selon la nature de nos mœurs. *Adim.* Cela

doit être *Socr.* C'est pour cela que je ne voudrois jamais rien statuer sur ces sortes de choses. *Adim.* Vous avez raison.

Socrate. Mais, au nom des dieux, entreprendrons-nous de régler quelque chose touchant les contrats de vente & d'achat, les conventions pour la main-d'œuvre, les insultes, les violences, les procès, les juridictions des juges, la levée ou l'imposition des deniers pour l'entrée & la sortie des marchandises, soit par terre, soit par mer; en un mot, pour tout ce qui concerne le marché, la ville ou le port ? *Adim.* Il n'est pas nécessaire de rien prescrire là-dessus à d'honnêtes gens. Ils trouveront sans peine eux-mêmes tous les réglemens qu'il fera à propos de faire. *Socr.* Oïi, mon cher ami, si Dieu leur donne de conserver dans toute leur pureté les loix que nous avons d'abord établies. *Adim.* Sinon ils passeront la vie à dresser chaque jour de nouveaux réglemens sur tous ces articles, à y ajouter corrections sur corrections, s'imaginant sans cesse qu'ils feront ce qu'il y a de plus parfait. *Socr.* C'est-à-dire, que leur conduite ressemblera à celle de ces malades qui ne veulent point, par intempérance, renoncer à un train de vie qui altere leur santé.

Adim. Justement. *Socr.* La conduite de ces malades a quelque chose de plaisant. Ils sont toujours dans les remèdes, & au lieu d'avancer leur guérison, ils augmentent & multiplient leurs maladies, et périssant néanmoins toujours à chaque remède qu'on leur propose, qu'il leur rendra la santé. *Adim.* Voilà précisément leur état. *Socr.* Ce qu'il y a de plus plaisant en eux, n'est-ce pas de regarder comme leur plus mortel ennemi celui qui leur dit la vérité, qui leur déclare que s'ils ne cessent de manger & de boire avec excès, de vivre dans le libertinage & la fainéantise; ni les potions, ni le fer, ni le feu, ni les enchantemens, ni les amulettes, ne leur serviront de rien? *Adim.* Je ne vois pas qu'il y ait rien de plaisant à s'emporter ainsi contre ceux qui leur donnent de bons conseils. *Socr.* Il me paroît que vous n'êtes pas trop partisan de ces sortes de gens. *Adim.* Non assurément.

Socrate. Vous n'approuverez donc pas davantage toute une république qui tiendrait une pareille conduite. Or, que vous en semble? N'est-ce pas-là ce que font toutes les républiques mal gouvernées, lorsqu'elles défendent sous peine de mort aux citoyens de toucher à la constitution

du gouvernement ? Lorsque celui qui sçait flatter plus doucement les vices de l'état , qui va au-devant des desirs de ceux qui gouvernent , qui prévoit de loin leurs intentions , & qui est assez habile pour les remplir , y passe pour un citoyen vertueux , pour un bon politique , & se voit comblé d'honneurs ? *Adim.* Elles font précisément la même chose , & je suis bien éloigné de les approuver. *Socr.* N'admirez-vous pas le courage & la complaisance de ceux qui consentent , qui s'empressent même à flatter les défauts du gouvernement ? *Adim.* Oiii , je les admire ; excepté ceux qui se laissant tromper par la multitude , s'imaginent être de grands politiques , à cause des applaudissemens qu'on leur donne. *Socr.* Que dites-vous ? Vous ne voulez pas les excuser ? Croyez-vous qu'un homme qui ne sçait pas mesurer , puisse s'empêcher de croire qu'il est haut de quatre coudées , lorsqu'il l'entend dire à beaucoup de personnes ? *Adim.* Je ne le crois pas. *Socr.* Ne vous emportez donc pas contre eux. Ce sont les plus honnêtes gens du monde , toujours occupés à faire des réglemens & des réformes , persuadés qu'ils remédieront par-là aux abus qui régneront dans

dans le commerce de la vie sur tous les points dont j'ai parlé, & qui ne pensent pas qu'en effet ils coupent les têtes d'une hydre. *Adim.* Ils ne font rien autre chose. *Socr.* Ainsi, je ne crois pas que dans quelque état que ce soit, bien ou mal gouverné, un sage législateur doive entrer dans ce détail de loix & de réglemens. Dans l'un, cela est inutile, & on n'y gagne rien. Dans l'autre, le premier venu en trouvera aisément une partie, & l'autre partie coulera comme d'elle-même des autres loix déjà établies.

Adimante. Quelle loi nous reste-t-il donc à faire désormais ? *Socr.* Aucune. Mais nous laissons à Apollon Delphien, le soin de faire les plus grandes, les plus belles & les plus importantes. *Adim.* Quelles sont-elles ? *Socr.* Ce sont celles qui regardent la construction des temples, les sacrifices, le culte des dieux, des génies & des héros, les funérailles & les cérémonies qui servent à apaiser les mânes des morts. Nous ne sçavons point ce qu'il faut régler là-dessus ; & , puisque nous fondons une république, il ne seroit pas sage de nous en rapporter à d'autres hommes, ni de consulter d'autre interprète que le Dieu du pays. Or, ce

Dieu est, en matiere de religion, l'interprète naturel de tous les hommes, ayant exprès choisi le milieu de la terre pour rendre de-là ses oracles (c). *Adim.* Vous dites bien. C'est à lui seul qu'il faut s'en rapporter.

Socrate. Fils d'Ariston, notre ville est enfin formée. Appelez votre frere, Polémarque & tous ceux qui sont ici. Tâchez ensemble, à l'aide de quelque flambeau, de découvrir en quel endroit résident la justice & l'injustice, en quoi elles diffèrent l'une de l'autre, & à laquelle des deux on doit s'attacher pour être solidement heureux, soit qu'on échappe ou non aux regards des dieux & des hommes. *Glauc.* En vain nous engagerez-vous à cette recherche, si vous n'y entrez vous-même avec nous. Vous nous

(c) Socrate reconnoît ici qu'il faut laisser à Dieu le soin de prescrire la maniere dont il veut être honoré, par le refus qu'il fait d'entrer dans cette partie essentielle de la législation. Il ne se donne pas pour inspiré, comme Orphée, Pythagore, & tant d'autres législateurs avoient fait avant lui. Ce qu'on ne sçauroit lui pardonner, ce sont les coupables égards qu'il a par-tout pour la religion de son pays, lui qui ne reconnoissoit qu'un seul Dieu, & qui n'ajoutoit pas plus de foi aux oracles d'Apollon Delphien, qu'on n'en ajouteroit aujourd'hui. Je ne dirai point ici sur quoi étoit fondée l'opinion que l'oracle de Delphe étoit placé au milieu de la terre. On trouvera ce trait de fable dans tous les mythologistes.

l'avez promis , en nous déclarant au commencement que vous vous croyiez obligé à défendre la justice de tout votre pouvoir. *Socr.* Ce sont mes propres paroles que vous me rappelez. Je vais le faire , comme j'ai dit : mais il faut que vous m'aidiez. *Glauc.* Nous vous aiderons. *Socr.* J'espère que nous trouverons de cette manière ce que nous cherchons. Si les loix que nous avons établies sont bonnes , notre ville doit être parfaite. *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Il est donc évident qu'elle est prudente , forte , tempérante & juste. *Glauc.* Cela est évident. *Socr.* Quelles que soient celles de ces quatre qualités que nous découvrirons , ce qui restera fera ce que nous n'aurons pas découvert. *Glauc.* Sans contredit. *Socr.* Si de quatre autres choses nous en cherchions une , & qu'elle se présentât d'abord à nous , nous bornerrions-là nos recherches : & si nous connoissions d'abord les trois premières , nous connoîtrions par-là même la quatrième ; puisqu'il est évident que ce seroit celle qui reste à trouver (d). *Glauc.* Vous

(d) Il est clair que Socrate parle ici de quatre choses , dont une renferme les trois autres , comme la justice renferme la prudence , la force & la tempérance ; sans cela , ce qu'il dit n'auroit aucun sens raisonnable

avez raison. *Socr.* Appliquons donc cette méthode à la recherche des quatre vertus en question. *Glauc.* Je le veux bien. *Socr.* Il n'est pas difficile en premier lieu d'y découvrir la prudence ; & je trouve qu'il y a par rapport à elle quelque chose de singulier. *Glauc.* Quoi ? *Socr.* La prudence régit dans notre république ; car le bon conseil y régit ; n'est-ce pas ? *Glauc.* Oiii. *Socr.* Il n'est pas moins clair que la science préside à ce bon conseil ; puisque ce n'est point l'ignorance , mais la science qui fait prendre de justes mesures. *Glauc.* Cela est clair. *Socr.* Mais il y a dans notre ville des sciences de toute espèce. *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Est-ce à cause de la science des charpentiers , qu'on doit dire qu'elle est prudente & sage dans ses conseils ? *Glauc.* Ce n'est point à cause d'elle ; cet éloge tomberoit sur l'art du charpentier. *Socr.* On ne doit pas non plus l'appeller prudente , lorsqu'elle délibère sur la manière de faire d'excellens ouvrages de menuiserie , selon les règles de ce métier. *Glauc.* Non. *Socr.* Ni lorsqu'elle délibère sur les ouvrages en airain , ou en quelque autre métal. *Glauc.* En aucune façon. *Socr.* Ni lorsqu'il s'agit de la récolte des biens de la terre ; car cela regarde l'agri-

culture. *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Est-il dans la république que nous venons de former, une science qui réside dans quelques-uns de ses membres, & dont l'objet soit de délibérer, non sur quelque partie de l'état, mais sur l'état entier, & sur son gouvernement, tant intérieur qu'extérieur? *Glauc.* Sans doute, il en est une. *Socr.* Quelle est cette science, & en qui réside-t-elle? *Glauc.* C'est celle qui a pour but la conservation de l'état. Elle réside dans les magistrats qui en sont les vrais gardiens. *Socr.* En vertu de cette science, comment appelez-vous notre république? *Glauc.* Vraiment prudente & sage dans ses conseils. *Socr.* Croyez-vous qu'il doive y avoir chez nous plus d'excellens forgerons que d'excellens magistrats? *Glauc.* Beaucoup plus. *Socr.* En général, de tous les corps qui tirent leur nom de la profession qu'ils exercent, le corps des magistrats ne fera-t-il pas le moins nombreux? *Glauc.* Oïii. *Socr.* Par conséquent, toute république gouvernée selon les loix de la nature, doit sa prudence à la science qui réside dans la plus petite partie d'elle-même, c'est-à-dire, dans ceux qui sont à sa tête & qui commandent. Il paroît que la nature produit en

petit nombre les hommes à qui il appartient de se mêler de cette science , qui seule entre toutes les sciences mérite le nom de *prudence*. *Glauc.* Cela est très-vrai. *Socr.* Je ne sçais par quel bonheur nous avons trouvé cette première chose des quatre que nous cherchons , & la partie de la société en qui elle réside. *Glauc.* Je crois que ce que nous en avons dit suffit.

Socrate. Quant à la force , il n'est pas difficile de la découvrir elle & le corps en qui elle réside , & qui fait donner à l'état le nom de *fort*. *Glauc.* Comment cela ? *Socr.* Est-il un autre moyen de s'assurer si une république est forte ou foible , que d'examiner le caractère de ceux qui sont chargés de la défendre ? *Glauc.* Non. *Socr.* Que les autres citoyens soient lâches ou courageux , on n'en peut rien conclure par rapport à la force ou à la foiblesse de l'état. *Glauc.* Non. *Socr.* Notre ville est donc forte par une partie d'elle-même , en qui réside une certaine vertu qui conserve en tout tems sur les choses qui sont à craindre , l'idée qu'elle a reçue du législateur dans son éducation. N'est-ce pas-là en effet la définition de la *force* ? *Glauc.* Je n'ai pas bien compris ce

que vous venez de dire. Expliquez-vous davantage. *Socr.* Je dis que la force est une espèce de *conservation*. *Glauc.* De quoi ? *Socr.* De l'idée que les loix nous ont donnée par le moyen de l'éducation , touchant les choses qui sont à craindre. Je dis *en tout temps*, parce qu'elle conserve toujours cette idée , & qu'elle ne la perd jamais de vûe , ni dans la douleur , ni dans le plaisir , ni dans les désirs , ni dans la crainte. Je vais , si vous voulez , vous expliquer ceci par une comparaison. *Glauc.* Je le veux bien.

Socrate. Vous sçavez la maniere dont s'y prennent les Foulons , lorsqu'ils veulent teindre la laine en pourpre. Parmi des laines de toutes sortes de couleurs, ils choisissent la blanche , ils la préparent ensuite avec beaucoup de soin, afin qu'elle prenne mieux la couleur dont il s'agit ; après quoi , ils la teignent. Cette sorte de teinture ne s'efface pas ; & l'étoffe , soit qu'on la lave simplement , soit qu'on la savonne , ne perd jamais son éclat. Au lieu que si la laine que l'on teint a déjà une autre couleur , ou si on se sert de la blanche , mais sans la préparer , vous sçavez quelle teinture elle prend alors. *Glauc.* Je sçais que la couleur ne tient point & n'a

aucun éclat. *Socr.* Imaginez - vous donc que nous nous sommes efforcés de faire la même chose , en choisissant nos guerriers avec tant de précautions , & en les préparant par la musique & la gymnastique. Notre intention en cela a été qu'ils prissent une teinture profonde des loix , que leur ame bien née & bien élevée fût tellement pénétrée de l'idée des choses qui sont à craindre , ainsi que de toutes les autres , qu'aucune lotion ne pût l'effacer , ni celle du plaisir , qui a pour cet effet une tout autre vertu que la chaux & le savon ; ni la douleur , ni la crainte , ni le désir. C'est cette idée juste & légitime de ce qui est à craindre & de ce qui ne l'est pas ; idée que rien ne peut effacer , que j'appelle *force*. Voyez si vous êtes de mon sentiment. *Glauc.* Oiii ; car il me paroît que vous donnez tout autre nom que celui de *force* , à cette idée , si elle n'est pas un fruit de l'éducation , & à ce courage brutal & féroce , que vous ne regardez pas sans doute comme dirigé par les loix. *Socr.* Vous dites vrai. *Glauc.* J'admets donc la définition de la force , telle que vous l'avez donnée. *Socr.* Entendez aussi que c'est une vertu politique , & vous ne vous tromperez pas. Nous en

parlerons plus au long une autre fois, si vous le jugez à propos. Pour le présent, nous en avons dit assez; car ce n'est pas elle que nous cherchons, mais la justice. *Glauc.* Vous avez raison.

Socrate. Il nous reste encore deux choses à trouver dans notre république, la tempérance & la justice, qui est le principal objet de nos recherches. *Glauc.* Fort bien. *Socr.* Comment ferons-nous pour trouver directement la justice, sans nous mettre en peine de chercher la tempérance? *Glauc.* Je n'en sçais rien: mais je ferois fâché qu'elle se découvrit à nous la première, puisqu'après cela nous nous mettrions peu en peine d'examiner ce que c'est que la tempérance. Ainsi, vous m'obligerez de commencer par celle-ci. *Socr.* J'aurois tort de n'y pas consentir. *Glauc.* Examinez donc. *Socr.* C'est ce que je vais faire. Autant que je puis voir d'ici, cette vertu consiste plus dans un certain accord & une certaine harmonie, que les précédentes. *Glauc.* Comment cela? *Socr.* La tempérance n'est autre chose qu'un certain ordre, qu'un frein qu'on met à ses plaisirs & à ses passions. De-là vient cette expression, *maître de soi-même*, & quelques autres semblables, qui sont, pour

K v

ainfi dire , autant de traces de cette vertu. N'est - ce pas ? *Glauc.* Oiii affurément. *Socr.* Cette expreffion , *maître de foi-même* , prife à la lettre , n'est - elle pas ridicule ? Car le même homme ne feroit-il pas alors maître & efclave de lui-même , puifque ces fortes d'exprefſions ſe rapportent à la même perſonne ? *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Voici donc en quel ſens on doit la prendre. Il y a dans l'ame de l'homme deux parties , l'une ſupérieure , l'autre inférieure. Quand la partie ſupérieure commande à l'autre , on dit d'un homme qu'il eſt maître de lui-même , & c'eſt un éloge. Mais quand par le défaut d'éducation , ou par quelque mauvaife habitude , la partie inférieure prend l'empire ſur la ſupérieure , on dit de cet homme qu'il eſt déréglé dans ſes défirs , & efclave de lui-même. Ce qui eſt un terme de blâme & de mépris. *Glauc.* Cette explication me paroît juſte.

Socrate. Jettez maintenant les yeux ſur notre nouvelle république , & vous verrez qu'on peut dire d'elle à juſte titre , qu'elle eſt maîtrefſe d'elle-même , ſ'il eſt vrai qu'on doive appeller tempérant & maître de lui-même tout homme , tout état où la partie la plus eſtimable commande à celle

qui l'est moins. *Glauc.* J'y regarde, & je trouve que vous dites vrai. *Socr.* Ce n'est pas cependant qu'on n'y trouve des passions sans nombre & de toutes les fortes, des plaisirs & des peines dans les femmes, dans les esclaves, & même dans la plupart de ceux qu'on dit être de condition libre. *Glauc.* On en trouve sans doute. *Socr.* Vous y trouverez peu de désirs simples & modérés, fondés sur des opinions justes, & gouvernés par la raison; & ce ne fera que dans ceux qui joignent à un beau naturel une excellente éducation. *Glauc.* Cela est vrai. *Socr.* Mais ne voyez-vous pas en même tems que dans notre ville les désirs & les passions de la multitude, qui est la partie inférieure de l'état, sont réglés & modérés par la prudence & les volontés du petit nombre, qui est celui des sages? *Glauc.* Je le vois aussi. *Socr.* Si donc on peut dire de quelque société qu'elle est maîtresse d'elle-même, de ses plaisirs & de ses passions, on doit le dire de celle-ci. *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Et que par cette raison elle est tempérante, n'est-ce pas? *Glauc.* Oiii. *Socr.* Et si dans quelque autre société que ce soit, on a une idée juste de ceux qui doivent commander, & de ceux qui sont faits pour

obéir , cette idée se trouve aussi dans la nôtre. Que vous en semble ? *Glauc.* Je n'en doute pas. *Socr.* Lorsque les membres de la société sont ainsi disposés , en qui direz-vous que réside la tempérance ? dans ceux qui commandent ou dans ceux qui obéissent ? *Glauc.* Dans les uns & dans les autres. *Socr.* Vous voyez que notre conjecture étoit bien fondée , lorsque nous avons comparé la tempérance à une certaine harmonie. *Glauc.* Pour quelle raison ? *Socr.* Parce qu'il n'en est pas d'elle comme de la prudence & de la force , qui ne se trouvent chacune que dans une partie de l'état , & le rendent néanmoins prudent & fort ; au lieu que la tempérance est répandue dans tous les membres de l'état , depuis la plus basse condition jusqu'à la plus haute , entre lesquelles elle établit un accord parfait , soit en prudence , soit en force , soit qu'il s'agisse de régler le nombre , ou la richesse des citoyens , ou quelque autre chose que ce puisse être. De sorte qu'on peut dire avec raison que la tempérance consiste dans cette concorde ; que c'est un concert établi par la nature entre la partie supérieure & la partie inférieure d'une société ou d'un particulier , pour décider

quelle est la partie qui doit commander à l'autre. *Glauc.* Je suis tout-à-fait de votre avis.

Socrate. Nous avons enfin trouvé , à ce qu'il semble , ce qui rend notre ville prudente , forte , tempérante. Il nous reste à découvrir ce qui la rend vertueuse ; car il est évident que c'est la justice. *Glauc.* Cela est évident. *Socr.* Faisons comme les chasseurs , mon cher Glaucon. Investissons le fort où la justice s'est retirée , prenons toutes nos mesures pour l'empêcher de s'échapper & de disparaître à nos yeux. Il est certain qu'elle doit être quelque part ici. Regardez donc , & avertissez-moi si vous l'appercevez le premier. *Glauc.* Plût aux dieux que je l'apperçusse. Mais non : ce sera encore beaucoup pour moi , si je puis vous suivre & appercevoir les choses , à mesure que vous me les montrerez. *Socr.* Suivez-moi , après que nous aurons ensemble invoqué les dieux. *Glauc.* C'est ce que je vais faire. Marchez devant. *Socr.* L'endroit me paroît obscur , embarrassé , & de difficile accès : avançons cependant. *Glauc.* Avançons.

Socr. Après avoir regardé quelque tems , bonne nouvelle , m'écriai - je , mon cher Glaucon ! Il me semble que j'en ai décou-

vert la trace , & je ne crois pas qu'elle nous échappe. *Glauc.* L'heureuse nouvelle ! *Socr.* En vérité , nous sommes bien peu clair - voyans l'un & l'autre. *Glauc.* Pourquoi donc ? *Socr.* Il y a un tems infini , mon cher ami , qu'elle étoit à nos pieds , & nous ne l'appercevions point. Aussi dignes de risée que ceux qui cherchent ce qu'ils ont entre les mains , nous portions la vûe au loin , au lieu de regarder près de nous où elle étoit. Aussi est-ce pour cela fans doute qu'elle nous a échappé si long - tems. *Glauc.* Comment dites-vous ? *Socr.* Je dis que nous parlons ici depuis long - tems de la justice , sans faire attention que c'est d'elle que nous parlons. *Glauc.* Vous me faites souffrir avec ce long préambule. *Socr.* Hé bien , écoutez si j'ai raison. Ce que nous avons établi au commencement , lorsque nous fondions notre république , comme un devoir universel & indispensable , est , ce me semble , la justice même , ou du moins c'en est une image très-ressemblante. Or , nous disions , & nous avons répété plusieurs fois , s'il vous en souvient , que chaque citoyen ne devoit faire qu'un emploi ; sçavoir , celui pour lequel il avoit apporté en naissant plus de disposition. *Glauc.*

C'est ce que nous disions. *Socr.* Mais nous avons entendu dire à d'autres, & nous avons souvent dit nous-mêmes, que la justice consistoit à se mêler uniquement de ses affaires, sans entrer pour rien dans celles d'autrui. *Glauc.* Nous l'avons dit. *Socr.* Encore un coup, mon cher ami, il me semble que la justice consiste en ce que chacun fasse ce qu'il a à faire. Sçavez-vous ce qui me porte à le croire? *Glauc.* Non, dites. *Socr.* Il me semble, qu'après avoir vû ce que c'est que la tempérance, la force & la prudence; ce qui reste à examiner dans notre république, doit être le principe même de ces trois vertus, ce qui les produit, & ce qui les conserve autant de tems qu'il subsiste lui-même. Or, nous avons dit que, si nous trouvions les trois autres vertus, ce qui resteroit après les avoir mis à part, feroit la justice. *Glauc.* Il faut bien que ce soit elle.

Socrate. S'il nous falloit décider quelle est la chose qui contribue le plus à rendre parfaite notre république, si c'est la concorde des magistrats & des citoyens; ou, dans nos guerriers, l'idée légitime & inébranlable de ce qui est à craindre, & de ce qui ne l'est pas; ou la prudence & la

vigilance qui résident en ceux qui gouvernent ; ou enfin cette vertu , par laquelle tous les citoyens , femmes , enfans , libres , esclaves , artisans , maîtres & sujets , se bornent chacun à leur emploi , sans se mêler de celui d'autrui , il nous seroit difficile de prononcer. *Glauc.* Très-difficile. *Socr.* Ainsi , cette vertu qui contient chacun dans les limites de son devoir , ne contribue pas moins à la perfection de la société civile , que la prudence , la force & la tempérance. *Glauc.* Non. *Socr.* Quelle autre chose que la justice pourroit balancer en ce point les avantages des trois autres vertus ? *Glauc.* Aucune autre chose.

Socrate. Convaincons-nous de cette vérité d'une autre manière. Les magistrats dans notre république ne feront-ils pas chargés de prononcer sur les différends des particuliers. *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Quelle autre fin se proposeront-ils dans leurs jugemens , sinon d'empêcher que personne ne s'empare du bien d'autrui , ou ne soit privé du sien ? *Glauc.* Point d'autre. *Socr.* N'est-ce point parce que cela est juste ? *Glauc.* Oiii. *Socr.* C'est donc encore une preuve que la justice assure à chacun la possession de ce qui lui

appartient , & l'exercice libre de l'emploi qui lui convient ? *Glauc.* Cela est certain. *Socr.* Voyez si vous êtes du même avis que moi. Que le charpentier s'ingère dans le métier du cordonnier , ou le cordonnier dans celui du charpentier , qu'ils fassent un échange de leurs outils & du salaire qu'ils reçoivent , ou que le même homme fasse les deux métiers à la fois ; croyez-vous que ce désordre causât un grand mal à la société ? *Glauc.* Non. *Socr.* Mais si celui que la nature a destiné à être artisan ou mercenaire , enflé de ses richesses , de son crédit , de sa force , ou de quelque autre avantage semblable , s'ingéroit dans le métier du guerrier ; ou le guerrier dans les fonctions du magistrat , sans en avoir la capacité ; s'ils faisoient un échange des instrumens propres de leur emploi , & des avantages qui y sont attachés ; ou si le même homme vouloit s'acquitter à la fois de ces emplois différens ; alors je crois , & vous croyez sans doute avec moi , qu'un tel désordre & une telle confusion entraîneroient infailliblement la ruine de la société. *Glauc.* Infailliblement. *Socr.* La confusion & le mélange de ces trois ordres est donc ce qui peut

arriver de plus funeste à la société. On peut dire que c'est son véritable mal. *Glauc.* Cela est vrai. *Socr.* Or, le plus grand, le véritable mal de la société, n'est-ce pas l'injustice ? *Glauc.* Oiii.

Socr. C'est donc en cela que consiste l'injustice : d'où il suit par la règle des contraires, que quand chaque ordre de l'état, celui des mercenaires, celui des guerriers, & celui des magistrats, se tient dans les bornes de son emploi, & ne passe point au-delà ; ce doit être la justice, & ce qui fait qu'une république est juste. *Glauc.* Il me semble que la chose ne sçauroit être autrement. *Socr.* Ne l'assurons point encore. Voyons auparavant si ce que nous venons de dire de la justice considérée dans la société, peut s'appliquer à chaque homme en particulier : & si l'application est juste, alors nous l'assurons sans crainte : sinon, nous tournerons nos recherches d'un autre côté. Mettons fin à présent à la recherche où nous nous sommes engagés, dans la persuasion qu'il nous seroit plus aisé de connoître quelle est la nature de la justice dans l'homme, si nous essayions auparavant de la contempler dans quelque modèle plus grand où elle se rencontre. Nous avons cru

qu'une république nous offroit un modèle tel que nous souhaitions : & , sur ce fondement , nous en avons formé une la plus parfaite qu'il nous a été possible , parce que nous scävions bien que la justice se trouveroit nécessairement dans une république bien gouvernée. Transportons donc à notre petit modèle , c'est-à-dire à l'homme , ce que nous avons découvert dans le grand : & si tout se rapporte de part & d'autre , la chose ira bien. S'il se trouve dans l'homme quelque chose qui ne convienne point à notre grand modèle , nous y retournerons , & en les comparant , & les frottant , pour ainsi dire , l'un contre l'autre , nous en ferons sortir la justice , comme on fait sortir l'étincelle du caillou , & par l'éclat qu'elle jettera , nous la connoîtrons sans craindre de nous y tromper. *Glauc.* C'est procéder avec méthode. Je crois que nous ne pouvons mieux faire.

Socrate. Lorsqu'on dit de deux choses , l'une plus grande , l'autre plus petite , qu'elles sont la même chose , sont-elles semblables ou non par ce qui fait dire d'elles qu'elles sont une même chose ? *Glauc.* Elles sont semblables. *Socr.* Ainsi , l'homme juste , en tant que juste , ne

différera en rien d'une république juste ; mais il lui fera parfaitement semblable.

Glauc. Oïii. *Socr.* Or , nous avons conclu que notre république étoit juste , de ce que les trois ordres qui la composent agissoient chacun conformément à leur nature & à leur destination : nous avons vû aussi qu'elle tenoit de ces trois ordres , & non d'aucune autre affection ou disposition , sa prudence , sa force & sa tempérance. *Glauc.* Cela est vrai. *Socr.* Si donc nous trouvons dans l'ame de l'homme trois parties qui répondent aux trois ordres de la république , & entre lesquelles il y ait la même subordination , nous donnerons au particulier les mêmes noms que nous avons donnés à la société. *Glauc.* Nous ne pourrons les lui refuser.

Socrate. Nous voilà tombés , mon cher ami , dans une question bien embarrassante à l'égard de l'ame. Il s'agit de sçavoir si elle a , ou non , en soi les trois parties dont nous venons de parler. *Glauc.* Oïii certes , cette question est embarrassante : je vois bien , Socrate , que ce qu'on dit communément est vrai , *les belles choses sont difficiles.* *Socr.* Je le pense comme vous. Sçachez de plus , qu'en continuant d'employer la même méthode , il nous

fera impossible de découvrir au juste ce que nous cherchons. Le chemin qui doit nous conduire au terme est beaucoup plus long. Cependant, peut-être que la méthode dont nous nous servons, nous fera connoître la justice d'une manière proportionnée à ce que nous avons déjà découvert (*e*). *Glauc.* J'en ferai content. Il me paroît pour le présent que cela doit nous suffire. *Socr.* Cela me suffira ainsi qu'à vous. *Glauc.* Entrez donc en matière, & que la longueur ne vous rebute point.

Socrate. N'est-ce pas une nécessité pour nous de convenir, que les affections & les mœurs d'une société se trouvent dans chacun des individus qui la composent, puisque ce ne peut être que de-là qu'elles ont passé dans la société? En effet, il

(*e*) On verra clairement par la suite, & sur-tout par un endroit du *Tome II*, Livre VI, pour quelle raison Socrate ne veut pas s'engager dans ce long circuit qui le conduiroit à une connoissance plus exacte & plus entière de ce qu'il cherche. Il fait ici le personnage d'un homme qui ne veut pas dire d'abord tout ce qu'il pense, qui glisse sur certains endroits qu'il prévoit devoit révolter ceux à qui il parle, & qui attend que leurs esprits soient mieux préparés à l'écouter, ou qu'on le force à s'expliquer malgré la répugnance qu'il fait paroître. C'est un artifice admirable ménagé pour soutenir & pour réveiller l'attention. Le lecteur jugera, dès l'entrée du Livre cinquième, de l'adresse avec laquelle Socrate a sçu l'employer.

feroit ridicule de croire que ce caractère bouillant & féroce affecté à certaines nations, comme aux Thraces, aux Scythes, & en général aux peuples qui sont au nord de la Grèce ; ou cet esprit curieux & avide de science, qu'on peut attribuer avec raison à notre nation, ou enfin cet esprit d'intérêt, qui caractérise les Phéniciens & les Egyptiens, prennent leur source autre part que dans les particuliers qui composent chacune de ces nations. *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Cela est donc certain ; ce n'est pas non plus en ce point que consiste la difficulté. *Glauc.* Non. *Socr.* Ce qui est véritablement difficile, c'est de décider, si ce sont dans l'homme trois principes différens, ou si c'est le même principe, qui connoît, qui s'irrite, qui se porte vers le plaisir attaché à la nourriture, à la conservation de l'espèce, & vers les autres plaisirs de cette nature. Est-ce l'ame toute entière, ou n'est-ce qu'une partie de l'ame, qui produit en nous chacun de ces effets ? Voilà ce qu'il est mal aisé de définir d'une manière satisfaisante. *Glauc.* J'en conviens.

Socrate. Essayons de décider par cette voie, si ce sont dans l'ame trois principes

distingués , ou si c'est un seul & même principe. *Glauc.* Par quelle voie ? *Socr.* Il est certain que le même sujet n'est pas capable en même tems & par rapport au même objet , d'actions ou de passions contraires. Si nous trouvons donc qu'il arrive quelque chose de semblable à l'égard de l'ame , nous en conclurons avec certitude , qu'il y a en elle trois principes distingués. *Glauc.* Fort bien. *Socr.* Faites attention à ce que je dis. *Glauc.* Dites. *Socr.* Le même corps considéré sous le même rapport peut-il être en même tems en repos & en mouvement ? *Glauc.* Point du tout. *Socr.* Assurons-nous-en encore davantage , afin de ne pas nous trouver embarrassés dans la suite. Si quelqu'un nous objectoit qu'un homme qui se tient debout , & qui remue seulement les mains & la tête , est tout ensemble en repos & en mouvement : nous dirions que ce n'est pas parler juste , & qu'il faut dire qu'une partie de son corps se meut , tandis que l'autre est en repos : n'est-ce pas ? *Glauc.* Oïïi. *Socr.* Si , pour se donner je ne sçais quel air d'esprit & de subtilité , il insistoit en soutenant que la toupie , ou quelque'un de ces corps qui tournent sur leur axe sans changer de

place , est tout entier en repos & en mouvement dans le même tems ; nous ne reconnoîtrions pas que ces corps soient alors en repos & en mouvement sous le même aspect. Nous dirions qu'il faut distinguer en eux deux choses , l'axe & la circonférence ; que selon leur axe ils sont en repos , puisque cet axe n'incline d'aucun côté : mais que selon leur circonférence ils se meuvent d'un mouvement circulaire : que si l'axe venoit à pencher à droite ou à gauche , en avant ou en arrière , alors il seroit absolument faux de dire que ces corps fussent en repos. *Glauc.* Cette réponse est solide.

Socrate. Ne nous effrayons donc pas de ces sortes de difficultés. Jamais elles ne nous persuaderont que la même chose envisagée sous le même rapport soit en même tems susceptible d'actions ou de passions contraires. *Glauc.* Jamais on ne me le persuadera. *Socr.* Cependant, pour ne pas nous arrêter trop long-tems à parcourir toutes ces objections , & à en montrer la fausseté ; allons en avant , après avoir posé pour vrai le principe dont nous parlons. Convenons seulement que , si dans la suite il nous paroît faux , dès ce moment toutes les conclusions que
nous

nous en aurons tirées feront nulles. *Glauc.* Nous n'avons pas de meilleur parti à prendre. *Socr.* Dites-moi maintenant ; faire signe que l'on veut d'une chose , & faire signe qu'on n'en veut pas , en avoir envie & la rejeter , l'attirer à soi & la repousser , sont-ce des choses opposées , actions ou passions , peu importe ? *Glauc.* Ce sont des choses opposées. *Socr.* La faim , la soif , & en général les appétits naturels , le désir , la volonté , tout cela n'est-il pas compris sous le genre des choses dont nous venons de parler ? Par exemple , ne dira-t-on pas d'un homme qui a quelque désir , que son ame a envie de ce qu'elle désire , qu'elle attire à soi la chose qu'elle voudroit avoir , & qu'en tant qu'elle souhaite qu'une chose lui soit donnée , elle lui fait signe , pour ainsi dire , de venir à elle , comme si cette chose avoit des (f) yeux , par le violent désir qu'elle a de la posséder ? *Glauc.* Oiii. *Socr.* Ne vouloir pas , ne souhaiter pas , ne désirer (g) pas , n'est-ce pas la même

(f) Il faut lire ἐπὶ οὐρα , *videntis* , comme porte l'édition d'Henri-Etienne , & non ἐπὶ οὐρα , *amantis* , qui ne peut faire ici aucun sens raisonnable.

(g) Il ne faut point entendre par-là une négation de vouloir , de souhait , de désir ; mais l'action par laquelle l'ame ne veut pas , ne souhaite pas , ne désire pas.

chose que repouffer & éloigner de soi ? Et ces affections de l'ame ne sont-elles pas contraires aux précédentes ? *Glauc.* Sans contredit.

Socrate. Cela posé , n'avons-nous pas des appétits naturels , & deux sur-tout plus sensibles que les autres , que nous appellons la faim & la soif ? *Glauc.* Oiii.

Socr. L'une n'a-t-elle pas pour objet le boire , l'autre le manger ? *Glauc.* Sans doute. *Socr.* La soif , en tant que soif , est-elle autre chose dans l'ame que le désir de boire précisément ? *Glauc.* Non.

Socr. La soif en soi a-t-elle pour objet une boisson chaude ou froide , en grande ou en petite quantité , & en général telle & telle boisson ? ou plutôt n'est-il pas vrai , que s'il se joint à la soif quelque qualité chaude , cette qualité ajoute au désir de boire , celui de boire froid ; si c'est quelque qualité froide , elle ajoute au désir de boire , celui de boire chaud : que si la soif est grande , on veut boire beaucoup ; si elle est petite , on veut boire peu ? Mais que la soif prise en soi n'est autre chose que le désir de la boisson , qui est son objet propre ; comme le manger est l'objet de la faim ? *Glauc.* Cela est vrai. Chaque désir pris en lui-même , se

porte vers son objet pris aussi en lui-même : ce sont les qualités accidentelles qui se joignant à chaque désir , font qu'il se porte vers tel ou tel objet.

Socrate. Qu'on ne vienne point nous troubler à l'imprévu , en disant que personne ne désire simplement la boisson , mais une bonne boisson ; ni le manger , mais un bon manger : car tous désirent les bonnes choses. Si donc la soif est un désir , c'est le désir de quelque chose de bon , quel que soit son objet , soit la boisson , soit autre chose. Il en est ainsi des autres désirs. *Glauc.* Cette objection paroît être cependant de quelque importance. *Socr.* Prenez garde que les choses qui ont avec d'autres un rapport de quantité ou de qualité , sont telles , parce qu'elles considèrent leurs objets sous ce rapport : qu'au contraire , les choses prises en soi envisagent leurs objets pris en eux-mêmes & dépouillés de toutes leurs qualités accidentelles. *Glauc.* Je n'entends pas. *Socr.* Quoi ! vous n'entendez pas que ce qui est *plus grand* n'est tel qu'à cause du rapport qu'il a à une chose plus petite ? *Glauc.* J'entends cela. *Socr.* Et que s'il est beaucoup plus grand , c'est par rapport à une chose beaucoup plus pe-

tite. N'est-il pas vrai ? *Glauc.* Oïii. *Socr.* Et que s'il a été , ou s'il doit être un jour plus grand , c'est par rapport à une chose qui a été , ou qui fera plus petite ? *Glauc.* Sans doute. *Socr.* De même , le plus a rapport au moins , le double à la moitié , le plus pesant au plus léger , le plus vîte au plus lent , le chaud au froid , & ainsi du reste. Cela n'est-il pas comme je dis ? *Glauc.* Oïii.

Socrate. N'est-ce pas la même chose à l'égard des sciences ? La science en général a pour objet tout ce qui peut être connu , ou quelque autre objet , quel qu'il soit. Mais une telle science en particulier a pour objet telle ou telle connoissance. Par exemple , lorsqu'on eut inventé la science de construire des édifices , ne lui donna-t-on pas le nom d'architecture , parce qu'elle étoit distinguée des autres sciences ? *Glauc.* Cela est vrai. *Socr.* Et par où en fut-elle distinguée , sinon parce qu'elle étoit telle , qu'elle ne ressembloit à nulle autre science ? *Glauc.* J'en conviens. *Socr.* Par où encore fut-elle telle , sinon parce qu'elle avoit tel objet particulier ? J'en dis autant des autres arts & des autres sciences. *Glauc.* Cela est ainsi. *Socr.* Vous comprenez sans doute

à présent quelle étoit ma pensée, quand je disois que les choses prises en elles-mêmes, considèrent, en lui-même, l'objet auquel elles se rapportent; & que les choses telles ont rapport à un objet tel. Au reste, je ne veux pas dire par-là qu'une chose soit telle que son objet; par exemple, que la science des choses qui servent ou qui nuisent à la santé, soit saine ou mal saine, ni que la science du bien ou du mal soit bonne ou mauvaise: je prétends seulement que, puisque la science du médecin n'a pas le même objet que la science en général; mais un objet déterminé, c'est-à-dire, ce qui est utile ou nuisible à la santé, cette science est aussi déterminée: ce qui fait qu'on ne lui donne pas simplement le nom de science, mais celui de médecine, en la caractérisant par son objet. *Glauc.* Je comprends votre pensée, & je la crois vraie. *Socr.* Ne mettez-vous pas la soif au nombre des choses qui ont rapport à une autre? *Glauc.* Oiii, & c'est à la boisson. *Socr.* Ainsi, telle soif a rapport à telle boisson: au lieu que la soif en soi n'est pas la soif d'une telle boisson, ni bonne ni mauvaise, ni en grande ni en petite quantité; mais de la boisson sim-

plement. *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Par conséquent l'ame d'un homme qui a simplement soif, ne désire autre chose que de boire ; c'est-là ce qu'elle veut, c'est-là uniquement qu'elle se porte. *Glauc.* La chose est évidente.

Socrate. Si donc lorsqu'elle se porte vers le boire, quelque chose l'en détourne, & la tire, pour ainsi parler, en arriere, ce ne peut être le même principe que celui qui excite en elle la soif, & qui l'entraîne comme une brute vers le boire. Car, disons-nous, le même principe ne peut produire deux effets opposés par rapport au même objet. *Glauc.* Cela ne peut être. *Socr.* De même qu'on auroit tort de dire d'un archer, que de ses mains, il tire l'arc à soi & l'éloigne en même tems : mais on dit très-bien qu'il tire l'arc à soi d'une main, & qu'il le repousse de l'autre. *Glauc.* Fort bien. *Socr.* Ne se trouve-t-il pas des gens qui ont soif & ne veulent pas boire ? *Glauc.* On en trouve souvent & en grand nombre. *Socr.* Que penser de ces gens-là, sinon qu'il y a dans leur ame un principe qui leur ordonne de boire, & un autre qui le leur défend, & qui l'emporte sur le premier ? *Glauc.* Pour moi je le pense.

Socr. Ce principe qui leur défend de boire, n'est-ce pas la raison ? Celui qui les y porte & les y pousse, n'est-il pas une suite de la maladie ou d'une certaine disposition du corps ? *Glauc.* Oiii. *Socr.* C'est donc avec justice que nous disons que ce sont deux principes distingués l'un de l'autre, & que nous appelons raison cette partie de notre ame qui est le principe du raisonnement ; & appétit sensitif, privé de raison, ami de la jouissance & des plaisirs, cette autre partie de l'ame, qui est en elle le principe de l'amour, de la faim, de la soif, & des autres desirs dont elle est la proie. *Glauc.* Nous avons raison de les regarder comme différens.

Socrate. Posons donc pour certain que ces deux principes se trouvent dans notre ame. Mais le courage, (*h*) & ce qui cause en nous la colere, est-il un troisième principe ? Ou seroit-il de même nature que l'un des deux autres ? *Glauc.* Peut-être appartient-il à l'appétit sensitif ? *Socr.* On m'a dit une chose que je crois vraie. La voici : Léonce, fils d'Aglaïon,

(*h*) Je traduis ainsi *δυσίς*, en latin *animus*. C'est proprement l'appétit irascible.

revenant un jour du Pirée , le long de la muraille opposée au nord , aperçut de loin des cadavres qu'on avoit jettés à la voirie ; il sentit en même tems un désir violent de s'approcher pour les voir , & une répugnance mêlée d'aversion pour un pareil objet. Il résista long-tems , & se cacha le visage : mais enfin , cédant à la violence de son désir , il courut vers ces cadavres , ouvrit les yeux le plus qu'il pût , & s'écria : *Hé bien ! malheureux , jouissez à loisir d'un si doux spectacle.* *Glauc.* J'ai ouï raconter la même chose. *Socr.* Elle nous fait voir que le courage s'oppose souvent en nous aux désirs , & par conséquent qu'il en est distingué. *Glauc.* Cela est vrai. *Socr.* Ne remarquons-nous pas aussi en plusieurs occasions , que lorsqu'on se sent entraîné par ses désirs malgré la raison , on se fait des reproches à soi-même , on s'emporte contre ce qui nous fait violence ; & que dans cette espèce de sédition le courage se range toujours du côté de la raison ? Mais vous n'avez jamais éprouvé dans vous-même , ni remarqué dans les autres , que le courage s'oppose à la raison , lorsque par son ordre il aide nos désirs dans la poursuite de leur objet. *Glauc.* Non

affurément. *Socr.* N'est-il pas vrai que, quand on croit avoir tort, plus on a de générosité dans les sentimens, moins on peut se fâcher, quelque chose que l'on souffre de la part d'un autre, comme la faim, le froid, ou tout autre mauvais traitement, lorsqu'on croit qu'il a raison de nous traiter de la sorte; en un mot, que notre courage ne sçauroit s'irriter contre lui? *Glauc.* Rien de plus vrai. *Socr.* Mais si nous sommes persuadés qu'on nous fait injustice, notre courage alors ne s'enflamme & ne s'irrite-t-il point, ne prend-il pas le parti de ce qui lui paroît juste? Au lieu de se laisser dompter par la faim, par le froid, par tout autre mauvais traitement, ne les endure-t-il pas? Ne les surmonte-t-il pas? Cesse-t-il un moment de faire de généreux efforts, jusqu'à ce qu'il se soit vengé, ou que la mort lui en ait ôté le pouvoir, ou que la raison l'ait apaisé & adouci, comme un berger apaise son chien? *Glauc.* Cette comparaison est d'autant plus naturelle, que, selon ce que nous avons dit, dans notre république les guerriers doivent être soumis aux magistrats, comme des chiens à leurs bergers.

Socrate. Vous comprenez fort bien ce que je veux dire. Mais voici une réflexion que je vous prie encore de faire. *Glauc.* Quelle réflexion ? *Socr.* C'est que le courage nous paroît à présent tout autre chose que ce que nous l'avons crû d'abord. Nous pensions qu'il faisoit partie de l'appétit sensitif ; maintenant nous sommes bien éloignés de le penser , & nous voyons que lorsqu'il s'élève quelque sédition dans l'ame , il prend toujours les armes en faveur de la raison. *Glauc.* Cela est vrai. *Socr.* Est-il différent de la raison , ou a-t-il quelque chose de commun avec elle ; de sorte qu'il n'y ait dans l'ame que deux parties , la raisonnable & la concupiscible ? Ou plutôt , comme notre république est composée de trois ordres , des mercenaires , des guerriers & des magistrats ; l'appétit irascible est-il aussi dans l'ame un troisième principe , dont la destination soit de seconder la raison , à moins qu'il n'ait été corrompu par une mauvaise éducation ? *Glauc.* C'est nécessairement un troisième principe. *Socr.* Fort bien. Mais il nous faut montrer qu'il est distingué de la raison , comme nous avons montré qu'il l'étoit de l'appétit sensitif. *Glauc.* Cela n'est pas difficile.

Nous voyons que les enfans , presqu'aussi-tôt qu'ils sont nés , sont très-sujets à la colere. Cependant la raison ne leur est pas encore venue , & elle ne vient que fort tard à la plûpart. *Socr.* Vous dites très-bien. On peut aussi alléguer en preuve ce qui se passe à l'égard des animaux. Nous pouvons outre cela apporter en témoignage le vers d'Homère cité plus haut. *Ulysse se frappa la poitrine , & releva* *Odyss. 20.
v. 17.* *par ces mots son courage abattu.* Car il est évident qu'Homère représente ici comme deux choses distinguées ; d'une part , la raison qui gourmande le courage , après avoir réfléchi sur ce qu'il faut faire & ne pas faire ; de l'autre , le courage aveuglé qui essuie ses reproches. *Glauc.* Cela est parfaitement bien dit.

Socrate. Enfin , nous sommes venus à bout , quoiqu'avec bien de la peine , de montrer assez clairement qu'il y a dans l'ame de l'homme trois principes qui répondent à chacun des trois ordres de l'état. *Glauc.* Cela est vrai. *Socr.* N'est-ce pas maintenant une nécessité que la république & le particulier soient prudents de la même manière & par le même principe ? *Glauc.* Oïii. *Socr.* Que le particulier soit fort de la même façon , & par

la même raison que la république. En un mot, que tout ce qui contribue à la vertu se rencontre de la même manière dans l'un & dans l'autre ? *Glauc.* Sans doute.

Socr. Ainsi, nous dirons, mon cher Glaucon, que ce qui rend la république juste, rend également le particulier juste.

Glauc. C'est une conséquence nécessaire.

Socr. Nous n'avons pas oublié que la république est juste, parce que chacun des trois ordres qui la composent, fait uniquement ce qui est de son devoir.

Glauc. Je ne crois pas que nous l'ayions oublié. *Socr.* Souvenons-nous donc que chacun de nous fera juste, qu'il fera dans l'ordre, lorsqu'il fera au-dedans de lui-même ce qui convient à sa nature. *Glauc.*

Où certes il faudra s'en souvenir. *Socr.* N'appartient-il pas à la raison de commander, puisque c'est en elle que réside la prudence, & qu'elle a inspection sur toute l'âme ? Et n'est-ce pas au courage d'obéir & de la seconder ? *Glauc.* Où.

Socr. Par quelle autre voie pourra-t-on entretenir un parfait accord entre ces deux parties, sinon par ce mélange de la musique & de la gymnastique dont nous parlions plus haut, & dont l'effet sera, d'une part, de nourrir & de fortifier la

raison par de beaux préceptes, & par l'étude des sciences ; d'autre part, d'adoucir & d'appaîser le courage par le charme du nombre & de l'harmonie ? *Glauc.* Je ne vois pas d'autre moyen de les unir ensemble. *Socr.* Ces deux parties de l'ame ainsi dressées & instruites de leur devoir, tiendront en bride l'appétit sensitif, qui occupe la plus grande partie de notre ame, & qui est insatiable de sa nature. Elles prendront garde, qu'après s'être accru & fortifié par la jouissance des plaisirs du corps, il ne forte des bornes de son devoir, & ne prétende se donner sur elles une autorité qui ne lui convient pas, & qui causeroit dans les mœurs un étrange désordre. *Glauc.* Sans doute.

Socrate. Si les ennemis du dehors viennent attaquer cet homme, sa raison prendra des mesures pour la sûreté de l'ame & du corps. Le courage combattant sous ses auspices, & secondé de la force, exécutera les ordres de la raison. *Glauc.* Fort bien. *Socr.* L'homme mérite donc le nom de fort, lorsque son courage incapable d'être ébranlé par le plaisir & par la peine, craint ou méprise les dangers que la raison lui ordonne de

craindre ou de mépriser. *Glauc.* Oiii. *Socr.* Il est prudent par cette petite partie de son ame qui y commande & y donne des ordres ; qui seule sçait ce qui est utile à elle-même & aux deux autres parties. *Glauc.* Cela est vrai. *Socr.* N'est-il pas tempérant par l'amitié & l'harmonie qui régissent entre la partie qui commande , & celles qui obéissent ; lorsque ces deux dernières demeurent d'accord que c'est à la raison de commander , & ne lui disputent point l'autorité ? *Glauc.* La tempérance ne peut avoir d'autre principe , soit dans l'état , soit dans le particulier. *Socr.* Mais c'est aussi par tout cela qu'il est juste , comme nous avons dit souvent. *Glauc.* Sans contredit.

Socrate. Est-il à présent quelque chose qui nous empêche de reconnoître que la justice dans l'homme est la même que dans la république ? *Glauc.* Je ne le crois pas. *Socr.* S'il nous restoit encore quelque doute là-dessus , nous le ferons disparaître , en examinant les suites de la doctrine précédente. *Glauc.* Quelles sont ces suites ? *Socr.* Par exemple , s'il s'agissoit à l'égard de notre république , & du particulier formé sur son modele par la nature & par l'éducation , d'examiner entre

nous si cet homme pourroit détourner à son profit un dépôt d'or ou d'argent ; pensez-vous que personne le crût autant ou plus capable d'une telle action, que ceux qui ne lui ressembtent pas ? *Glauc.* Je ne le pense point. *Socr.* Ne fera-t-il pas également incapable de piller les temples , de dérober , de trahir l'état ou ses amis. *Glauc.* Oïïi. *Socr.* De manquer en aucune façon à ses sermens & à ses promesses ? *Glauc.* Sans doute. *Socr.* L'adultere , le manque de respect envers ses parens , & de piété envers les dieux , sont encore des fautes dont il se rendra coupable moins que personne. *Glauc.* Oïïi. *Socr.* La cause de tout cela , n'est-ce pas la subordination établie entre les parties de son ame , & l'application de chacune d'elles à remplir ses devoirs ? *Glauc.* Il ne sçau-roit y en avoir d'autre. *Socr.* Mais connoissez-vous quelque autre vertu que la justice , qui puisse former des hommes de ce caractère ? *Glauc.* Non assurément.

Socrate. Nous voyons donc maintenant clairement, ce que nous ne faisons d'abord qu'entrevoir , qu'un Dieu nous avoit dirigé dans le plan de notre république , & guidé sur les traces de la justice. *Glauc.* Il est vrai. *Socr.* Ainsi , mon cher Glau-

con, lorsque nous exigeons que celui qui étoit né pour être cordonnier, charpentier, & ainsi du reste, fît bien son métier, & ne se mêlât point d'autre chose; nous tracions, sans le sçavoir, l'image de la justice. Aussi cette image a-t-elle contribué à nous faire découvrir la justice elle-même. *Glauc.* Il y a apparence. *Socr.* La justice, en effet, ressemble parfaitement à cette image, à cela près qu'elle ne s'arrête point aux actions extérieures de l'homme; mais qu'elle règle son intérieur, ne permettant pas qu'aucune des parties de son ame fasse autre chose que ce qui lui est propre, & leur défendant d'entreprendre sur leurs droits réciproques. Elle veut que l'homme, après avoir bien disposé toutes choses au-dedans, s'être rendu maître de lui-même, avoir établi l'ordre & la correspondance entre ces trois parties, mis entr'elles un accord parfait, comme entre les trois tons extrêmes de l'harmonie, l'octave, la basse & la quinte, & s'il y a encore quelques tons intermédiaires, les avoir unis & liés ensemble, de sorte que de leur assemblage, il résulte un tout bien réglé & bien concerté; elle veut, dis-je, qu'alors l'homme commence à agir, soit qu'il

penſe à amaffer des richesses , ou qu'il prenne ſoin de l'entretien de ſon corps , ou qu'il mene une vie privée , ou qu'il ſe mêle des affaires publiques : que dans toutes ces circonſtances , il donne le nom d'action juſte & belle , à toute action qui fait naître & qui entretient en lui ce bel ordre , & le nom de prudence , à la ſcience qui préſide aux actions de cette nature : qu'au contraire il appelle action injuſte , celle qui détruit en lui cet ordre , & ignorance , l'opinion qui préſide à de ſemblables actions. *Glauc.* Mon cher Socrate , rien de plus vrai que ce que vous dites.

Socrate. Ainſi , nous ne craignons guères de nous tromper , en aſſurant que nous avons trouvé ce que c'eſt qu'un homme juſte , une ſociété juſte , & en quoi conſiſte leur juſtice. *Glauc.* Nous n'aurons rien à craindre. *Socr.* L'aſſurons-nous ? *Glauc.* Oiii. *Socr.* Soit. Il nous reſte à préſent , je penſe , à examiner l'injuſtice. *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Peut-elle être autre choſe qu'une ſédition entre les trois parties de l'ame , qui ſe portent à ce qui n'eſt point de leur deſtination , en uſurpant l'emploi d'autrui ? qu'un ſoulèvement d'une partie

contre le tout , pour se donner une autorité qui ne lui appartient point , parce que de sa nature elle est faite pour obéir ? C'est de ce principe , dirons-nous , que naissent & le trouble & l'erreur , & l'injustice & l'intempérance , & la lâcheté & l'ignorance ; en un mot , tous les vices.

Glauc. Cela est certain. *Socr.* Puisque nous connoissons la nature de la justice & de l'injustice , nous connoissons aussi la nature des actions justes & injustes.

Glauc. Comment cela ? *Socr.* C'est qu'elles sont à l'égard de l'ame , ce que les choses saines & malsaines sont par rapport au corps. *Glauc.* En quoi ? *Socr.* Les choses saines donnent la santé ; les choses malsaines engendrent la maladie. *Glauc.* Oïi.

Socr. De même les actions justes produisent la justice ; les actions injustes , l'injustice. *Glauc.* Sans contredit. *Socr.* Donner la santé , c'est établir entre les humeurs du corps l'équilibre naturel qui les soumet les unes aux autres : Engendrer la maladie , c'est faire qu'une humeur domine sur les autres , contre les loix de la nature. *Glauc.* Cela est vrai. *Socr.* Par la même raison , produire la justice , c'est établir entre les parties de l'ame la subordination que la nature a voulu y mettre :

produire l'injustice , c'est donner à une partie sur les autres un empire qui est contre nature. *Glauc.* Fort bien.

Socrate. La vertu est donc , si je puis parler ainsi , la santé , la beauté , la bonne habitude de l'ame. Le vice au contraire en est la maladie , la difformité & la langueur. *Glauc.* Cela est ainsi. *Socr.* Les actions honnêtes ne contribuent-elles pas à faire naître en nous la vertu , & les actions honteuses à y produire le vice ? *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Nous n'avons plus par conséquent qu'à examiner s'il est utile de faire des actions justes , de s'appliquer à ce qui est honnête , & d'être juste , soit qu'on soit connu ou non pour tel : ou de commettre des injustices & d'être injuste , quand même on n'auroit point à craindre d'en être puni , & de devenir meilleur par la correction. *Glauc.* Mais , Socrate , il me paroît ridicule de s'arrêter désormais à un pareil examen. Car , si lorsque le tempérament est entièrement ruiné , la vie devient insupportable , la passât-on dans la bonne chère , dans le sein de l'opulence & des honneurs ; à plus forte raison , doit-elle nous être à charge , lorsque l'ame , qui en est le principe , est altérée & corrom-

pue ; eût-on d'ailleurs le pouvoir de tout faire , excepté ce qui pourroit retirer l'ame de son injustice & de ses vices , & lui procurer l'acquisition de la justice & des vertus. Cela me paroît évident , sur-tout après le jugement que nous venons de porter sur la nature de l'une & de l'autre. *Socr.* Il seroit en effet ridicule de s'arrêter à cet examen : mais puisque nous en sommes venus au point de pouvoir nous convaincre de cette vérité avec la dernière évidence , il n'en faut pas rester-là. *Glauc.* Gardons-nous bien de perdre cœur. *Socr.* Approchez donc , & voyez sous combien de formes différentes & curieuses le vice se plaît à se déguiser. *Glauc.* Je vous suis : montrez-les moi. *Socr.* Autant que je puis découvrir de la hauteur où la suite de cet entretien nous a conduits , il me semble que la forme de la vertu est une , & que celles du vice sont sans nombre : on peut cependant les réduire à quatre , dont il est à propos de parler ici. *Glauc.* Que voulez-vous dire ? *Socr.* Je veux dire que l'ame a autant de différens caractères , qu'il y a de différentes formes de gouvernemens. *Glauc.* Combien en comptez-vous ? *Socr.* Cinq de part & d'autre. *Glauc.* Nommez-

les moi. *Socr.* Les voici : La premiere forme de gouvernement , est celle que nous venons d'exposer ; on peut lui donner deux noms. Si un seul gouverne , on l'appellera monarchie , & si l'autorité est partagée entre plusieurs , on l'appellera aristocratie. *Glauc.* Fort bien. *Socr.* Je comprends ces deux noms sous une seule forme de gouvernement ; parce que , soit que le commandement soit entre les mains d'un seul , ou entre les mains de plusieurs , on ne changera rien aux loix fondamentales de l'état , tandis que les principes d'éducation que nous avons donnés y seront en usage. *Glauc.* Il n'y a pas d'apparence.

Fin du Tome premier.









